

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

B-139

VOL. 8, No 44.

AOUT 1897.

PRIX 10 CENTS

PER  
B-139

LA BONNE  
LITTÉRATURE  
PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS  
FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

Le Crime de l'Aïeul



Olga se traîna aux genoux du vieillard.

LEPROHON & LEPROHON

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, CAN.

# CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

## Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consomption**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —

— PRÉPARÉ PAR —

**J. E. W. LECOURS, Pharmacien,**

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

---

**A. SCOTT & CIE**

**HORLOGERS & BIJOUTIERS  
OPTICIENS**

**1543 Rue Ste-Catherine, & MONTREAL, Can.**

---

**SPECIALITE**

**Bijoux faits a Ordre et Reparations de tous Genres**

**A des Prix Raisonables.**

**UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITEE**

---

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés.

Per  
15-1908

Beaupre

**LA BONNE LITTÉRATURE**  
 PARAISSANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS  
**FRANÇAISE**

**MAGAZINE LITTÉRAIRE**

REVUE LITTÉRAIRE,  
 MONDAINE, Etc.

RECUEIL D'ARTICLES SUR TOUS LES SUJETS

FOURNIS PAR LES

Meilleurs Auteurs CANADIENS et FRANÇAIS  
 CONTEMPORAINS

Abonnement, avec Prime, - - \$1.00 Par An.

**LEPROHON & LEPROHON**  
 ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



# La Bonne Littérature Française

AOUT 1897

## Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....

DIEU LE SAURA.....J. H. DAIGNAULT

MARIAGE IMPOSÉ !.....MICHEL TRIVELEY

COURRIER DU MOIS.....JACQUES LEFRANC

LE GRILLON.....JEAN RAMEAU

LE CRIME DE L'AIEUL (roman).....ROGER DOMBRE

PENSÉES, ETC., ETC.



# CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Le voyage que le président va faire en Russie le mois prochain a le don d'irriter vivement les socialistes. Nous n'en sommes pas surpris. Les socialistes français obéissent passivement au mot d'ordre des socialistes allemands. Or, les Allemands sont inquiets, à juste titre, de l'alliance franco-russe ; ils cherchent par tous les moyens à la détruire, et mettent à profit, dans ce but, la complicité coupable des socialistes français. N'avons-nous pas vu dans les divers congrès socialistes internationaux, les délégués français voter, sur la proposition des délégués allemands, des protestations énergiques contre l'alliance de la France avec la Russie ?

Naturellement les socialistes sont venus, à l'occasion des crédits demandés par le gouvernement pour le voyage présidentiel, renouveler à la tribune leur protestation ridicule. Ils l'ont fait en des termes qui ont été vivement relevés par M. Brisson. Le président de la chambre a rappelé que la France avait été heureuse et fière de la visite du tsar, et que le président de la République allait rendre une visite de courtoisie et de politesse, et que sur tout l'ensemble du territoire tous nos concitoyens protesteraient contre les paroles des orateurs socialistes. Rien n'est plus vrai. Si l'on excepte les énergumènes révolutionnaires, tous les Français, sans distinction de parti, approuvent le voyage du président et se rejouissent d'avoir vu la chambre voter les crédits à une imposante majorité.

Cependant, même après le vote des crédits, les socialistes ne désarment pas. La *Petite République* revient à la charge. Elle reproche au président d'aller en Russie seul, sans se faire accompagner par le président de la chambre et le président du sénat. M. Faure devrait se souvenir, dit-elle, "qu'il n'est qu'une pièce décorative dans le mobilier constitutionnel ; qu'il n'est pas grand'chose sans l'assistance de ses ministres et des deux assemblées, et que c'est par pure déférence qu'on a pris l'habitude d'appeler chefs d'Etat les divers présidents de République." Le journal socialiste conclut en accusant M. Faure de jouer au monarque. Et il intitule son article : "Président, ou monarque ?"

La réponse est facile. Non ! M. Faure n'est pas un monarque. Mais il représente la France au même titre que le ferait un souverain. C'est un chef d'Etat élu ; il n'en est pas moins chef d'Etat. Cette "pièce décorative du mobilier constitutionnel," a des attributions fort importantes que lui confère la constitution. L'article 3 de la constitution qui énumère les attributions du président dit : "Il préside aux solennités nationales.—Les envoyés et les ambassadeurs des puissances étrangères sont accrédités auprès de lui." Ce texte est formel. Il indique bien nettement que le président de la République a seul qualité pour représenter la nation.

Les fonctions du président de la chambre et du président du sénat sont d'un ordre tout différent. M. Brisson et M. Loubet sont chargés, pour la durée de la session, de diriger les travaux de la chambre et du sénat et sont élus séparément par chacune de ces assemblées ; le président de la République est élu par l'assemblée nationale. Il est donc plus encore que les présidents de la chambre et du sénat, l'élu de la représentation nationale et le représentant de la République.

Les critiques malveillantes des journaux socialistes à propos du prochain voyage en Russie du président Faure, inspirent au *Rappel*, journal radical, les réflexions que voici :

Il est parfaitement ridicule de dire qu'en allant en Russie rendre au tsar la visite que celui-ci a faite à la France, le président de la République fait acte de monarque et joue lui-même au tsar.

Il en serait ainsi dans le cas où le président partirait pour la Russie sans mandat spécial du gouvernement et des chambres ; mais, dans ce cas, le parlement pourrait le remplacer avant même qu'il ait mis le pied sur la terre russe.

Il n'en est rien quand son voyage est couvert par la responsabilité d'un ministère et, à plus forte raison, quand il est sanctionné par un vote du parlement.

Dans ce dernier cas, le seul qui soit entièrement légal, c'est la France elle-même incarnée dans son président, qui rend visite à la Russie.

On ne saurait mieux dire.

Il ne paraît pas, d'ailleurs, que personne, ni en France, ni en Russie, ait attaché une sérieuse importance aux articles des feuilles socialistes. Les journaux russes s'occupent de la prochaine visite du président de la République française, mais c'est pour prédire à M. Félix Faure un accueil des plus enthousiastes. La population Russe, ordinairement peu prodigue d'acclamation et très sobre en matière de décoration des rues, se départira de sa réserve le jour où M. Faure arrivera à Saint-Petersbourg. Déjà l'on s'occupe de la décoration des rues. Quatre wagons de marchandises remplis exclusivement de drapeaux français commandés par des propriétaires d'immeubles petersbourgeois ont été expédiés de Varsovie dans la capitale. La préfecture de police prépare pour les illuminations un nouveau système d'étoiles aux couleurs tricolores françaises.

Une dépêche de Saint-Petersbourg au *Journal* dit qu'on se montre assez surpris de ce que M. Félix Faure ait réduit à trois jours le laps de temps qu'il compte consacrer à la Russie. On fait observer à ce sujet que le tzar est resté plus longtemps en France, et l'on conserve l'espoir dans les hautes sphères de retenir le président pour lui faire visiter la vieille capitale. Moscou a envoyé des délégations à Saint-Petersbourg dans ce sens.

D'après le correspondant du *Soleil* à Saint-Petersbourg, si comme tout le fait supposer, M. Faure débarque à Peterhof, le premier régiment qui sera appelé à former sa garde d'honneur sera, rapprochement bizarre, celui que commande le prince Louis Bonaparte. Le fils de Jérôme-Napoléon sera donc, selon toute vraisemblance, un des premiers officiers présentés au président de la République.

Le même correspondant se demande si M. Faure ira à Moscou : " Nous le souhaitons ardemment, dit-il. Le Moscovite est plus chaleureux, plus démonstratif que le Petersbourgeois. C'est à Moscou que serait le "clou" de la fête. C'est là qu'on entendrait la voix de la vraie Russie, et le tonnerre d'acclamations poussées au Kremlin retentirait jusqu'en France. Espérons que le président se rendra à Moscou ! "

\* \* \*

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, qu'une conférence était réunie à Paris pour délimiter les sphères d'influence entre les possessions françaises et allemandes du Togoland et du Dahomey. L'entente s'est faite entre les commissaires français et les commissaires allemands au sujet de cette délimitation. Une dépêche de Paris annonce que M. Hanotaux, ministres des affaires étrangères, et M. de Munster, ambassadeur d'Allemagne, ont procédé à l'échange des ratifications de la convention récemment signée.

Cette convention, comme nous l'avons dit, a pour but de départager les rivalités des deux puissances qui, concurremment avec l'Angleterre, se sont livrées, depuis 1893, à une véritable course au clocher dans la boucle du Niger.

Avec l'Angleterre, il a été convenu par la convention du 15 janvier 1896 qu'une commission négocierait un accord à ce sujet. Les commissaires avaient été désignés de part et d'autre, mais les pourparlers furent vite rompus pas suite de l'intransigeance britannique.

En février dernier, des incidents s'étant produits, à Bafilo et à Kiriki, entre des officiers allemands et des explorateurs français, des discussions s'étant élevées sur la date et sur la valeur des traités concurremment conclus, les deux gouvernements décidèrent, au mois d'avril dernier, de procéder à des négociations diplomatiques pour déterminer la sphère d'influence de la France et de l'Allemagne.

Déjà, en 1895, pareilles négociations devaient s'ouvrir. On dut y renoncer, les moyens d'informations étant, de part et d'autre, insuffisants aux points de vue géographique et politique.

Cette fois, les pourparlers ont abouti. Après la délimitation faite antérieurement des possessions françaises et allemandes du côté du Cameroun, il n'existe plus de compétitions africaines entre Paris et Berlin.

Il n'en est pas de même entre la France et l'Allemagne d'un côté et l'Angleterre de l'autre. Car les deux premiers pays protestent également contre les prétentions britanniques dans la vallée du Niger. Il faudra, un jour ou l'autre, arriver à trancher la question. Si les Anglais sont maîtres de l'embouchure du Niger, les Français sont les pro-

priétaires incontestés d'une grande partie du territoire compris dans la boucle formée par ce fleuve. Il prend sa source en pays français. Le sommet de sa courbe à Tombouctou, point terminus du chemin de fer en construction, dont Kayes est la tête de ligne jusqu'à Say, le Niger est un fleuve exclusivement français. C'est un fait dont les Anglais seront bientôt forcés de tenir compte.

## DIEU LE SAURA

—:O:—

C'était par un beau soir de mai, et les mille voix de la nature en éveil s'unissaient en chœur pour redire dans un concert mélancolique, la grandeur du Dieu Créateur de l'univers.

L'immense forêt balançait majestueusement sa cime élevée au gré du doux zéphyr qui soufflait de la plaine. Seul sur la lisière du bois mouvant s'élevait superbe, sans fléchir son front audacieux, un énorme chêne séculaire qui avait bravé si souvent la fureur des vents.

Sous son feuillage sombre, s'était abritée une colombe timide chantant dans son divin langage les diverses phases de son amour. Dans la verte prairie où l'herbe ondoyait sous le souffle parfumé de la brise, deux tendres enfants folâtraient en poussant des cris de joie qui venaient se mêler aux autres bruits pour s'élever unanimes vers le trône de Celui qui prête une oreille attentive aux prières de ses enfants.

Dans le caprice de leurs jeux enfantins ils s'étaient insensiblement rapprochés de l'arbre gigantesque au pied duquel la petite sœur voulait répandre les fleurs dont ses petits bras étaient chargés.

“Viens t'asseoir ici, dit-elle à son petit frère d'une voix pure comme l'onde, et nous tressrons avec nos roses une belle couronne pour maman,” et le petit frère joyeux, collant ses lèvres sur le front de son aînée, partit en courant au-devant d'elle ; mais parvenu sous les branches touffues qui produisaient l'ombre au loin, il s'arrêta soudain et demeura immobile, regardant à ses pieds.

Tout à coup comme s'il eût eu peur, il recula de quelques pas et revint vers sa jeune sœur en courant à toute vitesse.

—Qu'as-tu ? dit-elle effrayée.

—Il y a un homme couché auprès du gros arbre, répondit-il d'une voix mal assurée.

—Allons-y voir, dit-elle sans hésiter, puis le prenant par la main elle l'entraîna rapidement.

Arrivés à l'arbre, ils aperçurent un vieillard à la barbe blanche, qui reposait paisiblement sous le feuillage ombragé.

À son visage pâle et décharmé, à ses vêtements usés en maints endroits, on reconnaissait un pauvre tel que Dieu en envoie sur la terre pour nous remettre en image le sentiment de notre nudité et de notre faiblesse extrême.

Comme il parlait à l'âme ce tableau frappant de la nature dénuée de tout, ou l'être sans demeure, sans patrie, abandonné de tous, vient demander aux arbres de la forêt, la fraîcheur bienfaisante qui remet le corps des fatigues d'une longue marche.

Malgré la souffrance poignante qui se lisait sur ses joues amaigries, un sourire doux mais triste errait sur ses lèvres desséchées.

Peut-être entrevoyait-il dans un avenir heureux que lui montrait un rêve séduisant les joies et les richesses que lui refusait la terre.

La tendre sœur émue jusqu'aux larmes devant cette scène muette mais si touchante, tira une pièce de monnaie de sa poche et la plaça discrètement dans celle du vieillard qui souriait aux anges dans les bras du sommeil.

Le petit garçon s'approcha avec précipitation en allongeant le bras pour l'éveiller et l'avertir de cette aumône, mais devinant son intention sa sœur l'arrêta en disant :

—On ne réveille pas un pauvre à qui l'on donne.

—Mais qui donc va l'avertir que tu lui as donné de l'argent.

—Personne, dit-elle de sa voix douce en souriant à ce langage naïf,—Dieu le saura.

Avant de se retirer les deux enfants semèrent des fleurs autour du vieillard qui continuait à sourire dans son sommeil, puis ils s'éloignèrent en silence.

St-Félix, Manitoba.

J. H. DAIGNAULT.

## MARIAGE IMPOSÉ!

### I

De tout temps, dans la famille, on avait toujours tremblé devant le père Tourat ; taillé en hercule, autoritaire, et ayant eu la chance d'amasser, jeune encore, une grosse fortune, il avait su à merveille se faire valoir auprès des siens.

—Hein ! je vous demande un peu : qu'est ce que vous feriez si je n'étais pas là ?

C'était sa phrase habituelle, quand il venait en aide à quelque parent dans le besoin ; et, à force de lui entendre dire les mêmes mots, on avait fini par le croire sur parole.

—C'est vrai ! qu'est-ce que nous ferions si Tourat n'était pas là ?

Sa femme, excellente personne, mais d'une intelligence moyenne, et qu'il avait épousée sans un sou vaillant, s'était tout de suite inclinée—soit naïveté, soit reconnaissance—devant la supériorité de son mari ; et, dans le ménage, un mot, un signe même du chef de la communauté, suffisait à faire la pluie et le beau temps.

Avec les années, l'autorité de Tourat s'était encore accrue naturellement, et Mme Tourat,—la mère Jeannie, comme on l'appelait maintenant dans le pays,—fut plutôt morte de peur que d'entrer, je ne dis pas en lutte, mais simplement en discussion avec son seigneur et maître ; aussi, son premier soin avait-il été de transmettre à son fils, le jeune Philippe, des sentiments identiques à l'égard du père.

—Non ! non ! Philippe, ne fais pas cela : ton père le serait pas content et il te claqueroit, tu sais !

—Philippe, si tu n'es pas sage, je le raconterai à ton père qui te mettra dans le cabinet noir !

On pense si, élevé à pareille école, Philippe avait tardé à considérer son père comme une sorte de terrible Croquemitaine !

—Oh ! maman, je t'en supplie ! tu ne diras pas à papa, dis !...

“Tu ne diras pas à papa, dis !”, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure de ses vingt ans sonnés, ç'avait été là le refrain de Philippe.

“Tu ne diras pas à papa, dis !” pour un gâteau mangé sans permission, une mauvaise note au collège, une bataille avec un camarade, un habit déchiré ou autre peccadille...

“Tu ne diras pas à papa, dis !”, pour quelque dette illicite, quelque équipée irréfléchie ou quelque autre aventure de jeune homme...

Et Jeannie, mère trop faible, trouvant toujours dans son cœur mille excuses pour les fautes de son fils, et craignant pour lui la sévérité paternelle, promettait régulièrement de ne rien divulguer.

### II.

—Tu ne diras pas à papa, dis !

Ce jour-là, en adressant à sa mère sa prière habituelle, Philippe avait l'air si triste que Jeannie, sans même exiger au préalable la confession nécessaire, fit tout de suite la promesse demandée.

—Non, mon chéri, je ne lui dirai pas... Mais que s'est-il passé, donc ?... Ton regard est si douloureux ! ton visage est si pâle !...

Et Philippe, alors, se mit à genoux et blottit sa tête contre les jupes de sa mère.

—Mon chéri !... mon chéri !... Tu as de la peine... Raconte-moi...

Philippe raconta.

En parcourant la campagne comme il faisait tous les jours, il avait rencontré, la semaine d'avant, une jeune fille dont la physionomie lui avait paru charmante. Bien entendu, il ne lui avait pas adressé la parole. D'une part, sa timidité naturelle l'en aurait empêché, et, d'autre part, cette jeune fille, mise à la façon des dames de la ville, était accompagnée par une personne âgée, sa mère, ou quelque gouvernante. Tout d'abord, il n'avait pas attaché d'importance à cette rencontre. Pourtant, le lendemain, soit sympathie inconsciente, soit pur hasard, il avait dirigé sa promenade du même côté. Coïncidence bizarre : la jeune fille avait encore passé devant lui. Elle était seule, cette fois. Alors, feignant de s'être égaré, il s'était hasardé à demander son chemin... et on avait causé. Il avait pu savoir qui elle était.

Et, interrompant tout-à-coup son récit :

— Oh ! maman, si tu pouvais soupçonner !... Quelle grâce ! quel charme ! quelle distinction.

— Après ! après !... fit Jeannie.

— Après, maman ?... Eh bien ! nous nous sommes revus tous les jours... C'est la fille du nouveau fermier de Saint-Remy... Je ne lui ai rien dit, tu penses bien... et je ne suis pour elle que le monsieur qui passe... et qui n'a pas d'idée en tête... Mais je sens bien que le bonheur est là... Et si je n'épouse pas Gertrude, je serai malheureux toute ma vie !...

— Est-ce possible, mon cher enfant ?... Mais as-tu bien réfléchi ? La fille d'un fermier !...

— Mais elle sort de pension, maman... Je t'assure !... Son éducation est très soignée ! Si tu savais !... Elle cite des vers !...

— Je ne dis pas... Encore si ce fermier était riche... Mais il n'y a pas de fermiers riches aux environs... Je n'en connais pas, tout au moins.

— Mais ce n'est pas aux environs... C'est ici d'ici... A près de vingt kilomètres... Et, d'ailleurs, comment peux-tu te montrer exigeante pour la fortune... toi... toi que papa a épousée sans dot ?

— Mais justement ; s'il m'a épousée sans dot, il exigera que la femme de son fils en aït une grosse.

— Tu plaideras ma cause.

— Mon pauvre enfant, vis-à-vis de ton père que veux-tu que je fasse ?

— C'est vrai !

Et en prononçant ce "C'est vrai !", Philippe laissa tomber ses bras, en signe de désespoir.

— Ah ! vois-tu, maman, c'est pour soulager mon cœur que je te raconte tout cela !... Mais je sens bien que papa ne consentira jamais... Et voilà pourquoi je suis si malheureux !...

Et le pauvre garçon éclata en sanglots.

Sa mère le regardait tristement.

Il se redressa, pourtant, au bout d'un instant.

— Eh bien ! non, je ne me laisserai pas faire comme un enfant !... Je suis maître de mes sentiments, après tout !... Je lutterai ! Je défendrai mon bonheur ! Et tu m'aideras, n'est-ce pas, maman ?

Jeannie hésita une seconde, puis se raidissant à son tour :

— Oui... oui... je te le promets !... Je ne veux pas que tu sois malheureux !... Et s'il faut aller jusqu'à contredire ton père, invoquer même l'égalité de nos droits à ton égard... Mais chut !... chut !... le voilà !

On aurait dit que la force armée entraît dans la maison ; la mère et le fils devinrent blêmes.

### III

Tourat pénétra dans la pièce ; il avait la mine souriante des jours de bonnes affaires.

— Bonjour, la mère ! fit-il à sa femme.

Et, se tournant vers son fils :

— Ah ! te voilà, toi, garnement !... Pas fâché de te voir, justement !... J'avais à te parler.

— Ah !

—Oui, mon bonhomme... Et c'est même de toi que je me suis occupé aujourd'hui... Aussi, pendant que nous sommes réunis là tous les trois, nous allons causer, si tu veux bien.

Il s'assit, et fit signe à sa femme et à son fils de s'asseoir à leur tour.

—De quoi s'agit-il, papa ?

—Tu vas le savoir... Attends un peu... Quelle impatience !

Philippe jeta un regard en dessous à sa mère, qui répondit par un signe de connivence.

Ils avaient tous deux le pressentiment que l'entretien allait précisément tourner vers le sujet qu'ils appelaient et appréhendaient tout à la fois.

Tourat commença :

—Tu as vingt ans sonnés, mon bon ami.

—Oui, papa.

—Jusqu'à présent, je t'ai laissé tranquille, vivre à ta guise, en te donnant à peu près l'argent qu'il te fallait pour tes plaisirs, et sans vouloir assombrir ton esprit en te parlant de questions sérieuses... Mais tout a une fin... Je ne suis pas immortel, et, avant de partir, mon devoir est de songer à t'établir... Au moins, en présidant moi-même à ton mariage, serais-je sûr que tu ne feras pas de bêtises... Tu as la chance d'avoir un père intelligent et de bon conseil ; il faut en profiter.

—Mais, papa, je ne veux pas me marier encore...

—Tu ne ?... Comment as-tu dit ça ? : Tu te figures sans doute que tu parles à ta mère qui n'a jamais su avoir d'autorité sur toi ?... Mais moi, ce n'est pas la même chose, tu sais !...

—Voyons, mon ami...

C'était la pauvre Jeannie qui venait au secours de son fils.

—Assez !

Et Tourat lança un tel regard à sa femme que celle-ci s'arrêta net, commençant déjà à perdre tout courage.

—Je reprends, fit Tourat, en fronçant le sourcil... Et j'espère qu'on ne m'arrêtera plus... Voici de quoi il s'agit : j'ai arrangé un mariage pour Philippe.

—Mais...

—Ah ! il paraît que le mot "arrangé" ne convient pas à Monsieur?... Mettons "décidé"... Ça vous va-t-il mieux ?

—Mais, papa...

—Encore !... Va-t-on m'écouter ? ... Tonnerre !

Tonnerre ! C'était là le juron des grands jours, et Jeannie et Philippe se souvenaient encore des scènes qui généralement avaient suivi ce mot-là. Ils baissèrent les yeux, presque domptés, et attendirent.

—D'abord ce n'est pas trop demander que de vouloir être écouté, j'imagine !

Il se tut un instant jeta un regard circulaire sur sa femme et sur son fils, et, satisfait de les avoir matés, il reprit plus posément :

—Oui, voilà plus de six mois que je songe à établir Philippe.... Quand on vit comme lui à la campagne, il convient de se marier jeune... Un instant j'avais songé à lui choisir une femme qui viendrait avec lui habiter chez nous ; mais je ne me suis pas arrêté à cette première idée.... Deux ménages sous un même toit, ce n'est que prétexte à disputes ; chacune des femmes veut commander... et on ne sait à qui donner raison.

Et se tournant vers Jeannie, d'un air de triomphe :

—Tu n'aurais jamais pensé à cela, toi, je suis sûr !... Je vous demande un peu !...

Qu'est-ce que vous feriez si je n'étais pas là ?

On ne songeait même plus à l'interrompre : il continua :

—D'un autre côté, envoyer ce garçon-là à des centaines de lieues d'ici, cela pouvait être dur pour nous... Alors, j'ai pris un mot en terme, et j'ai cherché une jeune fille avec qui il pourrait rester, sinon dans le pays même, du moins dans les environs... De plus...

Il s'adressa directement à son fils :

—De plus, il fallait bien trouver une occupation pour toi qui, jusqu'à présent, grâce à la faiblesse de ta mère, n'as été bon qu'à te promener à cheval ou à bicyclette dans la campagne... Te faire entrer dans le commerce ? On te volerait comme dans un bois ! Une place dans l'administration ? C'est deux ans avant de l'obtenir et trente ans pour y ga-

gner juste de quoi ne pas mourir de faim... "Il n'y avait donc qu'une entreprise agricole qui pouvait te convenir.

—Oui, papa!

—Oui, papa!... C'est heureux, maintenant!... Aurais-tu pensé tout seul à toutes ces choses, toi? Non, n'est-ce pas? Et ce n'est pas non plus ta mère qui y aurait pensé pour toi!... Vraiment! je me demande ce que vous feriez si je n'étais pas là!

Il s'était levé, à présent et, tout en parlant, marchait dans la pièce à grands pas.

—Alors, je t'ai trouvé une jeune fille, riche d'une part, ce qui ne gâte rien, et avec les parents de laquelle tu t'associeras... Ta dot... Ah! c'est encore de la chance pour toi d'avoir un père pour te donner une dot!... Ta dot te servira comme mise de fonds dans l'entreprise... Et maintenant j'ai dit... Cela suffit... Habille-toi proprement, et viens avec moi... voir ta fiancée!

## IV

Philippe avait écouté patiemment jusque-là, sans même pouvoir s'empêcher de trouver marquées au coin du bon sens les paroles qu'avait prononcées son père; mais le "Viens voir ta fiancée!" constituait vraiment un abus d'autorité; il se leva à son tour, et d'une voix ferme, bien qu'un peu tremblante:

—Ma fiancée?... Tu lui donnes ce nom-là un peu vite!... Elle ne sera ma fiancée que si elle me plaît!..

Tourat daigna sourire.

—Très juste, mon garçon... et je reconnais que j'ai été un peu vite, en effet... Mais, vois-tu, c'est reculer pour mieux sauter... Elle sera ta fiancée, parce qu'elle te plaira... et elle te plaira, parce qu'elle est charmante... Allons, viens!... Bien entendu, pour aujourd'hui, rien d'officiel, et il ne sera pas question encore d'épousailles... C'est une simple visite que nous faisons... afin de vous donner, à la jeune fille et à toi, l'occasion de faire connaissance... bien que pourtant tout ait déjà été décidé entre ses parents et moi.

—Mais, encore une fois, papa... si je ne l'aime pas?...

—Et pourquoi ne l'aimerais-tu pas?

—Parce que j'en aime une autre!

La phrase était partie malgré lui.

—Tu en aimes une autre?...

—Oui, papa.

—Tonnerre!...

Et Tourat abattit son poing sur la table.

—Tu en aimes une autre?... et une autre que tu veux épouser, sans doute?

—Oui, papa.

—Eh bien! je voudrais voir ça, par exemple!... Sans ma permission! Quelque mariage ridicule!... Ouf, vraiment, je voudrais voir ça!... Mais, galopin qui n'est pas seulement majeur, sais-tu que si tu essayes de résister à ma volonté, je t'allonge...

La main était déjà levée, prête pour la claque.

—Tourat! Tourat! Je t'en supplie, mon ami!... Songe que c'est ton fils... et qu'il n'a rien fait de mal!

—Assez je te dis, toi!... Comment! tu l'encourages?... Ah! là! vous êtes-vous ligués tous les deux contre moi? Qui est-ce qui est donc le maître, ici, je vous prie? Qui est-ce qui gagne l'argent? Qui est-ce qui vous donne de quoi vivre?... Allons! allons! qu'on m'obéisse... ou qu'on décampe!

—Eh bien! non! fit Philippe, d'une voix forte; tout plutôt que de me marier contre mon gré!

—Ah! c'est la révolte, je vois!... Eh bien! voici comment on la réprime, mon ami!... Tiens, v'lan!

La gifle s'abattit, sonore, sur la joue du pauvre garçon, dont les yeux immédiatement se remplirent de larmes.

—Et maintenant, continua le père, ce n'est pas tout ça... Ouste!... Si tu veux éviter la raclée complète, mets ton chapeau et suis-moi à la ferme de Saint-Remy...

Philippe ouvrit de grands yeux.

—Je veux perdre mon nom, continua le père, si tu n'épouses pas Mlle Gertrude!

—Ah !...

—Ah !..

Les deux exclamations furent poussées en même temps, par la mère et par le fils.

—Tu n'as donc pas entendu ? faut-il redire deux fois la même chose ?

—Non, papa, non... je te suis ! répondit Philippe, dont les larmes, jusque-là retenues, coulaient maintenant à grosses gouttes le long du visage, —mais des larmes de joie, cette fois !

Et pendant que Jeannie pressait la main de son fils, en lui souriant tendrement :

—Je savais bien, murmura Tourat, que je finirais par me faire obéir !

MICHEL TRIVELEY.

—:O:—

## COURRIER DU MOIS

On avait émis le vœu de voir, le 14 juillet, jour de la Fête nationale, installer dans Paris une grande scène en plein air où l'on aurait représenté un drame patriotique, rappelant une de nos épopées populaires. Au lieu des spectacles gratuits donnés dans les théâtres subventionnés, ou en même temps qu'eux, il y aurait eu cette représentation vraiment publique, dans un décor immense. L'idée n'est pas nouvelle. De divers côtés, on a vu se réaliser cette conception du théâtre du peuple, en plein vent.

La ville de Granson, en Suisse, vient de tenter l'expérience pour sa part. Elle a donné les représentations d'un drame populaire de M. Adolphe Ribaux : *Charles-le-Téméraire*. Une scène en plein air a été construite pour la circonstance sous les murs mêmes du vieux château tapissé de lierre, au milieu des arbres où l'on pendit les soldats de la garnison. La grandeur pittoresque de ce décor la majesté des souvenirs patriotiques évoqués devaient déterminer le succès de l'entreprise.

Plusieurs milliers de spectateurs ont assisté à la représentation.

\* \* \*

Un prologue en vers, déclamé avec chaleur par l'auteur de la pièce, M. Adolphe Ribaux, sous le costume du héraut d'armes de Granson, évoque le glorieux passé de cette ville :

...Les aïeux vénérés vont sortir des tombeaux !  
 Au clair soleil vont resplendir les vieux drapeaux  
 Et se heurter lances et piques !  
 Ressuscitez, combats épiques !...

Puis, le rideau se lève sur un décor grandiose représentant la grande salle du Palais ducal de Nancy, parée d'écussons et de drapeaux pour une fête donnée à ses officiers et aux magistrats par le Téméraire.

Le maître tapissier de la rue du Point du-Jour, qui termine ces préparatifs, regrette le duc René et manifeste le patriotisme des Nancéens.

Un superbe cortège fait son entrée et le duc de Bourgogne prend place sur un trône élevé, autour duquel se groupe sa cour en costumes très-riches et, fait rare, très-exacts comme date. Pendant ce défilé, les cloches de la collégiale Saint-Georges sonnent à toute volée, et ce sont de vraies cloches qu'on entend, celles de la vieille église de Granson, située auprès du théâtre. Accompagnement d'un effet très-réussi.

Le discours du duc aux échevins de Nancy est gracieux, car il rêve de faire de leur ville sa capitale. Il reçoit ensuite les députés des Flandres qui lui reprochent ses exactions, et ceux des Etats suisses qui proposent la paix. Mais il les provoque, et ils répondent par un cartel de défi.

Le second tableau représente le camp du Téméraire devant Granson, sous la neige.

En ce moment, un nuage sombre verse sur les spectateurs quelques grêlons, comme pour compléter la couleur locale. Mais le temps s'éclaircit pour le reste de la séance, et une troupe de soldats et de vivandières vient réchauffer les spectateurs en dansant une entraînante tarentelle.

Les épisodes locaux de Granson occupent cinq tableaux. Les deux suivants sont consacrés à la déroute de Morat. Puis, l'action nous ramène devant Nancy, dans la tente du Téméraire, tendue des magnifiques tapisseries du Musée lorrain, qui ont été scrupuleusement copiées. De même, les épisodes consignés dans la *Chronique de Lorraine* ont été introduits dans le drame.

Le duc condamné à la pendaison Suffren de Baschi, le maître-d'hôtel de René II, fait prisonnier.

Ici, l'auteur a fait une allusion qui a vivement touché les Français présents à cette représentation. "La loi de la guerre, dit le duc, autorise l'exécution de ceux qui tentent de s'introduire dans une place assiégée." Mais le Bâtard de Bourgogne lui répond : "Mon frère, la loi dont vous parlez est admise dans d'autres pays, mais jamais la France ne l'a pratiquée, en quelques terribles guerres que ce fût."

\* \* \*

En ce tableau se développent la trahison de l'Italien Campobasso et le dévouement affectueux du jeune page Colonna, relevés aussi par la *Chronique de Lorraine*. Puis, vient un superbe monologue du Téméraire, qui sent l'abîme s'ouvrir devant lui et son gigantesque rêve s'effondrer. Dans une hallucination, il voit les fantômes de ses victimes qui lui montrent le fleuve de sang dans lequel il va s'engloutir.

Cette tirade magnifiquement conduite en un "crescendo" d'horreur a valu à son interprète un tonnerre d'applaudissements bien mérités.

Puis, la bataille de Nancy se déroule. René II joue ici le principal rôle. Enfin, le Téméraire est tué près de la Comanderie, dans un décor très-exact, et le peuple de Nancy envahit la scène, précédé d'un chœur chantant le *Te Deum*, dans un immense ensemble, sur lequel s'abaisse le rideau, bientôt relevé à plusieurs reprises par les applaudissements enthousiastes des spectateurs.

Il importe de dire que le drame de M. Ribaux a été joué par des amateurs. Ils se sont tous bien acquittés de leur tâche. Trois cents figurants occupaient cette scène en plein vent, soit groupés, soit en cortège, attirant l'œil sur l'éclat des armures et la couleur des costumes, rendus quelquefois éblouissants par le vrai soleil qui les éclairait.

\* \* \*

En attendant la création à Paris d'un pareil théâtre, j'ai assisté, l'autre jour, à une expérience publique qui avait bien un peu ses côtés d'émotion scénique. Il s'agissait de la descente en Seine d'un appareil pouvant permettre de travailler dans les grandes profondeurs. Des ouvriers se tiennent dans l'appareil, où l'air est sans cesse renouvelé ; en cas d'accident, grâce à un mécanisme, l'appareil remonte de lui-même à la surface.

Voilà qui, si les essais continuent à donner de bons résultats, supprimera les dangers dont les travailleurs sous-marins sont sans cesse menacés dans les profondeurs sous-marines.

Et sans parler même des périls, chaque descente épuise le scaphandrier, mine son existence ; il sort de l'eau harassé.

Au temps, qui n'est pas bien éloigné, où les "pièces scientifiques," prétexte de spectacles nouveaux au théâtre, étaient en vogue, on ne manqua point de bâtir toute une pièce pour arriver à une scène qui se passait... sous l'eau.

Se rappelle-t-on le *Drame au fond de la Mer*, de M. Dugué ?

On voyait là un ingénieur français descendre, au moyen d'un scaphandre, dans les profondeurs sous-marines à la recherche de je ne sais quelle cassette contenant des papiers importants. Il s'aventurait au milieu des débris d'un navire qui avait sombré. Le décor était assez saisissant qui représentait les épaves du vaisseau, avec les cadavres des marins et des passagers.

Mais l'ennemi intime de ce loyal ingénieur se faisait descendre, lui aussi, et, perfidement, coupait, d'un coup de hache, le tube d'aération du scaphandre de son rival.

L'effet de cette scène, qui était censée se passer dans les abîmes de l'Océan, était dramatique, bien qu'il fût malaisé de prendre toute cette histoire au sérieux. Mais c'était là un assassinat... inédit. Inutile de dire, — car il fallait que tout finît bien, — que la victime était sauvée par un prodige, — un joli prodige, en effet !

Mais, sans qu'il soit besoin de faire appel à l'imagination, la réalité offre des scènes poignantes.

\* \*

En 1881, dans la mer d'Islande, près de l'île de Man, un navire de commerce : l'*Africa*, eut le feu à son bord, et il sombra rapidement. Tout l'équipage put être sauvé. La seule victime fut la femme du capitaine.

Celui-ci était nouvellement marié ; accablé de douleur, il voulut aller rechercher lui-même le corps de la malheureuse.

Il revêtit le scaphandre et il se fit descendre là où se trouvait le navire couché sur le flanc sur les rochers du fond de la mer. Il était extrêmement difficile de pénétrer dans la cabine où devait se trouver le cadavre. Mais rien ne pouvait rebuter le capitaine. Il parvint à s'y glisser enfin, et il aperçut le corps. Il se hâta de le prendre entre ses bras, quand, ébranlé par les efforts qu'il faisait depuis un moment, le plancher de la cabine, déjà miné par le feu, s'écroula...

Le capitaine tomba, entraînant le cadavre, et resta littéralement prisonnier dans la fente étroite où il avait glissé. Il lui devenait impossible de bouger. Il étouffait sous l'appareil, et ses forces s'en allaient. C'est vainement qu'il avait fait le signal de détresse ; dans cette situation où il était, on ne pouvait le remonter. C'était la mort certaine, à ce qu'il semblait, et une mort longue, horrible.

Par miracle, les flots modifièrent un peu la position du navire, une secousse se produisit, la fente s'élargit, et, faisant un suprême effort, le capitaine put se dégager !

Tout ceci n'avait duré que quelques instants, mais il lui semblait qu'il eût vécu des siècles d'angoisses.

\* \*

Ce n'est pas ces drames terribles que s'attachait à rendre Henri Meilhac, le spirituel hauteur de tant de pièces à succès. Il nous donnait les petites comédies de la vie. Mais avec quel esprit.

Il était d'une telle gaieté qu'on n'aurait point cru que les heures de tristesse viendraient jamais pour lui. Et, pourtant, avant de mourir, il a connu les pires souffrances ! Frappé de paralysie, il a vu sa fin venir, car il avait gardé toute sa connaissance.

Lui-même a raconté comment il devint auteur dramatique.

— Ma vocation s'est dessinée au collège Sainte-Barbe, où j'abominais les mathématiques, abomination qui me fit échouer deux fois — ô honte ! — aux examens de l'École polytechnique... Ah ! les mathématiques, le cauchemar de mes jeunes années !... La littérature faisait bien mieux mon affaire. Je me vois encore écrivant ma première pièce... Le titre ?... Ah ! pour ça par exemple, vous m'en demandez trop !

A la sortie du collège, Henri Meilhac écrivit une pièce pour le palais Royal : *Néron*.

— "Ah ! mais, disait-il lui-même, j'avais imaginé, pour la circonstance, un Néron d'un nouveau genre, réhabilité d'une façon que je trouvais alors fort ingénieuse et qui consistait tout simplement à prêter au fils d'Agrippine le rôle de "suggestionné". La suggestion au temps des Romains, qu'en pensez-vous ? C'était Burrhus le vrai coupable, c'était Burrhus qui, par un magnétisme savant, incitait Néron aux crimes les plus odieux !"

Mais le directeur du Palais-Royal trouva la pièce injouable ; cependant, il eut la bonté d'encourager l'auteur et de lui dire de lui apporter autre chose.

A quelle protection bienveillante devait-il cet accueil plein de promesses ? Dans sa témérité d'auteur en herbe, il crut qu'il le devait à son esprit, à son talent naissant. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'il apprit la vérité. Son protecteur, son bon génie, en cette occasion, avait été tout simplement le poète Arsène Houssaye, qui s'était entretenu de lui avec le directeur de la façon la plus aimable.

Il faut dire qu'à cette époque Meilhac dessinait pour certains journaux illustrés. C'est ainsi qu'il était arrivé à collaborer à l'*Artiste*, que dirigeait alors Arsène Houssaye.

Le poète eut la bonté de s'en souvenir lorsque le directeur du Palais Royal lui parla de Meilhac.

—Qui sait ? disait un jour ce dernier à Arsène Houssaye, sans votre recommandation je n'aurais peut-être pas continué !

—D'autant plus, répondit Arsène Houssaye, que, si vous voulez me permettre d'être franc, le directeur du Palais-Royal était prêt à me déclarer tout net que vous n'aviez pas l'ombre d'esprit.

Et Arsène Houssaye riait, ajoutant :

—Pas d'esprit !... vous chez qui j'irais en acheter, tellement vous en avez à revendre !

JACQUES LEFRANC.

# LE GRILLON

## I

Une petite personne grêle, fraîche, timide, qui semblait une réduction de femme ordinaire, mais pourvue de deux larges yeux noirs qui faisaient chaud à la tête des gens qu'elle regardait,—telle était Noëline Fargues, la jeune meunière d'Espibos.

Une vieille bicoque à cheval sur un ruisseau, isolée dans un bois d'aunes, penchée, délabrée, mangée par le lierre, soutenue ça et là par de gros pieux qui avaient l'air de béquilles, mais douée d'un tic-tac alerte et joyeux qui la faisait ressembler à une paysanne bavarde,—telle était la maison de Noëline, l'antique moulin d'Espibos.

Le moulin, quoique décrépît, avait des clients fidèles ; la meunière, quoique chétive, avait bon nombre d'amoureux.

Parmi ceux-ci, l'on distinguait particulièrement Aristide Larriussec, un gros garçon joufflu, fils d'un fermier voisin, et Jouanin Lacaze, un adolescent blond, qui servait en qualité d'apprenti dans la plus importante mercerie du bourg.

Aristide le fermier rôdait souvent autour du moulin, les poches pleines de fruits pour la jeune meunière ; on les mangeait ensemble, assis devant la meule, tandis que la roue de fer, poussée par l'eau, chantait sa longue chanson rythmée et que la farine tombait, silencieuse et blanche, en saupoudrant les objets d'alentour comme une poussière de sucre.

Jouanin le mercier était moins heureux. Il ne pouvait guère voir Noëline que le dimanche, après la messe, quand la meunière venait acheter du fil ou des aiguilles à la mercerie du bourg. Alors, Jouanin était tout rose de plaisir. Il étalait, devant les beaux yeux de la jeune fille, toutes les pelotes de fil et tous les paquets d'aiguilles de son magasin, et l'on choisissait longuement, tandis que les doigts se touchaient parfois, au milieu des marchandises manipulées.

Quelquefois encore, le dimanche soir, Jouanin obtenait deux heures de congé et venait pêcher à la ligne dans le ruisseau d'Espibos. Il ne prenait presque rien, car le ruisseau était l'un des moins poissonneux du pays ; mais Jouanin se plaçait de telle sorte qu'il pouvait surveiller à la fois la fenêtre du moulin et le bouchon de sa ligne ; il se consolait de l'immobilité de celui-ci en regardant les jolies choses qui apparaissaient par l'ouverture de celle-là. A la tombée de la nuit, Noëline venait généralement chercher ses canards, le long du ruisseau, et la poignée de main que les amoureux se donnaient, en ce crépuscule de dimanche, était si douce que Jouanin en rêvait jusqu'au jeudi suivant.

La meunière n'hésitait pas du tout entre ses amoureux. C'est Jouanin qu'elle préférait. Elle ne pensait guère qu'à lui. Près de lui seulement elle se sentait toute confiante et toute heureuse.

Donc, le blond Jouanin fut autorisé à faire sa cour, et la mère de Noëline le convia bientôt à venir manger des chateignes au moulin, durant les longues veillées d'automne.

## II

Or, la première fois que le petit mercier se rendit chez son amoureuse, il se produisit un événement significatif : le grillon qui chantait derrière la cheminée de la cuisine se tut.

—C'est singulier ! pensa la mère de Noëline.

Et la jeune fille pâlit beaucoup de son côté.

Et, quand Jouanin fit sa seconde visite, le grillon se comporta pareillement ; dès que le soupirant eut ouvert la porte, l'insecte familier cessa de chanter.

Alors la mère de Noëline fit un signe de croix, et la jeune meunière joignit ses mains tremblantes, derrière le tablier.

Et chaque fois que Jouanin entra dans la maison, le grillon hostile refusa de se faire entendre ; et lorsqu'on tendait l'oreille, on croyait entendre un bruit étrange, un grattement inexplicable dans la cheminée, comme si la petite bête se révoltait.

Noëline pleura beaucoup ; sa mère fut très marrie.

Toutes deux, comme la plupart des paysannes, attachaient une grande importance à la chanson de leur grillon. Elles savaient qu'un de ces insectes qui chante dans une maison assure aux habitants bonheur et prospérité. Pour qu'il se tût lorsque Jouanin était là, il fallait que ce garçon fût bien néfaste.

Il était urgent de l'éloigner.

Pourtant Noëline n'ignorait pas que son promis était bon, honnête, laborieux ; elle croyait lire bien des promesses de bonheur dans ses tendres yeux gris ; mais le grillon n'en convenait pas. Il aurait été dangereux peut-être de ne pas tenir compte de ses avertissements. Et quand le timide mercier vint demander, la tête très-basse, la gorge toute serrée, la main de Noëline à sa mère, celle-ci devint grave, et la jeune meunière se retint pour ne pas sangloter dans son tablier.

Jouanin fut repoussé.

On ne lui donna pas les véritables raisons. Cela lui aurait fait de la peine d'apprendre qu'il portait malheur dans les maisons où il entraît. La mère lui donna des prétextes abondants et vraisemblables, et Noëline s'en alla pour cacher sa douleur.

Elle s'assit près de la meule, dans le vieux moulin délabré, écouta tomber les gouttes d'eau sur la grosse roue de fer, puis quand elle entendit Jouanin refermer la porte pour s'en retourner dans le bois d'aulnes, le long du ruisseau murmurant, elle crut que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine et elle eut peur de mourir.

La semaine suivante, Jouanin quitta le pays. Ses hardes nouées dans un mouchoir, il s'en alla, par un crépuscule froid où les dernières feuilles semblaient grelotter sur les arbres. Il entra dans le bois d'aulnes, il longea le ruisseau d'Espibos. La jeune meunière le regarda venir ; elle se tint immobile devant son moulin.

—Bonne nuit, Noëline ! dit-il d'une voix lente.

—Bonne nuit, Jouanin ! répondit-elle en baissant les yeux.

Puis comme il poursuivait sa route, elle osa demander :

—Vous quittez donc la contrée ?

Il parut chanceler un peu, sur le chemin couvert de feuilles sèches.

—Oui, j'ai trouvé une place à Orthez.

Elle ne dit rien ; elle tourmenta, de ses doigts inconscients, une petite croix d'argent qu'elle avait à son cou, et de ses yeux troublés, elle regarda Jouanin s'en aller, sous les ténèbres croissantes, à travers le bois silencieux.

## III

Une petite personne maigre, courbée, pâle, mais encore pourvue de deux yeux chauds, bien plus jeunes que le visage dont ils faisaient partie, telle était Noëline Fargues, la meunière d'Espibos, vingt ans après le départ de Jouanin Lacaze.

Toujours à cheval sur le ruisseau, le vieux moulin se tenait tant bien que mal, grâce à quelques béquilles supplémentaires, et son tic-tac était encore joyeux comme celui d'un moulin neuf.

Noëline Lacaze ne s'était pas mariée. Jouanin parti, aucun amoureux n'avait su toucher son cœur. Aristide Larriussec, pourtant si passionné, avait été éconduit comme les autres. Et le jeune fermier, longtemps inconsolable, s'était marié dans le pays.

Actuellement, il ne venait voir son ancienne amoureuse que pour lui vendre ses grains ; ils avaient sans doute oublié, l'un et l'autre, les bons fruits mangés devant la meule, autrefois, tandis que la farine coulait, blanche et silencieuse, en saupoudrant les objets d'alentour.

Jouanin, lui, n'avait jamais reparu.

Bien des fois, Noëline s'était proménée le long du ruisseau, avec l'espérance ingénue de voir revenir le petit mercier ; elle avait pensé à lui presque tous les jours ; et presque toutes les nuits, quand le grillon chantait, elle devenait mélancolique et rêvait devant son foyer triste, jusqu'à l'extinction de la chandelle de résine.

Hélas ! Orthez était si loin ! Les gens d'Espibos ne vont jamais dans cette ville ! A la mercerie du bourg, on n'avait pas eu de nouvelles de Jouanin. Qu'était-il devenu, le petit mercier aux cheveux blonds ? Noëline pria encore pour lui, de temps en temps, quand son âme de vieille fille était plus triste que de coutume, et, peu à peu, dans sa poitrine creuse de campagnarde, les battements de son cœur se faisaient monotones et froids, comme le tic-tac de son pauvre moulin.

#### IV

Un soir de clair de lune, Noëline, qui avait alors quarante-deux ans, attendait Larriussec, l'ancien rival de Jouanin. Celui-ci venait lui vendre son maïs et discuter le prix. La meunière avait offert douze francs cinq sous pour un sac ; le fermier avait demandé douze francs quinze sous. Il était près de neuf heures. L'ombre était tiède ; la lune jetait sa lumière blanche sur la route sinueuse du bois. Noëline, debout sur le seuil du moulin, vit arriver quelqu'un.

—Ce n'est pas Larriussec, pensa-t-elle ; il ne vient point par ce chemin-là.

L'inconnu avait une boîte cubique sur le dos ; il marchait lentement, semblait las et, comme un étranger, considérait le ruisseau, le moulin, les aulnes du bois.

—Bonsoir, brave femme ! dit-il en s'arrêtant.

Ce devait être un colporteur béarnais ou bigourdan, un de ces marchands de Pau ou de Bagnères, qui vendent aux gens de la campagne des étoffes, du fil et des aiguilles.

—Entrez, marchand ; je vais regarder vos marchandises à la lueur de notre résine.

Et le marchand entra.

Quand Noëline put le devisager, elle sentit un flot de sang monter à ses joues amaigries ; et, quand le colporteur eut regardé les traits de la vieille fille, il parut également interloqué.

Et, alors, d'une voix un peu plaintive, l'homme demanda :

—Vous demeurez donc toujours ici, Noëline ?

—Ah ! mon Dieu ! fit la meunière, en sentant une commotion dans son cœur, est-il possible que ce soit vous, Jouanin ?

Et, un moment, ils restèrent muets.

L'eau du ruisseau tombait, en gouttes sonores, sur la roue de fer du moulin, de même qu'autrefois, au temps où le petit mercier venait faire sa cour.

Et, soudain, derrière le foyer tiède, on entendit la voix pure d'un grillon.

Noëline sentit à ses yeux une petite piqûre chaude qui semblait la naissance d'une larme.

Jouanin raconta sa vie. Il avait fait de bonnes affaires à Orthez. Il s'y était marié, il y avait eu des enfants, il y possédait une mercerie, et, en ce moment, lui et les siens étaient heureux. Seulement, il avait éprouvé le besoin de revoir le pays, après vingt-cinq ans d'absence, et, par économie, il y était venu en vendant du fil, des aiguilles, des marchandises de bas prix, comme un colporteur béarnais.

—Oh ! je pensais bien que vous réussiriez, Jouanin ! soupira Noëline.

Le grillon chantait toujours dans la cheminée ; la vieille fille semblait envahie par une émotion croissante.

—Alors, balbutia Jouanin, voulez-vous me dire, Noëline, pourquoi vous n'avez pas voulu devenir ma femme, il y a vingt-cinq ans ?

Elle ne put pas répondre, d'abord ; elle montra la cheminée d'un geste honteux, en ayant envie de cacher sa tête dans son tablier, ainsi qu'au temps de sa jeunesse.

—C'est la faute au grillon ! avoua-t-elle.

—Au grillon ?...

—Oui... J'étais sotté... Je croyais que vous me porteriez malheur... Le grillon se taisait quand vous veniez me voir.

—Il se taisait ?... Et pourquoi donc ?

Noëline haussa ses frêles épaules, pour dire qu'elle ne savait pas.

Et ils restèrent rêveurs tous deux ; leurs yeux n'osèrent pas se regarder à la lueur de la résine fumante.

Mais, bientôt, Larriussec, le fermier attendu, entra.

—Bonsoir ! salut ! dit-il, à la manière des paysans, lesquels font autant de salutations qu'il y a de personnes dans la société.

Et, quand il eut reconnu l'ancien petit mercier, il s'écria :

—Tiens, Jouanin ! toi, ici ?... que diantre es-tu venu faire ?

—Je suis venu parler du vieux temps ; ça fait du bien à notre âge.

—Ah ! oui ! le vieux temps ! dit Larriussec ; je me rappelle que vous avez dû vous marier ensemble, toi et Noëline.

—En effet ! répondit la meunière.

—Et savez-vous qui nous en a empêchés ? demanda le marchand : un grillon !

—Ah bah ! s'exclama Larriussec... Au fait, je crois me souvenir...

Il éclata de rire.

—Ah ! elle était bien bonne ! dit-il, bien bonne !...

Puis, sérieux.

—Bah ! vous êtes heureux, n'est-ce pas ? heureux tous les deux ? Nous sommes tous heureux ici ! On peut bien alors avouer les petites farces de jeunesse !... Ah ! celle-là était bonne !... Sais-tu pourquoi, Jouanin, il ne chantait pas le grillon ?... Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas, mon vieux ?... Eh bien ! c'est parce que je te surveillais, et je grattais la cheminée, là, du côté de notre champ, chaque fois que tu venais faire ta cour... Ah ! l'on a aimé Noëline aussi, et l'on a été rudement jaloux !

Alors, voyant que cette révélation jetait un froid et que les yeux de Noëline le regardaient avec tristesse, il dit, très généreux :

—Ce n'est pas tout ça !... Je venais vous annoncer que j'accepte votre prix : douze francs cinq sous le sac... Ça va-t-il, Noëline ?

Et Noëline répondit à demi-voix :

—Ça va, Larriussec !

Puis, le fermier acheta quelques pelotes de fil, pour sa femme, au marchand d'Orthez, et paya aussitôt, sans marchander.

—Bonsoir ! salut ! fit-il en sortant.

Et les deux anciens amoureux restèrent seuls.

Ils ne dirent pas grand chose. Jouanin remit lentement ses marchandises en place. Noëline le regarda en tourmentant la vieille croix d'argent qui pendait encore à son cou, avec ses pauvres doigts déformés et osseux.

Un moment toute défaillante et désespérée, elle eut peut-être la tentation de poser un baiser sur les cheveux grisonnants de Jouanin, jadis si blonds et si fins ; mais elle se contint : ses lèvres de vieille fille n'auraient pas su.

—Allons, bonne nuit, Noëline ! dit le corporteur, en chargeant sa boîte sur son dos.

—Bonne nuit, Jouanin !

Ils se donnèrent une poignée de mains embarrassée, puis se séparèrent.

Lui, prit à travers bois la route blanchie de lune.

Elle, debout sur le seuil, le regarda s'en aller, —tandis que, derrière la cheminée du moulin, le grillon chantait d'une voix sereine, et pure, et infatigable, comme s'il avait voulu dire à Noëline tout le bonheur qu'elle aurait pu goûter.

JEAN RAMEAU.

—————:O:—————

Dans un restaurant à dix-neuf sous :

—Garçon, un bifteck !

—Aux pommes, au cresson, au beurre d'anchois ?

—Non, au bœuf... simplement : ça sera déjà bien joli !

# LE CRIME DE L'AÏEUL

PAR

ROGER DOMBRE

— o —  
PREMIÈRE PARTIE

I

La mer était haute, elle arrivait au Port Vieux de Biarritz jusqu'aux premières marches de l'escalier des bains. Les bédés, le pantalon retroussé ou la robe relevée plus haut que la ceinture, les pieds nus dans le sable frais, la pelle à la main, regardaient par-dessous leurs grands chapeaux, la place où ils construisaient une digue, à présent



— Olga, Olga Wenderska, princesse Zurkine !... c'est elle !... c'est...

complètement submergée : les rochers où grimpaient les aînés ou les intrépides étaient environnés d'eau, le haut du plongeur émergeait à peine des flots, et la corde où les nageurs reprennent haleine, paraissait très loin de la grève.

Cependant, au large, sous le soleil scintillait parfois un point rouge ou blanc : quel- que nageur intrépide en bérêt et en costume éclatant qui accomplissait des prouesses. Un des baigneurs, Paul, conduisait sa barque, où les jeunes filles, enveloppées de leurs longs peignoirs, attendaient le moment de se jeter par-dessus le bord pour apprendre à plonger.

Les périssoires, légères comme des joujoux d'enfants, glissaient sur l'eau ; les professeurs de natation enseignaient les mouvements aux fillettes timides ; des mamans trempaient inexorablement de malheureux lutins qui poussaient des cris déchirants ; et Maxime, le baigneur si aimé des babies, arrivaient lentement sur la plage portant sur chaque épaule un bambin triomphant.

Sur le bord, mouillant la fine semelle de leurs chaussures, les parents appelaient en vain une bande de gamins en costume bariolé, qui, trouvant le bain exquis, faisaient la sourde oreille et nageaient comme des marsouins.

La mer moutonnait légèrement, le ciel se voilait à peine de petits nuages flocon- neux ; le plus possible à l'ombre ou abrités sous les ombrelles blanches ou rouges, des groupes causeurs étaient assis ; quelques dames tiraient l'aiguille, d'autres lisaient ; la majorité, inactive, babillait et peut-être médissait.

Les messieurs, vêtus de flanelle blanche, en souliers de plages, fumaient, lisaient un journal, plus souvent jasaient avec les jolies femmes.

Sur un fond plus sérieux, on voyait par-ci par là une toilette extravagante, une beauté contestée par les uns, admirée par les autres.

De tous côtés le français, l'anglais, le russe, l'espagnol surtout, jetaient leurs phrases douces ou dures à l'oreille ; sur la galerie, protégées du soleil, les élégantes lorgnaient moins l'horizon admirable que la foule bigarrée.

Au-dessous, vautés dans le sable gris, d'innombrables babies vêtues de blanc, piaillant, riant, tétant, pleurant, ou jouant à élever de lilliputiennes montagnes qui crou- laient au premier souffle ; les mollets blancs ou bruns, les petits pieds roses trépignaient ; les menottes hâlées travaillaient avec le plus grand sérieux ; les minois étaient graves sous les profondes capotes roses d'où débordaient les cheveux d'or ou de jais.

Les nounous, chez lesquelles dominait le costume espagnol si peu gracieux avec la double natte dans le dos et le carré de dentelle sur le sommet de la tête, bavardaient assises à terre, médissant de leurs maîtres, et distribuant tour à tour une tape ou une carresse aux marmots bruyants.

Et, à travers les groupes, passaient et repassaient les gamins en blouse sale la boîte à oublies sur l'épaule, criant : " Au plaisir " et faisant grincer l'aiguille du tourniquet, accueillis ici, renvoyés là avec une rebuffade. Puis, les fillettes, mal vêtues, têtes nues, offraient leurs paniers pleins de fleurs, vendant très cher aux messieurs quelques roses, ceilllets sans parfum, ou des tubéreuses trop odorantes.

Un marchand de journaux, avec sa casquette titrée, présentait le Figaro, le Gil-Blas, la Gazette de France, le Courrier de la Gironde, etc., tandis que la loueuse de chaises, revêche et rapace, se précipitait, la main tendue vers toute personne qui prenait un siège ou s'appuyait sur un dossier rustique.

Le vendeur de sucre d'orge attirait l'attention des gourmands avec un boniment plein de rimes riches.

Sucre d'orge !... à la vanille pour les jeunes filles ; au citron pour les garçons, au chocolat pour les papas, au jus de réglisse pour les nourrices, au café pour les bébés, etc., etc.

" Fernand, dit tout à coup un jeune homme penché négligemment sur la balustrade de bois des cabines, quelle est donc la jolie femme avec laquelle tu causais tout à l'heure ?

—Une adorable brune ? Mlle Suarez.

—Non parleu, je la connais ; je veux dire une blonde un peu forte, tiens, là, en rouge.

—C'est la comtesse Olga Morloff.

—Quelle jolie femme !

—Plus que jolie, belle, mon cher ; elle a pris un peu d'embonpoint depuis deux

ans et cela la désespère, mais elle est encore fort admirée à Pétersbourg, Paris et autres lieux.

—Est-elle aimable ?

—Tout ce qu'il y a de plus aimable pourvu qu'on la flatte et qu'on l'amuse. Veux-tu que je te présente ?

—Certes, mais je ne suis guère en tenue ; tiens, cette après-midi au Casino, c'est jour de concert. Qui est son mari ?

—Son mari qui est déjà le deuxième...

—Ah ! bah ?

—Eh ! oui, la comtesse a épousé en premières nocces... attends !...—du diable si je m'en souviens, c'était un moscovite immensément riche.

—Je ne te demande pas si elle est russe.

—Tu as tort, car elle est polonaise.

—C'est tout comme. Et coquette dis-tu ?

—Horriblement ; c'est-à-dire, un peu blasée à présent sur les hommages ; elle ne les recherche plus, mais respirer de l'encens, c'est sa vie.

—Et elle a des enfants ?

—Une fillette seulement qui serait adorable si elle était bien portante.

—Malade, infirme ?

—On ne sait pas, anémie, langueur, consommation ; tu la verras tout à l'heure elle va se baigner. C'est une enfant très gâtée sur laquelle repose toute la fortune des Morloff et celle du premier mari.

—Ah !

—Si elle peut arriver à vivre, ce sera un joli parti.

—Mais dis-moi donc ne trouves-tu pas que ce petit bonhomme ne joue pas mal du tout ? Rapprochons-nous, veux-tu, pour mieux l'entendre.

Les deux amis s'avancèrent vers un groupe compact, au milieu duquel deux enfants faisaient de la musique : une fillette de sept à huit ans et un garçonnet d'une douzaine d'années.

La fillette était blonde pâle et maigre, avec de grands yeux vagues qui regardaient devant elle sans aucune expression ; sa main fluette pinçait gentiment les cordes d'une petite harpe.

Le garçonnet était d'une beauté frappante. Il avait les cheveux bruns tout bouclés, le teint mat avec de délicates couleurs aux joues, la bouche mignonne et sérieuse, rouge comme une grenade bien mûre, un nez d'un dessin parfait ; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'étaient ses yeux : des yeux splendides, largement fendus, dont la prunelle d'un bleu foncé et profond comme l'azur de la mer, s'abritait sous des paupières bistrées aux grands cils noirs.

Il était svelte et d'une aisance noble sans rien perdre du gracieux naturel de son âge. Il était plein d'attention touchantes pour sa jeune sœur aveugle.

Il tenait son petit violon sous son fin menton ; et l'archet volait sur les cordes que tourmentaient ses doigts bruns doués d'une étonnante agilité.

Il jouait une valse chantante, un peu lente et si expressive que bien des dilettenti fort difficiles en fait de musique, arrêtés auprès du groupe enfantin prêtaient l'oreille avec ravissement.

On fit cercle autour d'eux ; des bébés, le nez en l'air, la bouche ouverte, abandonnaient leurs jeux pour écouter.

Mais, le petit garçon au violon ne semblait pas s'enorgueillir de l'intérêt qu'il soulevait ; il regardait autour de lui avec une attention profonde, comme s'il eût cherché quelqu'un dans la foule multicolore.

Enfin las ou découragé, il cessa de jouer, prit sur son épaule la harpe de sa sœur à laquelle il murmura tout bas :

—Elle n'est pas ici, j'ai regardé tout le monde, Gemma, elle n'y est pas.

—Ce sera peut être pour demain, Fidélio, répondit la fillette dans la même langue étrangère très douce dans leurs petites bouches.

Ils firent quelques pas dans le sable où leurs chaussures s'emplirent de grains dorés, et allèrent plus près de la mer, dont la vague montante léchait les jambes nues des bébés rieurs.

A ce moment, presque tous les regards se dirigèrent vers Maxime le baigneur : il por-

tait dans ses bras aussi légèrement qu'il eût porté un petit enfant, une fillette d'une dizaine d'années enveloppée d'un peignoir rose, ce peignoir ne laissait passer de ce corps fluët que deux petits pieds blancs comme l'albâtre et une tête ravissante ; mais une tête d'ange souffrant, pâle avec de grands yeux bruns pleins de langueur, avec un nez mince et blanc, pincé aux narines, une bouche parfaite de lignes, mais décolorée, une peau satinée et pareille à la pulpe immaculée du narcisse ou du gardénia, laissant voir ça et là un réseau bleu.

—C'est la petite princesse Morloff, murmurait on dans les groupes curieux.

C'était elle en effet, et sa mère, dont venaient de parler peu révérencieusement peut-être mais fort justement les deux promeneurs de la plage, s'était levée, et ne trouvant pas suffisante la garde de la gouvernante qui abritait l'enfant de son ombrelle, elle la suivait, couvant des yeux avec un amour infini, cette fillette languissante et frêle, seule tendresse de ce cœur frivole et égoïste.

Arrivée tout près de l'eau, la petite princesse comme on l'appelait, fut délivrée de son peignoir et apparut, blanche comme un cygne dans son costume bleu ; on posa un béret blanc sur ses soyeux cheveux blonds ; mais ses jambes trop faibles ne la soutenaient pas, et le baigneur l'enleva de nouveau dans ses bras robustes et la plongea tout entière dans l'eau ; puis il la fit nager.

Après cinq minutes de cet exercice il la remporta un peu plus pâle et un peu plus grelottante.

Comme elle passait, couchée sur ses bras hâlés, elle appela sa mère d'un regard :

—Petite mère, dit-elle du ton d'une enfant gâtée à laquelle on ne résiste jamais, je voudrais entendre jouer le petit garçon au violon.

—Eh bien, tu l'entendras, mignonne chérie ; va vite te faire habiller et ne prend pas froid. Miss Adda, veillez à ce que le bain de pieds soit très chaud, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers la gouvernante.

—Mais s'il s'en va ? cria la fillette qui suivait son idée.

—Le petit musicien ? Il ne s'en ira pas ; on va lui dire de rester, je te le promets.

Une femme de chambre et la gouvernante anglaise suivirent la petite princesse dans la cabine spéciale qui s'ouvre à gauche de la plage, et elles firent leur office.

Lorsque Xénie Morloff reparut, vêtue de laine blanche et enveloppée de châles de même nuance qui la rendaient sensible à un cygne éblouissant, on l'étendit au soleil, et ses longs cheveux d'or ruisselants sur ses épaules séchèrent rapidement.

Le petit musicien ne jouait plus. Debout, droit et fier au milieu de ses admirateurs, il répondait froidement aux questions qu'on lui adressait en toutes langues : cet enfant était merveilleux, car il parlait correctement le français, l'anglais, le russe, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Aussi était-on plus surpris encore de cette érudition que de son talent vraiment peu ordinaire sur le violon.

—Qui donc a fait ton éducation, petit ? demanda un bellâtre en frisant les poils-roux de sa moustache parfumée.

Le garçonnet le regarda avec dédain et répondit laconiquement.

—Mon grand-père.

—Il était peut-être professeur de linguistique, ton grand-père ? reprit le gommeux toujours sur le même ton.

L'enfant le toisa avec hauteur :

—Pourquoi me tutoyez-vous, dit-il ? Je ne le permets qu'à grand-père et à ma sœur Gemma.

—Peste ! il n'est pas peu fier, le petit, grommela le parisien vexé.

—Il a le droit de l'être autant que bien d'autres, riposta quelqu'un dans la foule.

A ce moment la gouvernante de la petite princesse Morloff s'approcha du garçonnet :

—Mon enfant, lui dit elle, vous plairait-il de venir faire un peu de musique auprès d'une petite demoiselle malade ?

Fidelio se retourna : à quelques pas de là était la jeune Russe dont les grands yeux ardents semblaient le supplier de loin.

—Je veux bien, répondit-il.

Il s'avança vers la fillette et, après avoir accordé son violon et la harpe de sa sœur il entonna une mélodie italienne.

La comtesse Olga était rentrée à l'hôtel où elle avait à s'habiller, confiant sa fille à la gouvernante anglaise et à quelques amis.

Et tandis qu'il jouait moëlleusement, rêveusement, le petit étranger fixait ses yeux profonds, ses yeux pleins de génie naissant, sur la jolie créature, frêle comme une fleur de serre, couchée devant lui et l'écoutant de toute la puissance de ses mignonnes oreilles.

Lorsqu'il eut fini, le jeune musicien, s'inclina devant la petite princesse avec la grâce d'un chevalier accompli, et il ne prit pas le bras de Gemma pour recevoir, comme à l'ordinaire, le prix de son travail ; la gouvernante anglaise lui présenta une pièce d'or ; mais, sans même regarder le louis tout rutilant au soleil, Fidélio fit un geste de refus.

—J'ai joué pour faire plaisir à la petite fille malade, dit-il, et non pour être payé.

Il allait se retirer, aussi paisible qu'un prince du sang, sous les regards curieux des habitués du Port-Vieux, lorsque la fillette aux lèvres pâles dit quelques mots à l'oreille de miss Adda.

L'Anglaise arrêta au passage le petit violoniste :

—Enfant, lui dit-elle, cette jeune fille malade a pris pour la première fois aujourd'hui plaisir à quelque chose ; pour la première fois depuis bien longtemps elle a souri, et cela grâce à vous ; elle demande que vous veniez lui faire de la musique pour elle seule, à l'hôtel d'Angleterre où nous logeons pour la saison. Vous serez largement rétribué.

Fidélio fit un mouvement hautain :

—Je ne veux pas qu'on me parle de salaire, dit-il, j'irai jouer chez la petite demoiselle malade, si grand-père le permet.

—En ce cas venez l'après-midi et demandez la comtesse Morloff.

Le jeune violoniste jeta un regard sur la blanche fillette qui le suivait à l'œil anxieux. Elle lui sourit et Fidélio emporta ce sourire dans son cœur.

—Je voudrais la voir guérie, pensa-t-il.

Il prit la main de la petite aveugle et se dirigea du côté de la plage des Fous : midi sonnait à toutes les horloges et bien des cloches d'hôtels annonçaient le déjeuner.

Fidélio fit encore un peu de musique le long des vérandas peuplées d'étrangers et y recueillit quelque argent ; mais il ne scrutait plus chaque visage avec une minutieuse attention, il négligeait sa tâche principale ; après tout, ce n'était qu'un petit garçon de douze ans, et, dans sa tête déjà trop pensive pour son âge, resonnait encore la voix musicale de la petite princesse Xénie Morloff.

Lorsque une heure sonna, les enfants retournèrent sur leurs pas et allèrent à la côte des Basques. Fidélio demeurait silencieux et Gemma respectant sa rêverie, se disait :

—Il regarde sans doute les flots battre la grève ; moi je ne les vois pas, mais je les entends. Il vaut mieux, poursuivit-elle en étouffant un soupir, il vaut mieux que ce soit moi qui ne voie pas, car Fidélio sera un grand artiste, lui, grand-père l'a dit.

Non, Fidélio ne regardait pas les flots battre la grève : il pensait à la petite malade qu'il avait fait sourire pour la première fois depuis bien des jours.

A cette même heure, cette malade redevenue languissante, remontait dans la voiture qui la ramenait à l'hôtel. La foule ondoiyante au soleil de midi avait déserté le Pont-Vieux pour se disperser dans la ville ; les marchands ambulants rentraient chez eux pour prendre leur frugal repas, les baigneurs et les baigneuses fermaient les cabines et faisaient sécher les peignoirs sur le sable gris.

Le calme (un calme relatif) retombait pour un instant sur Biarritz ; seul l'Océan, de sa grande voix sévère, tonnait sous les rochers percés et n'arrêtait pas son mouvement éternel.

C'était au haut de la côte des Basques, en plein soleil et en plein vent que le vieux Maritzki, le grand-père de Fidélio et de Gemma avait loué une maisonnette composée de trois pièces pour le temps qu'ils devaient passer à Biarritz.

En ce moment, debout sur le seuil, ses longs cheveux blancs agités par la brise de mer, il abritait ses yeux de sa main pour voir venir ses petits enfants.

Ils arrivaient, bien las sous le soleil ardent qui faisait poudroyer la poussière de la route ; ils embrassèrent l'aïeul, puis Fidélio fit asseoir l'aveugle après avoir essuyé son front mouillé de sueur, et vida sur la table le contenu de sa petite escarcelle.

Le vieux Polonais regarda la recette d'un œil distrait, et, se tournant vers son petit-fils :

—Et puis ? demanda-t-il avec une sourde impatience.

—Rien encore, répondit l'enfant.

L'aïeul soupira :

—Ce sera peut-être pour demain, conclut-il.

Tandis qu'ils prenaient ensemble leur modeste repas, Fidelio raconta sa rencontre avec la petite fille malade, et demanda l'autorisation de se rendre l'après-midi à l'hôtel d'Angleterre.

Le vieillard fronça d'abord le sourcil, puis, après avoir réfléchi :

—Au fait... l'hôtel d'Angleterre regorge d'étrangers ces jours-ci : elle sera peut-être parmi eux et tu pourras mieux chercher là qu'au dehors et dans le tumulte de la rue.

—Alors, j'irai ?

—Oui, mais sans Gemma. Je garderai ta sœur.

Fidelio ne put contenir sa joie, et ses lèvres rouges effleurèrent la main ridée que Maritzki appuyait sur la table.

L'aïeul le considéra avec étonnement :

—Cela t'amuse donc beaucoup d'aller là-bas ?

—Grand-père, elle est si jolie ! blanche comme du lait avec des cheveux d'or et des yeux foncés !

Maritzki tressallit, et pressant fortement le bras du petit garçon :

—Enfant, garde-toi des femmes blondes, blanches et fières avec de grands yeux foncés : ce sont des serpents sous la forme d'un ange : garde-toi d'elles.

Effrayé, Fidelio regarda son grand-père : il ne comprenait pas.

Mais l'aïeul était retombé dans une profonde rêverie. Alors il prit son petit violon et s'en alla chercher un coin ombreux derrière les roches énormes ; Gemma fait la sieste ; le vieux Polonais qui ne pouvait marcher longtemps depuis une blessure qu'il s'était faite à la jambe dans une chute récente, s'assit sur le seuil de sa petite maison, et continua ses réflexions en tirant de longues bouffées de sa pipe norcic.

—Il faudra bien que je finisse par tenir ma vengeance, murmurait-il, farouche ; il faudra bien que tant de peines soient récompensées et que je découvre cette femme, cette Olga Zurkine ! elle n'est pourtant pas difficile à trouver dans un lieu comme Biarritz ; elle fait assez de bruit, la coquette, pour ne point passer inaperçue. Ah ! sans ma maudite jambe j'aurais peut-être déjà mis la main sur elle !

Quelle était donc cette femme, cette princesse Olga Zurkine que devait absolument découvrir le vieux Polonais Maritzki ? et quelle faute avait-elle commise pour s'attirer une haine aussi implacable ?

## II

Il est environ cinq heures du soir ; la belle comtesse Morloff, après avoir couvert de baisers passionnés sa fillette malade, est allée s'habiller pour souper en brillante compagnie à la villa Suarez, et en recommandant aux domestiques de laisser entrer chez Mlle Xénie, le petit violoniste qu'elle attend.

Xénie, elle, est très agitée ; couchée sur sa chaise longue et enveloppée d'un vêtement de mousseline bleue, elle regarde la pendule avec impatience.

—Il ne viendra pas, miss Adda, je vous dis qu'il ne viendra pas, répète-t-elle pour la centième fois à la gouvernante anglaise qui se demande avec épouvante ce qu'elle fera de la fillette rageuse et volontaire si "ce petit vagabond" s'avise de ne pas paraître.

Mais la voilà rassurée, car un valet annonce le garçonnet tant attendu, et Xénie pousse un cri de joie.

—J'avais si peur qu'on ne te permît pas de venir ! s'écrie-t-elle en tendant à l'arrivant sa petite main transparente où s'accusent les veines bleues gonflées par la fièvre.

Fidelio, cette fois, ne se formalise pas du tutoiement qui, au contraire, lui paraît très doux dans la jolie bouche de Xénie Morloff.

Il prend la main qu'elle lui tend, et, d'un geste de gracieuse courtoisie, il la porte à ses lèvres.

C'était une chaude après-midi de septembre et les fenêtres demeuraient grandes ouvertes derrière les lourds rideaux ; au delà du balcon sculpté on apercevait les promeneurs élégants qui allaient et venaient par couples, le long de la terrasse, puis la mer, bleue comme le ciel dans lequel allait se lever bientôt le croissant d'argent avec la première étoile.

L'appartement de la petite princesse était somptueux, autant du moins qu' peuvent l'être ces appartements de passage ; elle-même était ravissante dans ce cadre harmonieux, et Fidelio, artiste du fond de sa toute jeune âme, ne se lassait pas de la contempler.

— Comment t'appelles-tu ? demanda la fillette au musicien aux yeux bleus.

— Fidelio.

— Je le sais bien, fit l'enfant gâtée avec un geste d'impatience. Mais, ton autre nom ?

Fidelio hésita : son grand-père lui avait recommandé de se taire quand on lui adresserait cette question. Mais pourquoi, puisque ce nom était célèbre en Pologne et dans les pays slaves et qu'il pouvait en être fier ?

— Ton autre nom ? répéta la fillette étonnée de ce silence.

Fidelio désobéit pour la première fois de sa vie.

— Maritzki ! murmura-t-il très bas, se sentant fautif.

— Tu es Polonais ?

— Je suis né en France comme ma mère, mais mon père était Polonais.

— Ah ! mais... Maritzki !... c'est le nom d'un grand poète. Oh ! je le sais bien, va, on m'a fait apprendre de ses vers, ils étaient jolis.

— Oui, répondit le petit garçon dont un éclair d'orgueil illumina l'œil bleu.

— Attends, poursuivit fillette qui réfléchissait ; ton papa est mort en Sibérie, en exil, pour avoir désobéi au tzar notre père, pour avoir écrit contre lui...

Elle se tut subitement, presque effrayée : le petit joueur de violon se dressait devant elle menaçant.

— Taisez-vous, cria-t-il, les lèvres frémissantes, je vous défends de parler de lui.

— Oh ! oh ! mon petit homme, dit la gouvernante, interrompant à cette brève apostrophe la lecture d'un roman de Currer Bell, vous allez passer la porte si vous vous permettez de parler ainsi à la princesse Xénie.

Mais Xénie elle-même imposa silence à miss Adda, et, s'adressant au garçonnet redevenu possesseur de son sang-froid.

— N'écoute pas cette folle de miss Adda, dit-elle en russe en haussant ses frêles épaules, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Je ne savais pas te causer de la peine en te parlant de cela, mais je ne recommencerai plus, je te le promets ; veux-tu me jouer quelque chose ?

— Volontiers, répondit Fidelio en prenant son violon qu'il accorda, tandis que la gouvernante rouvrait son roman tout en se disant :

— Cette méchante petite Xénie se laisse ainsi traiter par un va-nu-pieds, et reçoit tranquillement ses leçons, tandis qu'elle eût tréigné si je lui avais dit le quart de ce qu'a osé lui dire ce gamin. Elle est despote, fière et arrogante avec tout le monde et elle accueille celui-ci comme un égal, mieux qu'un égal même ! Bah ! c'est l'affaire d'un jour ou deux, et ensuite elle aura une nouvelle fantaisie.

Fidelio joua longtemps ; il ne jouait que pour la petite malade et pour lui-même, mais il était tellement charmé par cette beauté enfantine qu'il eût passé la nuit ainsi, plus heureux que s'il eût reçu les applaudissements d'une foule entière. Quand la nuit vint tout-à-fait, il serra soigneusement l'archet et le violon dans leur étui et se prépara à partir.

— Reviendras-tu ? demanda la fillette qui avait un peu de rose aux joues par extraordinaire.

Fidelio songea aux dures paroles de la gouvernante :

— Non, répondit-il brièvement, malgré le regret qui lui serrait le cœur.

Mais il se repentait aussitôt de sa réponse : la petite princesse ne répliquait pas ; seulement sa tête blonde s'était renversée sur le dossier de velours de la chaise longue : elle était évanouie ; pâle comme une vierge de marbre dans son vêtement bleu clair, et enveloppée de sa magnifique chevelure d'or, elle impressionna douloureusement le petit musicien qui n'avait jamais vu de syncope.

— Est-ce qu'elle va mourir ? s'écria-t-il avec angoisse, tandis que la gouvernante mouillait d'eau fraîche le front décoloré de la fillette.

— Eh ! non, répondit miss Adda, mais, petit imbécile, tu ne sais donc pas qu'il ne faut jamais lui résister ? cela lui fait le plus grand mal.

— Je l'ignorais, dit le pauvre garçon, si terrifié qu'il oubliait de se froisser des paroles peu aimables de l'Anglaise.

Enfin, grâce aux sels énergiques et aux lotions d'eau froide, la petite princesse rouvrit les yeux.

—Je reviendrai, dit aussitôt Fidelio qui avait envie de s'agenouiller devant ce pâle et adorable visage que la faiblesse rendait plus touchant encore.

—Demain, n'est-ce pas ?

—Oui, demain.

Et le jeune musicien partit tandis qu'on mettait au lit la petite Xénie.

En cheminant, Fidelio qui voulait pourtant se hâter à cause de l'heure tardive pour ne pas inquiéter son grand-père, s'arrêta quelques minutes pour contempler l'Océan aux teintes vert-sombre qui donnait sous le pont du Diable.

—Comme elle est jolie ! murmura t-il.

Mais il ne parlait pas de la mer.

### III

La comtesse Morloff revenait du Casino où elle avait joué aux petits-chevaux, dansé, coqueté, et perdu une somme assez ronde au baccarat ; mais que lui importait ? Son immense fortune pouvait résister à toutes les folies.

Elle s'était amusée, elle avait respiré l'encens à pleines bouffées, car ses admirateurs étaient aussi nombreux ici qu'ailleurs, et, à quarante ans, la comtesse avait conservé toute sa beauté. Elle retraitait souriante, mais ce n'était pas à ses succès de tout à l'heure qu'elle pensait, et avant même d'enlever sa robe de foulard mauve et ses longs gants, elle se dirigea vers la chambre de sa fille.

Xénie dormait, elle que la nuit trouvait trop souvent éveillée ; elle dormait, moins pâle qu'à l'ordinaire, avec un sourire sur sa jolie bouche que ne contractait plus la souffrance.

Au frôlement d'une robe soyeuse contre les couvertures, la fillette ouvrit ses grands yeux, et, tendant ses bras fluets à sa mère :

—Tu sais, maman, il est venu.

—Qui, il ?

—Le petit musicien.

—Ah ! je l'avais déjà oublié.

—Moi pas ; et il reviendra demain, et il m'a fait de la musique pour moi tout seule.

—Cela ne t'a pas fatiguée ?

—Oh ! maman, c'était si joli ! J'étais si heureuse qu'avant de me coucher j'ai mangé un gâteau avec du thé, moi qui n'ai jamais faim. Aussi, tu vois, je me suis endormie vite, et sans chloral encore.

—Tant mieux, oh ! alors tant mieux, ma chérie, dit la princesse en couvrant de baisers les cheveux d'or de son enfant et en bénissant intérieurement le petit musicien qui avait opéré le miracle. Mais je t'ai réveillée, mignonne, il faut te rendormir.

—Oui maman, oui, j'ai très sommeil, et je t'aime bien, et je ne souffre pas du tout ce soir. Ah ! tu sais, maman, il s'appelle Maritzki le petit violoniste.

—Tu dis ?...

—Maritzki, oui Maritzki... maman tu sais bien, le poète dont j'ai appris les vers... et... et... c'était son père.

Les lèvres de l'enfant demeurèrent closes, elle s'était rendormie.

Lorsque la comtesse Morloff releva la tête, elle était méconnaissable : livide sous son fard avec une teinte violette autour de la bouche et un cercle noir sous les yeux, elle redressa avec un effort sa taille encore souple malgré l'inévitable embonpoint des quarante ans, et se dirigea vers sa chambre.

Ses femmes l'attendaient dans son cabinet de toilette.

—Madame la comtesse a l'air souffrant, dit l'une d'elle, observant avec une curiosité malveillante ce beau visage bouleversé.

—Un peu de migraine, en effet, répondit brièvement la comtesse. Faites-moi servir du thé, passez-moi un peignoir, celui que vous voudrez et laissez-moi seule.

Lorsque les caméristes se furent retirées, Olga Morloff tomba sur une chauffeuse et appuya son menton sur ses mains froides, dans l'attitude d'une rêverie douloureuse.

Un coup léger frappé à sa porte la fit tressaillir.

—Olga, on me dit que vous êtes souffrante, prononça une voix mâle et anxieuse, Est-ce vrai ?

Elle eut un mouvement d'impatience.

—Je vous remercie, Serge, je suis seulement un peu lasse.

—Alors, passez une bonne nuit, Olga, et à demain.

Rassuré, le comte Serge se retira.

Olga Wenderska avait épousé Wladimir Zurkine, son premier mari, pour poser sur ses cheveux blonds la couronne de princesse, et aussi pour avoir des chevaux et des diamants. Après son veuvage allégrement porté, elle consentit à descendre en grade ; elle avait eu un prince, à présent elle voulait un comte, mais un comte richissime qui quadruplerait la fortune laissée à la petite Xénie par le premier mari.

Olga ne rendait malheureux son second époux pas plus qu'elle n'avait fait souffrir le premier ; sa vie appartenait au monde et à sa fille ; les autres avaient le reste, et tant qu'on ne contrariait pas ses désirs, elle se montrait aimable.

Elle songeait donc dans la solitude de cette nuit paisible.

Un mot, un nom jeté par la bouche innocente de son enfant à demi endormie avait porté le trouble et peut-être les remords dans cette âme froide.

Maritzki !... elle le revoyait ce poète, ce héros, ce charmeur qu'elle avait aimé et surtout qui l'avait aimée jusqu'au jour où il avait découvert que l'ambition était chez elle plus forte que la tendresse. Et puis, elle l'avait trahi pour satisfaire sa cupidité, elle lui avait brisé le cœur froidement, sans pitié, et elle l'avait haï ensuite parce qu'il pouvait se venger et lui nuire, et qu'il l'avait méprisée. Alors... oh ! ce qu'elle avait fait là !... A cette seule pensée le rouge montait à son front d'ivoire et il lui semblait que toute sa vie ne pourrait suffire pour expier son crime.

Olga frissonna : elle avait ordonné qu'on laissât les fenêtres entr'ouvertes, et le vent de la nuit, glissant sous le store, avait soufflé sur son cou nu et fait vaciller la flamme des bougies.

La comtesse trembla : elle n'était pas Slave pour rien ; il lui sembla que l'âme de sa victime était entrée dans la chambre avec la brise nocturne et qu'un fantôme blanc allait surgir derrière elle.

Mais, secouant cette impression d'effroi elle alla fermer les fenêtres, et revenant à son lit, elle prit sur la table un flacon contenant une liqueur dorée dont elle but quelques gouttes.

Le sang revint à ses joues et à ses lèvres, l'audace à son cœur ; le grand miroir placé en face d'elle répéta sa beauté. Un éclair d'orgueil passa dans sa prunelle :

—Bah ! des remords pourquoi faire ! Je suis belle, riche, heureuse, enviée ; ce pauvre poète Maritzki ne m'eût pas donné tant de joies. Avec une cueillérée de mon élixir je suis sûr de dormir et de me réveiller aussi fraîche demain.

Un sourire attendri erra soudain sur ses lèvres.

—Xénie, ma Xénie, murmura-t-elle ; elle était mieux ce soir ; elle a mangé et dormi ; qui sait ? elle va peut-être guérir. Ah ! tant mieux, car j'ai toujours peur : on dit que Dieu punit dans les enfants les fautes des parents...

Elle frissonna et porta à son front ses bras étincelants dans leur blancheur laiteuse, la comtesse les considéra dans le miroir qui lui faisait vis-à-vis, mais cette fois avec froid.

—Ma beauté c'est ma vie, murmura-t-elle, eh bien ! je donnerais toute ma beauté pour conserver mon enfant.

Cependant le sommeil venait : Olga Morloff dont les paupières s'alourdissaient, bâilla, étira ses fins poignets, secoua sur le tapis ses mules de satin d'où sorèrent ses pieds nus, puis elle s'étendit sur son lit et ne pensa plus à rien.

#### IV

Il y avait plusieurs jours que Fidelio Maritzki, le petit violoniste, venait passer l'après-midi auprès de la petite princesse Xénie ; et celle-ci qui ne s'ennuyait plus ne se plaignait pas de trouver le temps long : elle était moins pâle et elle avait pu essayer quelques pas au bord de la mer ; sa maladie, d'ailleurs, n'était ni dans le sang ni dans les os, c'était une langueur, une faiblesse dont n'avait pu se rendre maître aucun médecin.

Ce jour-là, Fidelio arrivait, heureux et souriant comme toujours quand il voyait sa petite amie ; il avait libre entrée aux appartements des Morloff, il était connu maintenant.

En arrivant chez Xénie il entendit les éclats d'une voix stridente quoique jeune et adorablement harmonieuse à l'ordinaire ; cette voix s'élevait menaçante, furieuse.

Xénie était à demi levée sur sa chaise longue, et, une petite cravache à la main, elle fouaillait sans pitié un joli caniche noir frisé ; la pauvre bête hurlait lamentablement ; son crime n'était pas grand pourtant : elle avait réveillé en sursaut la fillette assoupie, en manifestant trop vivement sa joie de la revoir.

Ce n'était pas tout : Mlle Morloff parlait impérieusement au domestique maladroit qui avait laissé entrer l'animal.

—Je vous ferai chasser dès ce soir, criait-elle en colère, aussitôt que maman sera rentrée, on réglera votre compte, parce que vous êtes négligent et paresseux.

Le pauvre homme était atterré car il savait que de la menace à l'exécution il n'y avait qu'un pas et que la petite princesse tenait toujours ses promesses. C'était un vieux serviteur des Morloff que le comte emmenait souvent avec lui en voyage.

Fidelio, nous le savons, comprenait le russe.

Tout à coup Xénie leva les yeux et rougit en le voyant sur le seuil de la porte, debout, l'air froid et dédaigneux.

—Pourquoi n'entres-tu pas ? lui dit-elle, en jetant vivement sa cravache et en congédiant d'un geste royal le domestique qui emporta le chien.

Fidelio s'avança, mais sans prendre ni baiser la main que lui tendait Xénie.

—Tu m'en veux ? lui dit celle-ci, confuse.

—Oui, je ne vous aurais jamais crue ainsi.

—Comment, ainsi ?

—Oui, dure, cruelle même. Ah ! que vous êtes bien de votre race.

La gouvernante leva les yeux, s'attendant au moins de la part de Xénie, à une crise de nerfs succédant à un accès de colère.

Mais non. Comment, ce petit homme sorti on ne sait d'où, lui parlait ainsi ? Où prenait-il le courage de lui dire cela ? Et elle ne le chassait pas, lui aussi ? Ah ! c'était trop curieux, par exemple !

—Miss Xénie, dit-elle à la fillette, discharge this boy : he is impolite with you.

(Miss Xénie, chassez ce garçon, il est malhonnête avec vous.)

—I know what I must do, miss Adda, répondit sèchement l'enfant.

(Je sais ce que je dois faire, miss Adda.)

Fidelio, sans écouter cet aparté qu'il eût d'ailleurs parfaitement compris, murmurait à mi-voix :

—Comment peut-on être si méchante et si jolie ?... Oh ! je voudrais la détester, mais je ne le peux pas.

—Alors, tu ne m'aimes plus, Fidelio ? reprit Xénie en enveloppant le garçonnet d'un regard suppliant.

—Si jolie et si cruelle ! répétait toujours Fidelio. Comment l'aimer encore !

La petite princesse se tourna vers sa gouvernante...

—Miss Adda, veuillez sonner Pietro, vous lui direz que je lui pardonne et, une fois de retour à Pétersbourg, je donnerai dix roubles à ses petits enfants ; dites-le lui. Ah!... qu'on donne aussi des gâteaux à mon caniche Gype, on me l'amènera ce soir et nous ferons la paix.

En grommelant, miss Adda fit ce que désirait l'enfant gâtée, mais elle se disait, un mauvais sourire sur ses longues dents jaunes :

—Vraiment, je crois que cette petite fille s'éprend de ce petit bohémien ; ce serait ma foi un roman plus curieux que celui que je lis.

Justement ce jour-là Olga Morloff rentra de meilleure heure que de coutume ; elle revenait de la plage des Fous où la musique avait joué et où elle avait étalé la plus délicieuse toilette qui fut jamais sortie de la maison Worth. Les Parisiennes séchaient de jalousie en se voyant éclipsées par cette grande femme du nord, blanche et froide comme la neige de son pays, et les brunes Espagnoles la déclaraient fade.

Il est à croire que les gentlemen de Biarritz n'étaient pas du même avis, car ils formaient une cour assidue autour de la belle Polonaise.

Elle rentrait donc et, comme toujours, son premier baiser fut pour sa fille.

Xénie montrait des images à Fidelio qui se leva aussitôt en voyant la chambre envahie par un flot de soie et de dentelles, en sentant l'atmosphère imprégnée soudain d'un parfum subtil.

—Eh bien ! mes enfants, dit la comtesse de sa voix veloutée qui n'était pas le moindre de ses charmes, je vois que vous vous entendez à merveille. Avez-vous fait de la musique à ma fille ? ajouta-t-elle en se tournant vers Fidélio.

Fidélio leva les yeux sur elle ; c'était la première fois qu'il voyait de près la comtesse Olga Morloff.

Il demeura bouche béante, comme pétrifié.

Grande, blanche, blonde, avec des yeux bien fendus, au regard un peu croisé... le nez légèrement busqué, la bouche petite et rouge, les dents faites comme des perles, et un signe noir à la joue gauche,—C'est bien cela, pensait-il sans détourner ses prunelles du beau visage de la comtesse. Et cependant... cependant, ce n'est pas la femme que je cherche puisque celle-ci ne s'appelle pas la comtesse Zurkine.

Rassuré, le petit garçon détourna d'elle son clair regard.

—Comme il a les yeux de son père ! pensait en même temps la comtesse.

Elle s'éloigna après avoir caressé sa fille, et s'informa si le petit garçon recevait un salaire après chacune de ses visites.

—Il n'en veut pas, madame, monsieur fait le grand seigneur, répondit mielleusement la gouvernante.

Il est le digne fils de son père, un chevalier et un artiste, pensa encore la comtesse : aussi fier que lui, on dirait un jeune lionceau, comme Maritzky le poète ressemblait à un lion magnifique.

Elle haussa les épaules, et dit à la gouvernante en se dirigeant vers son appartement :

—Tant mieux, cela prouve qu'il est un noble enfant et digne de jouer avec ma fille ; mais nous saurons le dédommager du temps qu'il perd ici ; quand Xénie en sera lasse, nous le congédierons avec un beau présent.

Xénie n'avait pas du tout l'air de se lasser de son favori, car elle s'attachait à lui chaque jour davantage ; elle s'attristait lorsqu'il s'éloignait le soir, et s'ennuyait jusqu'au moment du lendemain qui le lui ramenait.

A cet instant, elle l'avait là, et lui montrait les photographies d'un album richement armorié, orné de deux initiales entrelacées : X. Z. Fidélio en fit la remarque : que signifiaient ces lettres ?

—Mais ce sont celles de mon nom, répondit Xénie en souriant ; tout le monde m'appelle du nom de mon beau-père : Morloff. Maman s'est remariée il n'y a pas très longtemps, mais elle était la princesse Zurkine comme je me nomme, moi, en réalité.

—Ah !... dit Fidélio qui pâlisait horriblement, la princesse... la princesse Zurkine, vous avez dit : Zurkine ?...

—Eh ! oui ; qu'as-tu donc Fidélio ? est-ce que tu es malade ?

Ce qu'il avait, il n'en savait rien, le pauvre mignon, mais il lui semblait que la chambre tournait tout-à-coup devant ses yeux, et ses lèvres soudain séchées se refusèrent à répondre.

A ce moment la comtesse rentrait après avoir changé de vêtements pour le dîner.

—Cet enfant est fatigué, dit-elle, miss Adda faites-lui boire quelque chose, et toi Xénie, laisse-le s'en aller : il reviendra demain.

Fidélio fit un effort violent se leva brusquement et refusa le verre de liqueur qu'on lui présentait.

—Tu reviendras demain plutôt qu'aujourd'hui ? demanda Xénie.

Fidélio jeta les yeux sur elle : elle était plus jolie que jamais ; rosée aux joues, avec ses grands yeux veloutés qui suppliaient ; il n'eut pas le courage de répoudre : non.

—Je ne sais pas, balbutia-t-il.

La fillette prit cette réponse vague pour un acquiescement, et l'attirant à elle, elle jeta ses bras autour du cou du petit garçon, et l'embrassa violemment.

L'enfant trembla sous son baiser et se dégagera promptement.

—C'est sa fille, pensa-t-il. Qu'est-ce que grand-père veut donc faire à cette femme ?

—“Oh ! Shocking !” ne put s'empêcher de s'écrier la pauvre miss Adda scandalisée, tandis que Xénie riait aux éclats de son incartade.

La comtesse, elle, souriait ; pourvu que sa fille se portât mieux et fût contente, qu'importait qu'elle embrassât le petit joueur de violon ? Le garçonnet était toujours propre et joli ; cela ne tirait pas à conséquence ; et puis, il était le fils de Maritzki, et Maritzki n'était pas le premier venu ; il eût même été riche si la ruine et...

Mais Olga Morloff avait promis de ne plus penser à cela, d'ailleurs le premier coup du dîner sonnait, il fallait mettre la dernière main à sa toilette.

Fidelio respira largement en se retrouvant dehors : l'air manquait à ses poumons ; il chancelait.

—Que va dire grand-père, à présent que j'ai trouvé ce que nous cherchons depuis tant de mois?... murmura-t-il de nouveau. Alors... alors, je ne reviendrai plus chez Xénie Morloff... Xénie Zurkine, je ne la reverrai plus... s'écria-t-il, malgré lui, en se retournant pour regarder la façade de l'hôtel dont les lettres dorées brillaient dans le crépuscule bleuté.

À la fenêtre du premier étage une forme blanche agitait la main : c'était la petite princesse dont la figure nimbée de cheveux d'or se détachait, svelte comme une tête de chérubin, sur le fond assombri de la chambre.

Alors mordant son poing pour ne pas pleurer, Fidelio s'enfuit en courant. Il alla jusqu'à la Roche-Percée, faisant l'école buissonnière tant il craignait d'affronter la terrible question par laquelle l'accueillait son aïeul à chaque retour.

Le rocher de la Vierge se détachait un peu plus loin, tout noir sur l'eau treintée des derniers rayons du couchant. Quelque danger qu'il y eût pour un enfant de son âge à s'asseoir si près de l'abîme, Fidelio s'accroupit sur le granit : il ne craignait pas le vertige.

—Ne plus la voir !... ne plus la voir !...murmurait-il avec détresse.

Les vagues allongées de l'océan léchaient la pierre grise et envoyaient leur écume laiteuse jusqu'à la figure de l'enfant qui ne la sentait même pas ; une forte odeur de varech émanait alentour ; mais Fidelio avait encore dans les narines le parfum irritant de la princesse quand elle l'avait approché.

Cette femme, mais cette femme c'était celle qui avait causé la mort de son père Maritzki le poète, il ne savait pas comment, mais grand-père l'avait dit.

Et puis Fidelio avait toujours ce tableau devant les yeux : le pauvre galérien de Sibérie expirant sur un matelas infect, empoisonné par les horribles mines de vert de gris du Nertstink ; oh ! cela il ne pouvait l'oublier !

Et c'était cette femme ? Oh ! mais non impossible, elle était la mère de Xénie. Comment cela se pouvait-il ? Quel rapport existait-il entre elle et cette histoire infâme ?... Grand-père devait se tromper sûrement.

Pauvre enfant ! c'était comme un mur devant lequel il se briserait le front ; il ne pouvait pas comprendre parce qu'il ne savait pas, et les larmes qui l'étouffaient ne pouvaient monter à ses yeux.

Fidelio regarda la mer : il trouva que la vie était lourde ; il regretta le temps où il courait comme un jeune faon dans la forêt de Lithuanie où il avait passé ses premières années et la lande dorée et le lac bleu aux jours d'été, et la neige blanche et froide ; l'hiver avec ses étoiles luisantes comme des diamants dans l'atmosphère transparente et avec les bandes de loups hurlant aux abords des villages ; il regrettait tout cela et, soupirant, il se disait :

On dit que Dieu aime ceux qui meurent jeunes : je voudrais mourir jeune.

Mais ce petit héros de douze ans se redressa bientôt car il avait du courage.

Grand-père dit qu'il ne faut pas être lâche devant la souffrance, murmura-t-il.

Il se leva et se dirigea vers la maisonnette de la Côte des Basques.

Sur le seuil attendait l'aïeul comme à l'ordinaire : d'un coup d'œil, il découvrit sur le visage de l'enfant aussi limpide que son âme, qu'il s'était passé dans la journée quelque chose d'insolite.

—Eh bien ! rien encore ? demanda-t-il en relevant à lui le fin menton du petit garçon.

Celui-ci abaissa vivement ses longs cils sur ses prunelles bleues qui ne mentaient jamais, et, après une courte hésitation il répondit :

—Non.

Ce fut son premier mensonge.

Il refusa de souper et se coucha le cœur lourd comme du plomb.

Le lendemain matin le vieux Polonais remarqua sa tristesse.

—Cet enfant est fatigué d'amuser une petite fille malade et capricieuse, pensa-t-il ; il est trop intelligent et trop artiste pour passer son temps à ces bagatelles. J'y mettrai ordre.

Quand vint le moment où Fidelio dut se rendre comme de coutume à l'hôtel d'Angleterre, l'aieul se leva et dit :

—J'irai à ta place ; reste ici avec Gemma.

Fidelio le considéra avec effroi.

Est-ce qu'il avait tout deviné ? Et qu'est-ce qu'il allait faire ?

Néanmoins le garçonnet ne répliqua pas et demeura au logis tandis que le vieux Maritzki arrivait péniblement à l'hôtel et demandaient la comtesse Morloff.

La comtesse allait sortir ; on introduisit le vieillard dans l'antichambre.

—Le bonhomme vient se faire payer les visites de son petit-fils à mademoiselle, se disaient les domestiques ; il n'est pas si fier que l'enfant au violon.

Ils se trompaient, ce n'était pas cela que Maritzki venait dire à la belle Olga ; il venait simplement l'avertir que Fidelio ne pouvait plus passer ses après-midi avec la petite princesse et que ces séances étaient désormais terminées.

Il était donc dans le vestibule, debout, ses cheveux blancs découverts, ne paraissant aucunement ébloui du luxe qui l'entourait, lorsqu'un pas léger et un froufrou soyeux lui firent lever les yeux.

—Madame, commença-t-il...

Mais il s'arrêta tout à coup, se redressa pâle comme un spectre et balbutia :

—Olga, Olga Wenderska, princesse Zurkine !... c'est elle ! c'est...

Ses bras battirent l'air et il tomba comme foudroyé.

La comtesse épouvantée appela ses gens qui emportèrent le vieux Polonais ; on le crut atteint subitement de démence...

Cependant Olga, pâle et tremblante, s'était retirée chez elle en proie à une indicible frayeur.

—C'est Maritzki, Maritzki le père de... Wladimir, murmurait-elle avec égarement. Il m'a reconnue !

Le même soir, à la prière de sa femme, le comte Serge Morloff donna l'ordre de faire les préparatifs du départ ; le lendemain il prenait les devants avec Olga, Xénie et une femme de chambre pour regagner Paris où ils se réinstallaient dans le magnifique hôtel de l'avenue d'Eylau.

Lorsque le vieux Maritzki revint à lui il se trouva sur son étroite couchette de la petite maison de la Côte des Basques où on l'avait transporté, entouré de ses deux petits enfants qui pleuraient, le croyant déjà mort.

—Ce n'est rien, mes chéris, leur dit-il en passant sa main ridée dans leur chevelure bouclée, je suis heureux et fort à présent, au contraire, je tiens ma vengeance ! Enfin ! Enfin !

Et il était vraiment beau, quoique effrayant, avec l'éclair farouche qui brillait sur sa prunelle éteinte auparavant.

Seulement le lendemain quand il revint à l'hôtel, il apprit que tous les Morloff avaient quitté Biarritz.

## V

La plage était désertée ; seuls, quelques baigneurs intrépides essayaient de lutter contre les mauvais temps des équinoxes ; mais Biarritz commençait à prendre sa mélancolie résignée et l'aspect triste de l'hiver.

Sur la terrasse du casino, assemblées comme un groupe d'hirondelles frileuses, quelques jeunes femmes enveloppées de châles élégants discutaient les mérites de tel ou tel opéra. A la fin, la conversation languissant sur ce sujet, l'une des causeuses s'écria :

—Qui de vous, mesdames, a des nouvelles de la belle et incomparable Olga Morloff disparue si subitement de notre petit cercle à la fin du mois dernier ?

—J'ai reçu ce matin même une lettre d'elle, répondit fort tranquillement une blonde lady avec un accent britannique des plus prononcés.

—Ah ! vous apprend-t-elle la cause de sa fuite inexplicable ?

—Nullement.

—Il y a quelque intrigue sous roche.

—Elle aura voulu avoir les prémices de la mode future et s'entendre avec son couturier pour avoir le monopole des plus élégantes toilettes. Pour Olga Morloff il n'y a qu'un but au monde : briller au premier rang, éclipser ses semblables.

—Je crois vos jugements tout à fait téméraires, mesdames, dit alors un jeune Espagnol dont les yeux noirs s'étaient souvent reposés avec admiration sur l'absence calomniée. Vous oubliez que la santé de la petite princesse ne laisse aucune liberté à sa mère : or...

—C'est vrai, la petite princesse ? Comment va-t-elle ? demandèrent quelques femmes qui, elles aussi étaient mères.

—Mal, d'après ce que m'en dit la comtesse Morloff, reprit l'Anglaise toujours flegmatique. Au reste, ajouta-t-elle en portant la main à sa poche, voici sa lettre, il n'y a pas de secrets.

Et, de son accent étranger mais correct, milady lut à haute voix ce qui suit :

“Ma chère lady W.

“Je suis fort embarrassée et je m'adresse à vous de préférence ; non parce que je n'ai personne autre pour me rendre le service que je vais vous demander, mais parce que je connais votre obligeance infatigable.

“Voici ce dont il sagit : en quittant Biarritz où j'ai eu le regret de vous laisser, nous avons abandonné le jouet chéri, le favori de ma Xénie, Fidelio le petit joueur de violon du Port-Vieux. Vous vous rappelez n'est-ce pas cet enfant sérieux et gentil qui avait je ne sais comment, le don d'intéresser Xénie ? elle ne sentait plus ses souffrances pendant qu'il était auprès d'elle.

“Or, en emmenant ma fillette à Paris, je ne pensais pas que la pauvre chérie serait reprise de nouveau de ce mal insaisissable et incompréhensible même pour les meilleurs médecins, qui est plutôt de la langueur et de l'ennui, de la consommation comme vous dites vous autres Anglais, que de la maladie.

“Depuis que Xénie a perdu son petit Fidelio elle est triste, ne dort plus, refuse de manger et pâlit et maigrit à vue d'œil. Nous sommes consternés, Serge et moi ; nous l'avons comblée de présents, des jouets les plus rares, des livres les plus intéressants, rien ne lui plaît. Le médecin nous répète :

—“Donnez-lui ce qu'elle demande, sinon je ne répons de rien.

“Or ce qu'elle veut, c'est ce petit garçon au violon. Vous comprenez que je ne puis la ramener à Biarritz. Il faut donc, ma chère amie, que vous me rendiez le service de m'expédier ce petit homme.

“Au fait, non ; vous partez la semaine prochaine je crois ? Amenez-le avec vous ; il est gentil et bien élevé et ne sera pas un embarras pour vous. Je veux bien le garder chez moi jusqu'à ce que Xénie en ait assez, car ce caprice lui passera. Par exemple, je ne veux pas m'encombrer du grand-père, un vieux fou, ni de la sœur, une infirme. Je ne veux que le garçonnet. Je l'enverrai prendre à la gare d'Orléans le jour que vous me désignerez. Je pense que le vieux polonais ne refusera pas de vous laisser l'enfant ; inutile de vous dire que je me charge de tous les frais de voyage ; de plus je donnerai cinquante francs par mois au petit Fidelio tant que je l'aurai chez moi ; ensuite je verrai à le placer dans quelque asile où il apprendra un état, ce qui sera plus sage pour lui que de racler du violon.

Merci d'avance, je ne doute pas que vous ne réussissiez dans votre démarche : vous êtes de celles auxquelles on ne refuse rien. Un shake-hand de ma part, voulez-vous, à nos amis de la plage ; Biarritz doit commencer à se dépeupler n'est-ce pas ? Dites à nos chers Parisiens que nous rouvrons nos salons en décembre, puisque nous nous décidons à passer l'hiver à Paris.

“ Mille amitiés et remerciements ; mon mari dépose à vos pieds ses hommages.

“ Comtesse Olga Morloff.”

—Eh bien ! s'écria une méridionale brune et piquante, il n'y a que cette belle comtesse pour avoir des idées pareilles ! Aller s'enticher de ce petit vagabond !

—Ce n'est pas la mère qui s'en est engouée, c'est la fille.

—L'une sera aussi originale que l'autre, croyez-moi.

—Elle est malade, il faut l'excuser, suggéra doucement une maman dont la fillette s'ébattait à quelques pas.

—Malade soit, on lui passe toutes ses fantaisies. Quelle petite fille agréable et disciplinée cela va faire !

—Sa mère l'adore.

—Après sa propre personne toutefois, riposte la vive méridionale.

—Je ne sais pas... Olga Morloff est égoïste, c'est vrai, mais je crois qu'elle sacrifierait son propre bonheur à celui de Xénie.

—Qu'au moins elle ait une qualité, grommela une *des amies intimes* de la comtesse, car les autres vertus ne l'étrouffaient pas.

—Il me semble, mesdames, que vous en voulez beaucoup à cette pauvre femme, dit le jeune Espagnol aux yeux noirs, en interrompant cette charitable conversation.

—Et, ajouta-t-il en se tournant vers Lady W... suivrez-vous les recommandations de votre amie, mi'ady ?

—Oh ! la commission est déjà faite, répondit l'Anglaise, avec son calme imperturbable.

—Comment ? vous avez reçu la lettre ce matin et vous avez déjà conclu l'affaire ?

—Eh ! oui, j'ai envoyé mon mari à la recherche de ces Maritzki : il les a découverts dans une maisonnette de la Côte des Basques.

—Qu'a répondu le vieux Polonais ? Il a refusé sans doute ?

—Point du tout ; il a au contraire accepté la proposition avec empressement.

—Et vous voilà avec le bambin sur les bras jusqu'à Paris ?

Nullement. Maritzki a dit que son intention était justement de s'y rendre ces jours-ci et qu'il irait lui-même y conduire son petit fils. Nous n'avons eu qu'à lui donner l'adresse de la comtesse Morloff.

—Très bien, voilà un bonhomme qui entend les affaires : il comprend que l'avenir de son petit fils est là, et l'intérêt...

—Vous vous trompez encore : il a dit qu'il ne recevrait pas un sou des Morloff ; qu'il voulait bien permettre au jeune Fidelio de revoir la petite princesse, mais que son avenir était dans la musique et qu'il allait à Paris non pour les beaux yeux de Xénie Morloff, mais pour faire travailler l'enfant.

—Il est fier comme Artaban.

—Ce qui n'empêche pas que une fois là-bas, il verra si la vie y est si facile qu'il le croit.

—Et la belle Olga va l'avoir sur les bras ; elle qui ne voulait pas du vieux bonhomme !

—Bah ! elle lui donnera une place de concierge dans son hôtel et on casera le petit garçon dans un établissement quelconque où il apprendra un état.

—Je ne crois pas cela moi, fit lady W... en hochant la tête ; ces gens ne sont pas les premiers venus ; ils sont absolument désintéressés, et artistes jusqu'au fond de l'âme. Pour fiers ils le sont aussi, mais je ne les en blâme pas quoiqu'ils poussent à l'excès ce défaut ou cette qualité. Savez-vous ce qu'a fait le vieux Maritzki le jour où notre belle amie nous a quittés si brusquement ?

—Dites ?... firent les jeunes femmes en rapprochant leurs têtes curieuses.

—Olga Morloff, puisqu'il refusait toute rétribution, a envoyé chez le vieux Maritzki une splendide corbeille en filigrane d'argent, pleine de fleurs, de bonbons et de jouets. Eh bien ! le Polonais a pris cette corbeille avec rage, l'a jetée à terre, piétinée et a mis en miettes contenant et contenu.

—Il est tout simplement un peu fou.

—Peut être ; cet homme paraît avoir éprouvé de grands malheurs : son caractère est sans doute aigri. Enfin, voilà ma commission faite et ma conscience tranquille.

—Ces Anglais, murmura l'Espagnol, il n'y a qu'eux pour mener une affaire au galop et terminer en quelques heures ce que nous mettrions plusieurs jours à entreprendre.

Puis, la causerie prit un autre tour, et l'ont choisit pour cible une très jeune et très jolie provinciale dont les langues roses de ces dames n'avaient pas encore médité.

C'était la seconde fois que l'aïeul accompagnait son petit fils à l'hôtel Morloff, où Xénie attendait tous les jours son ami avec la plus vive impatience.

Mais Maritzky n'avait pas revu la belle Olga ; elle avait trop à faire avec les visites, les promenades au bois et les courses dans les magasins de nouveautés.

Olga avait vu la santé revenir lentement à sa fille chérie, et elle profitait de la présence de Fidelio auprès de Xénie pour se livrer à ses passe-temps favoris.

Fidelio, lui, a appris avec amour sa tâche auprès de la petite princesse ; douce tâche qui consiste à l'amuser, à la guérir, à la distraire.

D'abord, il s'est étonné de voir son grand-père consentir à renouer des relations avec ces Russes qu'il haïssait, puis il s'est dit :

Grand-père se sera trompé ; il a reconnu que la maman de Xénie n'est pas la même que la princesse Olga Zurkine qu'il cherche : il y a des ressemblances de noms, comme de visages.

Et il a été reçu à bras ouvert, non-seulement par Xénie, mais par la comtesse même et par Adda, qui ne savait qu'inventer pour calmer les énervements de sa malade.

La petite princesse, elle, a failli se trouver mal en revoyant Fidelio, et ils ont repris leurs séances musicales, dont le jeune garçon fait tous les frais, leurs entretiens innocents, leurs confidences enfantines ; et Xénie recouvre peu à peu des forces, des couleurs, de l'appétit.

Aujourd'hui nous l'avons dit, le vieux Polonais a voulu accompagner Fidelio à l'hôtel ; il a l'air étrange et plus farouche qu'à l'ordinaire, mais Fidelio a l'habitude de le voir préoccupé et sombre ; il ne s'en étonne pas.

Maritzki est entré chez Xénie pour recommander qu'on ne ramène pas le petit garçon trop tard. Xénie le trouve très bien, ce vieillard avec sa belle tête blanche, son profil d'aigle et sa taille haute qui lui donne l'air d'un vieux seigneur.

La maison est tout à fait tranquille, car tous les domestiques soupent dans les sous-sols. Quand les chats n'y sont pas, les souris dansent ; or, le compte et la comtesse Morloff dînent en ville et rentreront tard, aussi fait-on bombance le plus joyeusement du monde.

Xénie a pris son repas du soir en tête-à-tête avec miss Adda, que quelques petits verres de kummel après le café, ont disposé au sommeil.

Les enfants se mettent à jouer sans s'inquiéter de la gouvernante qui somnole le nez sur son livre. Maritzki s'éloigne en refusant l'offre que lui fait Fidelio de le reconduire jusqu'à l'escalier de service. Maritzki est déjà venu une fois à l'hôtel Morloff. Il reconnaît son chemin.

Seulement, en quittant la fillette et le garçonnet tout à leurs jeux, il ne se dirige pas vers la porte de sortie : sans doute il est distrait, et se trompe de route, car le voilà dans la chambre même de la comtesse Morloff.

Une chambre splendide, certes, avec son lit d'ébène aux courtines de soie bleue, avec ses meubles ravissants, ses tapis moelleux et ses objets d'art semés partout à profusion.

Une lampe d'argent, attachée au plafond peint par Fragonard, jette à l'entour sa lueur voilée et discrète.

Maritzki ne paraît pas du tout embarrassé de s'être fourvoyé jusque-là ; le silence l'environne, coupé seulement de temps à autre par un éclat de rire perlé venant de l'appartement des enfants, ou par un bruit plus confus montant des sous-sols.

Il a levé les yeux : devant lui, peinte admirablement par Cabanel, se dresse la comtesse Olga dans un cadre d'ébène incrusté d'or.

Le vieillard lève jusqu'à elle un point menaçant, et, comme si elle eût été là pour l'entendre :

“Oh ! toi, toi, tu vas donc enfin être châtiée ; tu vas recevoir aujourd'hui le prix de ton infamie. Si j'avais pu te rencontrer face à face, je t'aurais jeté au visage tout ce que j'ai à te dire, de façon à faire pâlir de honte ce visage que je voudrais broyer sous le talon de ma botte ; mais je suis obligé de recourir à un autre moyen : d'ailleurs, tout est bon pour toi. Ah ! tu as fais mourir mon fils, mon beau Wladimir : eh ! bien, je vais te faire mourir. Ah ! tu l'as fait empoisonner par le vert-de-gris du Nertshinsk : eh bien, tu seras empoisonnée, toi aussi, et tu souffriras comme il a souffert : tu te tordras sur ta couche de soie et de batiste, comme il s'est tordu sur sa couche de mousses pourries.

“Ah ! tu es belle ! ah ! tu es riche ! tu es heureuse, aimée ; lui aussi était aimé, beau, envié, et tu l'as tué : eh bien ! toi aussi, tu vas perdre ta beauté, ta santé, ta vie, et tu sauras de qui l'est venu le coup ; va, je te l'apprendrai, moi.”

Maritzki se dirige vers la table qui supporte un verre d'eau sucrée préparé pour la nuit et il verse le contenu d'un flacon de cristal qu'il tient dans sa main.

Il ne tremble même pas : pour lui, pour son esprit aveuglé par la haine, ce qu'il fait, c'est un acte de justice.

Puis, il jette un dernier et sombre regard au portrait de la belle Olga, et sort de l'appartement.

Un silence absolu plane sur la chambre qu'il vient de quitter, tout imprégnée d'un parfum pénétrant, le parfum préféré de la comtesse, et la lampe d'argent à l'abandon bleuté continue à éclairer de sa lueur pâle l'œuvre de mort qui vient de s'accomplir là.

Xénie et Fidelio jouaient avec un entrain qui n'éveillait pas miss Adda.

Un instant, la fillette eut soif et pria son petit compagnon de lui passer le verre de limonade préparé non loin d'elle.

Fidéléo obéit ; mais, dans son empressement, il se prit le pied dans un écheveau de laine qu'avait laisser tomber l'Anglaise ; le fin cristal lui échappa des mains et se brisa sur le tapis.

Xénie rit aux éclats, et miss Adda rouvrit les yeux.



Olga se traina aux genoux du vieillard.

—Ce n'est rien, dit-elle en ramassant flegmatiquement les débris, et je vais prendre le verre d'eau sucrée qui est dans la chambre de votre maman, ma mignonne ; Mavra le remplacera tout à l'heure.

Lorsque la petite princesse se fut largement désaltérée, elle reprit ses jeux avec Fidelio ; miss Adda saisit son livre et bientôt, le volume glissant de ses doigts, une douce somnolence s'empara de ses sens.

A huit heures et demie, le jeune garçon parla de départ.

—Reste encore un petit moment supplia Xénie ; nous nous amusons si bien ! Ton grand-père ne te grondera pas, n'est-ce pas ?

Fidéléo céda. Il ne savait rien refuser à Mlle Morloff.

Tout à coup, la fillette pâlit et porta la main à sa poitrine avec un geste d'angoisse. Fidelio suivit ce mouvement avec inquiétude.

—Qu'avez-vous ? demanda-t-il ?

—Ce n'est rien, répondit-elle, souriant avec effort ; c'est déjà passé.

Mais un instant après, elle éprouva une nouvelle souffrance ; sa jolie tête, devenue livide, se renversa sur le dossier de sa chaise, et elle demeura les yeux fermés, le corps agité de frissons.

Fidelio poussa une sourde exclamation d'effroi, et se précipita vers miss Adda, qu'il secoua de toutes ses forces.

—Miss Adda, vite, vite, elle est bien malade, cria-t-il.

Eveillé en sursaut, l'Anglaise vit ce dont il s'agissait, et courut au secours de la fillette ; elle était accoutumée à ces crises et ne se tourmenta pas trop.

Bientôt l'enfant fut prise de vomissements violents ; Maritzki avait manqué son but : ce n'était pas la mère qu'il empoisonnait, mais la fille. / Seulement, la dose qui eût inmanquablement tué la femme bien portante, se trouva trop forte pour la frêle organisation de la petite fille.

Xénie rejeta le poison et n'en mourut pas.

Le médecin fut appelé ; mais habitué, lui aussi, aux crises soudaines et sans causes de ce petit tempéramment bizarre, il fut à cent lieues de supposer un empoisonnement.

Fidelio rentra chez lui à contre-cœur ; il eût voulu passer la nuit à l'hôtel Morloff.

Il ne put s'endormir que vers le matin, et il supplia son aïeul de le laisser retourner chez Xénie vers dix heures pour avoir des nouvelles.

Maritzki y consentit d'autant mieux qu'il s'attendait à ce que l'enfant lui racontât au retour qu'un terrible événement avait frappé la famille Morloff.

Il savait Xénie souffrante, mais ne s'en préoccupait pas, croyant à une autre phase de sa maladie habituelle.

Fidelio fut introduit auprès de la petite princesse couchée dans son grand lit, inanimée, presque morte, du moins il le crut.

La fièvre l'avait prise à la suite de l'empoisonnement, mais cette fièvre ne rosait même pas sa joue, et de temps à autre, un frisson s'abattait sur elle et l'on entendait ses dents claquer.

Tout à coup, elle rouvrit ses grands yeux plein de langueur et aperçut Fidelio.

—Ah ! te voilà, murmura-t-elle d'une voix exquise mais faible comme un souffle.

Et elle lui tendit sa main brûlante, sur laquelle le petit garçon appuya ses lèvres roses, en ployant le genou.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que je souffre à ta place ? pensait le jeune Maritzki, tandis qu'un grand serrement de cœur le prenait en voyant Xénie si blanche. Moi qui suis un homme et qui suis fort, je supporterai la douleur. Elle, elle est si jolie et si délicate !

—Ecoute, lui disait la petite princesse en le faisant asseoir sur le rebord de son lit, aujourd'hui nous laisserons reposer ton violon, je suis si fatiguée !... mais tu resteras là. Oh ! si tu savais comme j'ai souffert ! J'ai cru qu'on m'avait empoisonnée.

—Oh ! fit le petit garçon.

Aussitôt, un soupçon étrange, impossible, se glissa dans son esprit ; il le repoussa avec force.

—Tu resteras toute la journée ici ? reprit Xénie de son ton d'enfant gâtée à laquelle rien ne résiste.

—Je ne sais, grand-père doit venir me chercher.

Xénie resta songeuse un instant ; puis elle reprit :

—Tu ne le laisseras pas entrer ici ton grand-père..., il me fait peur, je ne sais pourquoi. Est-ce que je te fâche ?

—Non, répondit lentement Fidelio, qui devenait sombre.

—Vois-tu continua la fillette, j'ai cru que j'allais mourir... et je t'assure que j'aimerais encore à vivre ; la vie est belle et je ne suis qu'au commencement ; n'est-ce pas Fidelio que la vie est belle ?

—Cela dépend, répondit l'enfant, sous les yeux duquel passait une vision : celle de la misérable cabane du Nertshinsk, où son père d'abord, empoisonné par les miasmes mortels du vert-de-gris, s'était éteint, rongé de plaies ; puis sa mère, dévorée par le charbon. Il songea à la morte et au mort ; il revit le gardien féroce frappant impitoyablement les malheureux mineurs excédés de fatigue.

—A quoi donc penses-tu ? demanda Xénie, surprise de son silence.

Il tréssaillit et passa la main sur son front. Il ne voulait pas assombrir sa petite

amie par le tableau de ses propres rêveries ; et pour la distraire, chassant sa propre préoccupation, il lui conta les vaporeuses légendes du Nord, où se confondent les nains moqueurs, les génies puissants et les Walkyries redoutables.

Peu à peu, cependant, les longs cils de Xénie s'abaissèrent sur sa joue pâle. Elle dormait.

Fidelio s'éloigna sur la pointe du pied et rentra chez son grand-père, se disant :

— Je reviendrai cette après-midi.

L'aieul ne l'attendait pas si tôt ; en apercevant l'enfant, il eut un mouvement de joie passionnée.

— Elle est morte, n'est-ce pas ? s'écria-t-il en venant au-devant de lui.

— Qui ? Xénie ? Oh Dieu merci, elle vit.

— Non, pas elle, sa mère ?

— Sa mère se porte bien, répondit Fidelio.

— Ah ! fit le vieillard, absolument déçu.

Le petit garçon demeura cloué au sol, paralysé par la terreur ; l'idée qui avait, peu auparavant, traversé seulement sa pensée, revenait poignante et terrible.

— Embrasse-moi, reprit Maritzki, essayant d'attirer à lui son petit-fils.

Mais l'enfant lui glissa des mains et disparut comme l'éclair.

## VII

Très lasse, la comtesse se laissa tomber sur sa chaise longue ; elle n'avait cependant rien fait de pénible dans sa journée : une promenade en voiture, quelques courses chez le joaillier, la modiste et la couturière ; et la soirée, elle l'avait passée à amuser sa fillette convalescente.

Seulement, elle ne s'était pas divertie. Le comte Serge avait dû partir précipitamment pour Nice, où se mourait un de ses amis ; Olga avait manqué le bal de l'ambassade, et cela la mettait de mauvaise humeur. L'Opéra jouait toujours la même chose depuis que la Patti avait daigné reparaitre dans son rôle de Juliette ; vraiment, la vie à Paris était insoutenable ce jour-là.

Olga Morloff bâilla, croqua un bonbon pris dans une bonbonnière d'or à portée de sa main ; puis elle se regarda au miroir, fit bouffler ses cheveux, et, comme saisie d'une décision subite, elle sonna.

Il était tard, et de tous les domestiques de l'hôtel, Mavra seule restait au premier étage, attendant les ordres de sa maîtresse.

La porte du cabinet de toilette s'ouvrit sans bruit et un pas, étouffé par l'épaisseur des tapis, s'approcha de la comtesse.

— Mavra, déshabillez moi.

— Oui, madame.

Au son de cette voix qui n'avait rien de féminin, Olga rentra la tête.

Elle demeura épouvantée.

Mais elle était bien bonne de s'effrayer, vraiment : à quelques mètres de là veillait la femme de chambre qui serait punie pour sa négligence, puis miss Adda près de sa petite élève.

— Qui êtes-vous et comment êtes-vous ici ? demanda la comtesse, recouvrant toute son assurance.

L'homme qui était entré redressa sa taille voûtée, son front couronné de cheveux blancs, et répondit :

— Qui je suis ? la Vengeance.

— Je ne vous connais pas, et vous-même vous ne me...

— Tu sais bien que si, que tu me connais, tu n'as pas pu oublier Maritzki. Et moi... Ah ! ah ! tu me demandes si je te connais ? s'écria-t-il avec un rire farouche. Toi, Olga Wonderska, devenue d'abord princesse Zurkine, puis... Oh ! inutile de vous déranger, madame, interrompit le vieux Polonais en voyant la comtesse appuyer le doigt sur le bouton électrique pour appeler ses gens ; j'ai coupé tous les fils de vos sonnettes, personne ne viendra ; vos domestiques ont regagné leurs chambres tout au haut de l'hôtel, votre mari est à Nice, et la camériste Mavra a reçu l'ordre de se coucher.

— Misérable ! s'écria Olga, en se précipitant vers la porte.

Maritzki la fit très tranquillement rasseoir.

—Je vous le répète, madame, tout ce que vous pouvez tenter est inutile : j'ai fermé toutes les issues, même celle par laquelle je suis entré chez vous. Il est vrai que vous pouvez essayer d'appeler au secours. Mais au premier cri, ceci vous foudroiera, poursuivit le vieillard en montrant un revolver de petit calibre dont le canon était dirigé vers la comtesse.

C'est un joujou fort gentil que j'ai acheté très cher à votre intention. Donc, mettez-vous bien dans la tête que vous êtes à moi, que votre vie est entre mes mains et que si vous criez, d'abord vous risquez de faire grand mal à votre petite Xénie qui pourrait prendre des convulsions, (laissez dormir la chère mignonne qui ne se doute pas qu'elle se réveillera orpheline) ; ensuite que miss Adda est plus poltronne qu'un lièvre et serait la dernière à vous porter secours. Tenez-vous tranquille et prêtez l'oreille à la petite histoire que je vais vous raconter ; elle vous intéressera, j'en suis sûr ; d'ailleurs je risque ma tête à venir vous entretenir ainsi, vous me ferez donc la grâce de m'écouter.

Olga pensa :

—Bah ! je ne risque pas autant que je l'ai cru d'abord : ce vieux fou de Maritzki est tombé dans l'enfance, mais je vais le laisser parler, puis je l'entortillerai si bien dans de belles paroles qu'il me donnera la paix, et demain il me paiera le tour qu'il me joue à présent.

—Vous vous demandez, reprit Maritzky après s'être assis commodément dans un fauteuil, vous vous demandez comment j'ai pu pénétrer ainsi dans la place ? Oh ! c'est bien simple : vous-même avez prié mon petit fils de venir jouer avec votre fille ; je l'ai accompagné, seulement je ne suis pas reparti et le concierge qui, ce soir, donne un thé à ses amis, ne s'en est pas aperçu. Mon petit-fils est rentré chez moi depuis longtemps et ne se doute pas que je vous occupe agréablement en ce moment.

C'est moi qui ai dit *de votre part* à vos gens, y compris la soubrette Mavra, d'aller se coucher. Les malheureux n'ont pas mieux demandé, vous les mettez sur les dents avec la vie de mondaine effrénée que vous menez sans souci de votre mari et de ceux qui vous servent.

D'ailleurs je n'en suis pas à mon coup d'essai : je connais cette chambre, j'y suis entré l'autre jour pour verser le poisson dans le verre d'eau qui t'était destiné ; ta fille l'a bu à ta place : tant pis, c'est qu'il est écrit que tu dois mourir autrement.

Olga se dressa toute droite, blanche comme le peignoir de laine qui l'enveloppait.

—Eh ! quoi ! c'était... c'était toi ! oh ! infâme ! si tu me l'avais tuée !...

—Ce n'était pas mon intention, madame, je n'en veux qu'à vous-même ; mais daignez vous rasseoir et m'écouter, car je vais entamer la petite histoire que je vous ai promise.

Subjuguée, la comtesse obéit, mais ses lèvres étaient livides et tout son corps agité d'un tremblement convulsif.

—Il y avait autrefois à Varsovie, reprit l'impitoyable vieillard, une jeune fille très belle, très admirée et très égoïste, appelée Olga Wonderska. Elle était sans fortune et aimée d'un jeune poète nommé Wladimir Maritzki. Ils se jurèrent un jour un amour éternel ; ils étaient Polonais tous les deux, et Olga, feignant un patriotisme qu'elle n'éprouvait pas, se faisait écrire de beaux vers par le poète, sur elle et sur la chère patrie opprimée.

Un jour Olga dut suivre son tuteur à Moscou : au bout de quelques semaines on apprit qu'elle épousait un riche boyard de soixante ans qui déposait à ses pieds, avec ses cheveux blancs, la moitié d'un gouvernement, des biens immenses et la couronne de princesse.

Le poète Maritzki éprouva d'abord une telle douleur que l'on craignait pour sa raison ; bientôt cependant il méprisa la vile créature qui avait rejeté, déchiré en lambeaux son pauvre amour fidèle : puis, l'indifférence succéda au mépris, et un jour à son tour, Maritzki conduisit à l'autel une charmante Française qui lui donna deux beaux enfants.

La princesse Olga aussi était devenue mère, mais d'une fille si chétive, si frêle, qu'elle dut se demander souvent s'il n'est pas vrai que Dieu châtie dans les enfants les fautes des parents.

Elle perdit son époux et porta allègrement son veuvage. Elle rencontra de nouveau dans le monde Maritzki le poète, le lion polonais, le héros du jour dont on se disputait les beaux vers.

Wladimir la vit et passa près d'elle sans y faire attention ; il ne se rappelait même plus son nom.

Ah ! madame, il n'est pire rage que celle de la femme dédaignée. Celle dont je vous parle et à laquelle Dieu avait oublié de donner un cœur, se vengea cruellement, horriblement.

Elle mit un jour les œuvres patriotiques que le poète, dans l'enthousiasme de ses vingt ans, avait écrites et qu'il n'avaient confiées qu'à elle.

Elle oublia qu'elle était polonaise... ou plutôt, tenez, les femmes comme elles n'ont pas de patrie, elles profaneraient et vendraient tout !

Un matin la police fit une descente chez Maritzki : il fut arraché à sa femme, à ses enfants, à son vieux père, jeté en prison, puis envoyé en Sibérie comme exilé ; non pas dans les steppes encore clémentes qui entourent Tobolsk, Tomsk et le Baïkal, mais aux mines du Nerzhinsk, où sont envoyés les voleurs, les assassins, les faussaires.

Sa faute était grave, jugez donc : on l'accusait d'avoir chanté la liberté de la Pologne écrasée.

Là-bas, toute fuite était impossible ; d'ailleurs la femme de Maritzki l'avait suivi en exil avec ses petits enfants et l'aïeul

Et puis, les pauvres mineurs du Nerzhinsk n'ont pas le temps de rêver délivrance et jours meilleurs ; à mesure que leur pioche détache les fragments pestilentiels de vert-de-gris, leur santé s'altère, leur estomac refuse toute nourriture, leur corps se couvre de plaies, et ils tombent, sans souci du knout des géoliers plus durs que des brutes.

Wladimir mourut en bénissant la femme vaillante qui l'avait suivi dans l'exil, et, montrant au vieux père les deux têtes d'anges inclinées sous sa main, il murmura :

—Vengeance.

L'aïeul comprit, et, lorsqu'il eut fermé aussi les yeux à la pauvre veuve morte de désespoir, il emmena les deux petits, uniques débris d'une famille autrefois heureuse, que le caprice cruel d'une femme sans cœur avait plongée dans le deuil.

De ces deux enfants, l'une, la petite Gemma, était aveugle, elle avait contracté en Sibérie cette infirmité qui ne la quittera plus.

L'ainée, Fidelio, plus robuste, avait résisté à toutes les intempéries et les misères ; il était résolu comme un homme.

—Celui-là sera l'instrument de la justice, se disait quelquefois l'aïeul en le contemplant avec un orgueil infini.

Oh ! il se souvenait d'Olga Zurkine, le vieux Polonais dont l'âme n'était plus emplie que d'une farouche idée de vengeance.

N'importe où il rencontrerait cette femme, il la reconnaîtrait à ses cheveux cendrés, à sa peau veloutée, à sa voix de sirène, à son regard de panthère câline. Et il savait, après l'avoir reconnue, ce qui lui restait à faire.

—Ce qu'il me reste à faire, le devines-tu ? s'écria Maritzki en se dressant devant la coupable épouvantée. Oui, n'est-ce pas ? Tu comprends que ta vie est terminée ; cette vie que tu menais si rose et si douce pendant que ton ancien fiancé se tordait sur sa couche d'agonie, pendant que mes petit-enfants, comme des vagabonds, couraient avec moi à ta poursuite sans pouvoir t'atteindre, parce que ton second mariage couvrirait ton premier nom.

Olga se traîna aux genoux du vieillard :

—Prends pitié de moi, je t'en supplie au nom de ces mêmes petits-enfants...

—Que tu as faits orphelins ? Jamais.

—Au nom de... notre patrie commune.

—Que tu as lâchement trahie en envoyant en exil un de ses plus nobles enfants ?

—Alors... alors, cria la comtesse affolée en tordant ses beaux bras, au nom de ma fille à moi, de ma Xénie...

—Qui fera partie, elle aussi, des oppresseurs des Polonais ; qui sera comme toi dure et cruelle.

—Elle aime ton Fidelio, elle a toujours été bonne pour lui...

—Parce qu'il l'amusait, parce qu'il est aussi noble et doux qu'elle est égoïste et emportée. D'ailleurs, tu l'as dit toi-même, le jour où elle sera lasse, elle le renverra.

La malheureuse se tordait toujours aux pieds du vengeur ; une idée lui vint :

—Tu dis que tu aimes tes petits enfants, dit-elle, et tu vas les déshonorer par un crime ; prends garde, mon sang peut retomber sur leur tête.

—Comment celui de Wladimir est retombé sur ta Xénie, répondit l'impitoyable vieillard.

—Il est sans pitié, gémit Olga.

Elle rassembla ses forces, se releva et courut à la fenêtre qu'elle essaya de briser ; de la rue au moins on l'entendrait.

—Ah ! tu veux me voler ma vengeance, hurla le Polonais semblable à un démon.

Il se dressa terrible, la saisit au vol, et d'un coup de poignard lui laboura tout le visage.

—Tiens, dit-il, voilà pour avoir enveloppé mon Wladimir dans les filets de ta beauté. Morte, tu seras un objet d'horreur pour tous ceux qui t'ont admirée.

Olga Morloff s'affaissa... de longues traînées de sang coulant de sa figure horriblement tailladée, marbrèrent le tapis et le parquet.

Maritzki leva une seconde fois le bras, et la frappant au cou :

—Voilà pour avoir brisé le cœur de mon fils.

Puis visant les épaules :

—Pour l'exil et l'empoisonnement du Nertshink.

Olga ne se défendait pas, elle pensait à Xénie.

—Dire qu'elle ne recevra pas même mes adieux ! murmura-t-elle.

Un souffle de pitié souleva l'âme farouche du vieux Maritzki ; avant de donner le coup suprême, il dit :

—Olga Zurkine, je ne veux pas que tu meures en réprochée : fais ta prière.

La mourante releva un peu sa tête sanglante et prononça faiblement :

—Mon Dieu, je vous offre ma mort pour l'expiation de mes péchés et pour le bonheur de ma fille.

Le Polonais leva de nouveau le bras.

—Pour la Pologne que tu as trahie dans la personne d'un de ses fils bien-aimés ! cria-t-il.

Et il visa au cœur.

Alors il contempla sa victime, essuya au tapis le sang qui s'était attaché à ses pieds, et il quitta la chambre sans bruit.

En passant devant la loge du concierge il vit que l'on buvait et mangeait encore joyeusement ; il entr'ouvrit la porte, et dit, en demandant le cordon :

—Y a-t-il longtemps que vous avez vu mon petit-fils sortir d'ici ?

—Je ne l'ai pas aperçu aujourd'hui, répondit le suisse sans regarder le vieillard.

Maritzki remercia et quitta l'hôtel.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Tout le village de St-Martin était sens dessus dessous ; pour ce petit pays isolé, triste, pauvre, le passage d'un étranger, la querelle d'un ménage, le moindre incident enfin devenait un événement. Ce jour-là le nouveau maître d'école était arrivé et enfants et parents étaient en émoi. L'été finissait avec les vacances ; les vendanges se terminaient, le soleil donnait moins de chaleur, le feuillage tombait peu à peu ; mais heureusement ce n'était pas encore l'hiver ; l'hiver avec sa mélancolie funèbre, ses veillées interminables, ses sinistres coups de vent. Pour le moment, les habitants de St-Martin ne songeaient ni à la récolte des noix, ni à la température nécessaire pour sécher la lessive, pas plus que les gamins aux billes ou aux pommes du voisin.

—Qui l'a vu ? demandait une commère qui tordait son linge au lavoir, à une jeune fille au teint brun, aux yeux hardis, qui ornait d'un ruban rouge sa coiffure des dimanches.

—Moi, répondit celle-ci, toute fière de cet avantage. Pour un beau gars, c'est un beau gars, certainement, mais...

—Mais quoi ?

—M'est avis qu'il ne fera pas notre affaire : il a l'air d'un noble, d'un seigneur plus que d'un paysan. Il a les mains blanches, le port fier et le langage bref.

—Il l'a donc parlé déjà ? s'exclama la vieille femme, en posant son linge à demi séché sur le bord de la pierre.

La jeune fille brune coupa son fil avec ses dents qu'elle avait éblouissantes, eut un petit sourire railleur et poursuivit :

—Eh ! quand il m'aurait parlé ? le beau malheur ! mais rassurez-vous, mère Fouinet, il ne m'a pas encore adressé la parole ; je l'ai seulement entendu qui demandait son chemin au père Marius ; c'est comme cela que je connais le son de sa voix.

D'autres commères étaient venues se joindre aux deux interlocutrices ; chacune disait son mot :

—Il y a quatre jours qu'il est ici et je ne l'ai point aperçu, disait l'une.

—Et mon gamin a déjà été tancé par lui.

—Ah ! bah ! l'école n'est pas rouverte, il n'en a pas le droit.

—Faut dire que le petit l'avait émoustillé, reprit la paysanne embarrassée ; vous savez, les enfants !... y lui avait fait un pied de nez en le rencontrant.

—Et qu'a dit M. le maître d'école ?

—Il l'a giflé ?

—Oh ! non, mais il l'a appelé : " mal élevé, " et lui a demandé son nom.

—Il n'est pas endurant alors, comme ce pauvre M. Dindeau ?

—Quand à ça, non. Mais m'sieur Dindeau était trop faible, ça, faut en convenir ; nous ne savons plus que faire de nos gars depuis qu'ils ont appris à faire toutes leurs volontés avec lui. Endurant, le nouveau venu ? oh ! non, c'est bien tout le contraire de m'sieur Dindeau ; je parie mon plus beau bonnet que nous allons tomber de *Charibé en cela*.

—N'y a qu'à voir sa figure pour deviner ce qu'il sera.

—Un beau garçon, pourtant, risqua encore Fanchette, qui continuait de coudre son ruban.

—Oui-da ! trop beau garçon ; un front sévère qui se plisse au moindre mot mal sonnant ; des mains blanches ; une moustache fine comme les messieurs de la ville ; des yeux qui font quasiment peur...

—D'un beau bleu pourtant, hasarda la jeune fille.

—Il a déjà fait visite au curé d'abord, au maire ensuite, ce qui, par le temps qui court, est une maladresse ; fallait commencer par le maire, car depuis la République, le curé ne passe plus en premier au village.

—Bah ! il a fait comme bon lui semblait.

—N'empêche qu'il a eu tort ; et puis le garde-champêtre qui espérait trinquer fraternellement avec lui, n'a eu qu'un salut pour toute aubaine ; enfin les adjoints le trouvent poseur, ce beau monsieur.

—Est-ce qu'il est Français ? comment s'appelle-t-il ?... Futès ? Félix ? Les nôtres : Catine, Manescamp, Abitarte, Brégu, à la bonne heure c'est des noms, ça, mais Fidès !

—Cependant, observa assez judicieusement une plantureuse matrone, y n'aurait pas été nommé instituteur de par chez nous s'il n'était pas Français.

—Aussi est-il bien dûment né à Paris, seulement ses parents étaient des étrangers.

—Est-ce qu'il les a encore ses parents ?

—On le dit orphelin.

—Qui va faire son ménage ?

—La vieille Justine. Paraît qu'elle est grassement payée.

—Elle a de la chance c'te Justine, pour une femme qui n'est plus ingambe et qui n'avait pas d'ouvrage !

—Ben ! c'est ce qui faut. L'instituteur ne pouvait pas prendre une jeunesse pour le servir, je pense ! riposta la veuve Flamand.

—Paraît aussi que ce monsieur Fidès est difficile, reprit la mieux informée des commères grâce aux confidences de *la dame* du maire.

—Comment ça, difficile ?

—Il a froncé le sourcil en entrant dans la maison d'école ; il a trouvé les salles mal balayées, les tableaux crayeux, les bancs boiteux...

—Ben ! ça n'est pas un mal d'aimer la propreté ! s'écria la petite Fanchette, qui décidément défendait le nouveau venu.

—Y doit se contenter de ce que se contentait m'sieur Dindeau, ma mignonne ; faut pas de *lusque* dans les écoles, et pour être nommé instituteur à Saint-Martin, m'sieur Fidès ne doit pas être riche.

—Té ! le voilà dit une des commères en baissant la voix ; quand on parle du loup...

Toutes se turent et braquèrent leurs regards curieux et impertinents sur celui qui venait.

Celui qui venait, un beau garçon, en effet, la Fanchette n'avait pas menti : il pouvait avoir de vingt-cinq à vingt six ans et portait avec une noble désinvolture son modeste vêtement de drap léger et son chapeau de paille brune ; il était de haute taille, et la fierté royale de sa démarche semblait le grandir encore ; ses cheveux noirs et soyeux, coupés en brosse, dégageaient un front intelligent ; sa fine moustache ne dissimulait pas tout à fait une bouche d'un dessin énergique, au sourire rare ; la coupe du visage était belle, les yeux d'un bleu foncé, profonds comme la mer, souvent tristes, toujours pensifs, comme si cette admirable tête d'artiste plus que d'artisan, fût peuplée de pensées étrangères au commun des mortels.

Il supporta le feu des regards hostiles dirigés sur lui, avec une aisance magnifique, semblant à peine s'apercevoir qu'il était le point de mire d'une douzaine de femmes bavardes et sottes.

Le lundi suivant seulement l'école se rouvrait ; les petits garçons, qui avaient entendu le concert peu flatteur s'élevant de la bouche de leurs parents contre le nouveau venu, s'étaient mis en une sorte de ligue, dans le but d'effrayer et d'intimider le maître.

Accoutumés à la surveillance apathique de son prédécesseur, vieillard faible et maladif, puis déshabitués du travail par de longues vacances, ces gamins en voulaient à celui qui ramenait les études et la captivité des classes, se promettant ni plus ni moins de lasser M. Fidès et de le dégoûter de ses fonctions, afin qu'il donnât sa démission et quittât le pays, ce qui leur apporterait de nouveaux congés.

Le dimanche suivant, on fut très étonné au village, de voir, sur le coup de dix heures, M. Fidès s'acheminer tranquillement vers la pauvre église et y entrer pour assister à l'office.

— Oh ! oh ! firent les adjoints qui fumaient sur le seuil de la mairie, on ne nous avait pas dit cela ! Un instituteur clérical ? voilà un monsieur qui ne fera pas de vieux os à St-Martin.

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmuraient les femmes, coiffées de leurs beaux bonnets et se dirigeant vers l'église, le maître qui va à la messe !

— Ça n'est pas ce qu'il fait de plus mal ! riposta la brune Fanchette parée cette fois du fameux ruban.

— Il y vient peut-être pour inspecter ses futurs élèves, grommela entre ses dents une grosse fermière. Du temps qui court on ne nous enverrait pas un instituteur clérical.

— Ou bien ses supérieurs ignorent ses habitudes, répliqua une autre.

— Il sera promptement dénoncé.

— Y n'a pas tant de respect humain que m'sieur Dindeau, qui ne mettait pas le pied à l'église par frayeur d'être dégommé.

— Ce n'était pas un crâne comme celui-ci.

— Faudra voir dimanche prochain s'il osera faire comme aujourd'hui.

Puis les propos s'éteignirent au seuil du lieu saint et le service commença, troublé seulement par les rires des petits garçons que ne pouvait contenir le malheureux vicaire affligé de myopie et chargé de les surveiller.

Le curé qui avait eu la première visite de l'instituteur, avait prié celui-ci, qui était bon musicien, de rouvrir le petit harmonium fermé depuis longtemps ; aussi, au moment de l'élévation, M. Fidès quitta-t-il sa place pour s'asseoir à l'orgue.

Sevrés de musique depuis bien des mois, les fidèles relevèrent la tête, émerveillés des accords qui s'élevaient sous la vieille voûte grise.

Le musicien était savant en fait d'harmonie comme en beaucoup de choses, mais il s'adressait à un auditoire naïf et peu connaisseur, il joua de simples et douces choses qui allaient au cœur et élevaient l'âme à Dieu.

Il réussit pleinement : les hommes, tout à l'heure distraits et ennuyés, se sentaient émus ; les femmes essuyaient une larme du bout de leur mouchoir ; les enfants, ordinairement bruyants et inattentifs, se recueillaient soudain, pris d'une émotion étrange.

Quand au pauvre curé, sa ferveur redoublait ; le courage lui revenait pour conduire son œuvre difficile parmi ses ingrats paroissiens ; dans la courte allocution qui suivit la messe, il sut trouver des paroles éloquentes pour faire appel à la pitié de ses ouailles, et il toucha ces cœurs, naguère endurcis ou indifférents.

Au sortir de l'office, l'instituteur eût de nouveau à soutenir l'assaut des regards

curieux ; mais la malveillance de la veille avait fait place à une certaine sympathie éclose subitement en l'écoutant jouer de l'orgue.

Il fut salué par beaucoup ; quelques-uns vinrent lui tendre la main.

A quelques pas du porche, sur la place, se tenait un groupe composé d'une vieille femme enveloppé frileusement de sa mante de laine, d'une jeune fille rousse fort jolie, et d'un homme d'une trentaine d'années qui fumait sa pipe en devisageant ceux qui sortaient de l'église.

Il n'avait pas été à la messe, lui, oh ! non ; ces mômeries étaient bonnes pour les imbéciles et les femmes, non pour les esprits forts comme lui.

Il parlait à Simone sa jolie fiancée, et, voyant qu'elle ne lui répondait pas, il vit avec déplaisir qu'elle regardait le nouveau maître d'école avec une curiosité nullement déguisée.

— Si vous saviez, Tréson, dit-elle à son promis, sans tenir compte de sa question, si vous saviez comme ce jeune homme a du talent ! vous n'allez pas à l'église vous, Tréson, vous n'en pouvez donc juger ; eh bien ! il joue comme un ange, comme je n'ai jamais entendu jouer personne.

— Vraiment ? fit Tréson avec ironie.

— Et, poursuivit la jeune fille, suivant des yeux Fidès qui s'éloignait avec le curé dont il recevait les félicitations, il a un physique si agréable, un visage si beau, une tournure si noble !

Ah ! l'imprudente ! si elle avait su quelle tempête elle amassait sur la tête de celui dont elle chantait ainsi les louanges !

Un mauvais regard glissa sous la paupière bistrée du fermier Tréson et une haine subite s'alluma dans son âme contre Fidès.

— Allons, dit-il brusquement, Simonne, donnez le bras à votre tante qui grelotte au courant d'air ; mère Freluque, il vous faut rentrer au logis, vous prenez froid ici.

Simonne obéit machinalement, jeta un adieu distrait à son promis qui se mordit les lèvres avec rage, et tout en cheminant, son bras passé sous celui de la paysanne, continua à louer le jeune maître d'école.

— Toi, fit le fermier, montrant le poing à celui qu'il croyait son rival et qu'on apercevait au tournant du chemin, toi tu me le paieras !

Et, haranguant les gens demeuré à disserter sous le porche et sur la place :

— Vous voyez cet imbécile qui s'en va là-bas avec le curé ?...

Un sourd murmure accueillit le commencement de ce discours ; l'épithète sonnait faux, appliquée à l'homme qui venait de tenir toute l'église courbée sous le souffle de son inspiration.

— C'est un poseur, un orgueilleux qui veut vous imposer par des mines aristocratiques, reprit Tréson, sans s'inquiéter de cette désapprobation. Vous ne le connaissez pas encore, et...

— Le connais-tu donc mieux que nous, toi Tréson ? cria une voix.

L'envieux eut un sourire méchant :

— Oui mes amis, mieux que vous, et c'est pourquoi je veux vous prémunir contre ses menées.

— Que sais-tu de lui ? interrompit de nouveau celui qui avait parlé.

— Je sais ce que je sais ; en ma qualité d'adjoint je puis bien, je le pense, être mieux renseigné ; mais aujourd'hui je ne veux rien apprendre. Qui vivra verra !

Là-dessus, il s'éloigna d'un air entendu, sans vouloir s'expliquer davantage et laissant deviner bien des choses cachées sous ses réticences.

Il se savait craint des habitants de Saint-Martin ; ce n'était pas sans raison qu'il avait conquis cette influence sur ses concitoyens : il était le bras droit du maire, homme bon, mais faible et peu intelligent, qui laissait son premier adjoint mener tout à sa guise.

Et puis François Tréson était riche, ce qui, on ne l'ignore pas, donne un immense relief à celui qui possède déjà l'énergie et l'astuce.

Comme il rentrait chez lui, il aperçut quelques gamins jouant à saute-mouton sur la grand'route, sans souci de la bise et de la poussière ; avisant l'aîné de la bande, un drôle à l'œil éveillé, à la langue bien pendue, et l'attirant à l'écart :

— Dis donc, moutard, tu n'as plus beaucoup de bon temps à te donner maintenant puisque demain on reprend le travail.

— Hélas ! fit l'enfant dans une pantomime éloquente.

- Sais-tu qui tu auras pour maître ?  
 —Le m'sieur qui a joué de l'orgue tout à l'heure à la messe, que nous en avons été tout retournés.  
 —L'as-tu bien regardé ?  
 —Mais oui, assez.  
 —Comment le trouves-tu, Pierrot ?  
 —Très joli.  
 —Ce n'est pas cela que je te demande. Tu as dû remarquer qu'il ne fera pas bon regimber avec lui, poursuivit Trézon.  
 —Vous croyez ? fit le gamin avec inquiétude.  
 —Je le sais : il sera très dur.  
 Pierrot fit claquer ses doigts.  
 —Ben ? on n'en a pas peur ; s'il nous ennuie, c'est lui qu'en verra de belles.  
 —Vraiment ? fit Trézon en souriant. Et s'il te frappe ?  
 Pierrot redressa sa petite taille :  
 —Il ne me touchera pas.  
 —Qu'en sais-tu ?  
 —Est-ce qu'il est si méchant que cela ? demanda l'écolier anxieux.  
 —Mais oui.  
 —Oh ! alors, fit Pierrot en serrant ses lèvres rouges.  
 —Quoi, alors ? que feras-tu ?  
 —On lui combinera un chahut pour son entrée.  
 —Un chahut ? Comment t'y prendras-tu ?  
 —Je sais, ça suffit, dit le gamin d'un air entendu. Nous ne sommes pas déjà si contents de voir arriver le maître ; si, comme vous le dites, il n'est pas commode, nous allons lui préparer une réception, je ne vous dis que ça !  
 Trézon riait toujours, encourageant le garnement.  
 —Tiens, dit-il, tu m'amuses, voilà vingt sous pour acheter du sucre d'orge à la foire.  
 Et il glissa une pièce blanche dans les doigts bruns du garçonnet ébloui de cette générosité. Puis il s'éloigna encore en se frottant les mains.  
 —Ah ! ah ! ricana-t-il, monsieur Fidès qui veut poser pour l'homme distingué, va savoir ce qu'il y a dans ces petites têtes de paysan !

## II

Le lendemain, qui était le premier lundi du mois, M. Fidès entra dans la salle où l'attendaient ses élèves.

Il ne vit pas ou feignit de ne pas voir les regards d'intelligence que se jetaient les enfants, et les sourires railleurs qu'ils dissimulaient mal.

Il leur adressa quelques paroles sobres, mais sincères par lesquelles il leur fit entendre qu'il châtierait ferme si on le mécontentait, mais qu'il se montrerait un maître indulgent et bon pour ceux qui seraient dociles et appliqués. Il recommanda l'exactitude, l'attention, la politesse et la propreté.

Les enfants le regardaient de tous leurs yeux ; ils le virent doux et calme et se figurèrent qu'ils allaient avoir une seconde édition de M. Dindeau ; aussi, dès que la leçon commença, Pierrot donna-t-il le signal du tumulte... Les petits vauriens se mirent à parler, à crier, à siffler, bref à faire un vacarme épouvantable ; seuls, quelques enfants timides ou meilleurs demeurèrent silencieux, attendant avec effroi le résultat de cette équipée.

Bientôt le tapage cessa comme par enchantement : les jeunes indisciplinés, confus, baissèrent la tête : ils avaient vu leur nouveau maître debout sur l'estrade, les bras croisés, pareil à une statue de granit, les contempler de son grand œil bleu, froid et méprisant, sans faire un geste, sans dire une parole pour imposer silence.

Il savait que la révolte tomberait d'elle-même, et que tenter de l'éteindre ne ferait que l'exciter.

Lorsque le calme se fut rétabli dans la salle, Fidès éleva sa belle voix grave, où ne sonnait pas de colère, seulement un grand dédain :

—Lequel d'entre vous a provoqué cet acte de rébellion ? demanda-t-il.

Personne ne répondit, mais Pierrot se sentit rougir.

—Lequel d'entre vous ? répéta le maître dont le regard pesait de toute sa force sur le malheureux Pierrot. Je sais qu'il y en a un plus coupable que les autres ; qu'il se dénonce lui-même...

Il ajouta avec un sourire glacé :

—À moins qu'il ne soit un lâche !

Pierrot bondit sur cette parole qui le cingla comme un coup de fouet.

—C'est moi, monsieur ! cria-t-il, le front pourpre.

—Ah !... Le maître l'enveloppa d'un coup-d'œil inexprimable, puis il reprit :

—Venez ici, en montrant du doigt la place que devait prendre le petit frondeur au bas de l'estrade.

—Non ! riposta résolûment Pierrot, qui n'était pas au bout de sa rébellion.

—Non ?

Le maître descendit de la chaire et marcha droit à l'enfant qu'il saisit par le bras, sans lui faire de mal, mais avec une vigueur telle que le gamin dut s'exécuter bon gré mal gré.

Le maître n'eut qu'à appuyer sur son épaule sa main fine, mais ferme comme l'acier, pour le faire agenouiller sur le sol.

Un instant le professeur et l'écolier s'entre regardèrent, et de leur prunelle jaillit un double éclair se heurtant durement.

Ce fut l'enfant qui baissa les yeux, il était mâté ; il avait lu dans ceux du maître qu'il ne serait jamais le plus fort.

Quant aux autres, ils étaient tous rentrés dans l'ordre, sages comme des moutons.

Fidès comprit qu'ils étaient désormais soumis ; il jugea inutile de punir davantage et, après quelques phrases bien touchées pour faire comprendre aux élèves la folie de leur conduite, il pardonna.

De ce jour l'école ne lui donna plus que satisfaction et douceur ; les enfants s'attachèrent rapidement à ce maître juste qui les dominait de toute sa distinction, de toute sa science, de toute sa volonté.

De son côté, les voyant appliqués et obéissants, Fidès se les attacha davantage encore en rendant ses leçons plus attrayantes, en les entremêlant de récits intéressants.

Bientôt tous les parents furent ravis à leur tour ; leurs gars leur revenaient respectueux, dociles, travailleurs ; les vêtements n'étaient plus en guenilles ; les batailles devenant plus rares, les écoliers n'arrivaient plus avec des yeux pochés ou des membres foulés.

Le maître s'occupa davantage de ceux qui marquaient plus de dispositions pour l'étude, et il installa des cours supplémentaires où les élèves désireux d'étendre leur science, devinrent assidus.

Enfin, se moquant des réglemens de la préfecture et des châtimens qui pouvaient l'atteindre, il ne se contentait pas d'enseigner aux écoliers les sciences utiles, la morale et la bienséance : il y joignit les principes religieux qu'on ne peut plus rencontrer de nos jours dans les écoles communales ; il élevait ces jeunes âmes par de courtes, mais saines conférences, que les plus étourdis même écoutaient avidement.

Aussi le bon curé constatait-il avec joie que son troupeau se trouvait chaque dimanche plus nombreux aux offices, les enfans y entraînant leurs parents ; les garçons s'y tenaient bien et les fillettes, se piquant d'honneur, les imitèrent.

Néanmoins la bonne influence de Fidès ne pouvait s'étendre partout : il y avait à Saint-Martin un noyau de jeunes gens et de jeunes filles à la conduite dissipée, aux propos lestes, aux principes faciles, et ceux-ci raillaient à qui mieux mieux le maître d'école.

Une cabale se monta même contre lui deux mois environ après son installation au village.

L'adjoint Trézon fit savoir aux autorités que le nouveau précepteur ne remplissait pas les conditions requises, et qu'il ramenait adroitement le pays aux superstitions de l'ancien régime, qui est celui des prêtres et de la tyrannie ; il allait à l'église et invitait ses élèves à s'y rendre.

Bref, Trézon put croire un moment sa vengeance accomplie et avoir humilié celui qu'il croyait son rival ; il n'en fut rien : les inspecteurs apprirent de la bouche des parents que Fidès remplissait avec une sage conscience ses devoirs de maître d'école ; les élèves, examinés tour à tour, se trouvèrent en si bonne voie d'instruction, leurs cahiers

si bien tenus, le programme si bien suivi, que le renvoi de l'instituteur devint impossible.

Quant à Fidès, il manifesta la plus stoïque indifférence pour les petites méchancetés et les jalousies mesquines qui s'élevaient contre lui ; il avait pour lui sa conscience, ses élèves et leurs parents ; il n'en demandait pas plus et menait sa petite vie paisible et solitaire.

La vieille Justine le servait sans bruit et sans bavardages.

Fidès, souvent taciturne et silencieux, ne frayaient intimement avec personne et refusait toute invitation, ce qui le faisait passer pour un peu fier.

—Mais, ajoutaient les paysans en hochant la tête, c'est un monsieur, nous n'y pouvons rien, ce n'est pas sa faute.

Sa seule récréation consistait en quelques promenades qu'il faisait dans la campagne à travers la neige et le vent glacé pendant l'hiver sous les ombrages touffus et dans les sentiers fleuris en été ; puis, quelques heures de musique chaque soir, enfermé dans sa chambre, tandis que, en bas, dans la petite cuisine, la vieille Justice secouait la tête et marmottait en égrenant son chapelet :

—Cet amusement pour une jeunesse comme lui !... au lieu d'aller boire un coup et rire un brin chez les Benoit qui ne demandent pas mieux que de le recevoir, ou même de faire la partie chez m'sieur le curé qui l'a en grande estime !... Les autres ont raison quand ils disent que mon maître est un sauvage et un monsieur ; ce qui les amuse ne l'amuse pas, lui. Et puis, on ne sait rien de lui ; y n'a ni parents, ni famille, ni amis. Enfin, j'ai pas à m'occuper de ses affaires ! C'est un bon jeune homme qui ne chicane ni sur les gages, ni sur la nourriture, ni sur l'ouvrage ; je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'y reste longtemps ici.

Parmi ses plus jeunes élèves il en était un particulièrement attaché à Fidès, mais attaché d'une fidélité de chien, de caniche, et cela non sans raison.

Il se nommait Claude Lutrain et avait passé longtemps pour imbécile.

Le dernier de cinq enfants, fils d'une mère aigrie par le malheur, d'un père abruti par l'alcool, Claude ne connaissait d'autres caresses que les tapes énergiques de la femme Lutrain et les railleries de ses frères.

Aussi à sa timidité naturelle s'était jointe une crainte permanente de tout ce qui vivait ; crainte qu'augmentait encore les brutalités de ses camarades de classe, car la mère Lutrain, pour débarrasser sa maison, envoyait à l'école ses deux derniers enfants, tandis que deux travaillaient déjà au champ et que l'aîné faisait son service militaire.

Aussi, hébété par les mauvais traitements, le pauvre enfant semblait en effet à peu près idiot ; il ne parlait pas ; ses grands yeux clairs étaient constamment remplis d'un vague effroi ; son corps maigre et délicat ne se développait pas ; enfin, on n'avait pu encore lui apprendre à lire et à écrire, et cependant il marchait sur ses onze ans.

Fidès prit à tâche de relever ce pauvre être méprisé et bafoué ; il regarda au fond de ses yeux limpides et y lut l'honnêteté et la candeur ; par la douceur il l'attira à lui, et la première fois qu'il l'embrassa l'enfant pleura.

Alors, avec une patience infinie, le maître apprit à l'innocent les éléments du langage français, car il parlait à peine le patois du pays, puis ses lettres et surtout le catéchisme, dont le pauvre Claude ignorait les premières notions.

Enfin le maître avait parlé aux parents de Claude, et très sérieusement ; il avait fait admettre le père comme ouvrier dans une usine proche de Saint-Martin, et comme les journées étaient bonnes et que Lutrain ne voulait pas perdre sa place en buvant comme jadis, il se corrigea forcément du vice qui le rendait auparavant brutal et paresseux.

Fidès obtint également de la mère qu'elle traitât son dernier né avec douceur, lui promettant de rendre l'enfant apte à se tirer d'affaire après la première communion, si on ne l'abêtissait plus par de mauvais traitements.

Aussi rien n'égalait la reconnaissance que vouait l'innocent à son maître ; il se fût jeté au feu pour lui et il souffrait de ne pouvoir lui témoigner ses sentiments.

Quant aux jeunes filles de Saint-Martin elles admiraient beaucoup ce monsieur qu'elles sentaient si fort au-dessus d'elles, et c'était peut-être justement son indifférence absolue pour toutes, qui excitait leur intérêt ; il est à croire que si Fidès se fût occupé d'elles, et ne se fût pas borné à la politesse correcte, mais froide, dont il usait envers les femmes, elles ne lui eussent plus accordé aucune attention, car on sait que le sexe faible s'attache en général à ceux qui le méprisent.

Parmi elles se trouvait Fanchette ; mais Fanchette était bonne, elle n'en voulait

pas à l'austère maître d'école parce qu'il ignorait qu'elle eût les yeux bien fendus et les dents éblouissantes.

Quant à Simone, la beauté du village, la promesse du fermier Trézon, depuis quels temps elle demeurait bien tiède devant les protestations de son futur. Simone, admirait aussi l'organiste de Saint-Martin, ainsi que l'appelait ironiquement Trézon ; mais comme elle n'avait pas le cœur aussi généreux que sa camarade Fanchette, il en résultait qu'elle souhaitait beaucoup de mal au coupable qui ne s'en doutait guère, il est des choses que les femmes ne pardonnent pas : Simone s'offensait de ce que sa beauté passât inaperçue à la maison d'école.

Aussi finit-elle par se rencontrer dans une même haine avec le fermier Trézon.

Pauvre Fidès ! il n'avait pas idée des nuages menaçants qui s'amoncelaient sur sa belle tête hautaine et pensive.

Ses journées passaient rapidement, occupées par les classes d'abord, puis par les cours supplémentaires et par quelques services rendus au curé. Le reste du temps lui appartenait : s'il faisait beau, il aimait à parcourir la campagne, recherchant de préférence les lieux solitaires et se riant du danger. On l'avait vu traverser une vaste prairie où paissait un troupeau gardé par un taureau furieux que nul n'osait approcher ; Fidès avait bravé l'animal comme il bravait bien d'autres choses.

Près du village coulait une petite rivière perfide dont les remous dangereux avaient causé déjà plus d'un accident ; un jour que quelques gamins imprudents s'y baignaient non loin du moulin, on entendit des cris d'angoisse et de terreur : l'un d'eux perdait pied et était entraîné avec une rapidité folle ; l'instituteur qui passait par là, n'hésita pas une seconde, se dépouilla de sa veste et se jeta à l'eau ; il eut grand-peine à lutter contre le courant et à saisir l'enfant aux cheveux, mais il put regagner le bord et, aux applaudissements de tous ceux qui regardaient ce drame avec épouvante, il rendit le gamin téméraire à sa mère qui pleurait de joie en lui embrassant les mains.

Il était doux et bon surtout avec ce qui est faible et malheureux, avec les animaux même qu'il ne maltraitait jamais.

Comme il n'était pas riche et ne pouvait donner selon le désir de son cœur généreux, il faisait la charité d'une autre manière : on le vit maintes fois faire une course, retourner un champ, rentrer les foins par un jour d'orage, afin d'éviter ce travail à un vieillard débile ou misérable.

Il visitait les malades, et rien ne le rebutait, ni les épidémies les plus terribles, ni les agonies déchirantes, et il savait toujours, d'un mot consolant, d'une parole pieuse, relever les courages et soumettre les plus désolés à la volonté d'en haut.

Un jour, en traversant un bois, il vit plusieurs enfants d'un village voisin maltraiter une pauvre femme et lui jeter des pierres.

Cette vieille femme, surnommée la Maraude, vivait à Saint-Martin dans une misérable hutte qui lui appartenait ; on lui faisait l'aumône et on lui payait chichement quelques pots d'un onguent qu'elle composait pour guérir des plaies ou des brûlures ; quand on avait besoin d'elle, on s'humanisait avec la Maraude ; en temps ordinaire on la méprisait et on l'appelait sorcière.

Disperser les enfants avec quelques coups de canne bien appliqués et emmener la vieille vagabonde hors de leurs atteintes après l'avoir remise de sa frayeur, fut un jeu pour Fidès ; mais ce fut une reconnaissance de plus qu'il s'acquittait, et de ce jour il put compter sur la fidélité absolue de la Maraude comme sur celle de beaucoup d'autres.

Et malgré cela, souvent, Fidès demeurait des heures à rêver, seul ou avec son violon, soupirant, les yeux tournés vers le nord... Que regrettait-il ?

Peut-être Paris et la vie d'artiste qu'il eût dû mener ? peut-être autre chose. Mais nul ne le savait !

#### IV

Au bout de quelques mois de son séjour à Saint-Martin, on vit cependant ce sauvage d'instituteur fréquenter un voisin.

Ce voisin se nommait M. Marquand ; il habitait, non loin de la maison d'école, une demeure modeste, assez vaste pourtant pour contenir toute une nichée de jeunes filles et de fillettes.

Cet excellent M. Marquand possédait, outre cet immeuble, quelques arpents de terre, environ cinq mille francs de rente et une quantité de nièces,

Demeuré seul survivant de plusieurs frères et sœurs, il avait recueilli successivement les orphelins, d'abord deux, puis une, enfin six d'un coup, ce qui portait à neuf le nombre de filles adoptives qui remplissaient la maison du bon célibataire.

L'ainée, Marthe, par bonheur avait dix-neuf ans et beaucoup de bon sens ; elle pouvait s'occuper de l'éducation des plus jeunes, tandis que sa sœur Stépha, de dix huit mois moins âgée, trouvait moyen de fabriquer de ses doigts de fée les robes et les chapeaux des fillettes.

Tout ce petit monde obéissait comme par enchantement (même Odette, la riieuse, la plus folle de toutes) et remplissait de gaieté l'enclos voisin du jardin de Fidès.

Elles étaient bien élevées, pieuses, aimant le travail et l'ordre.

On n'a jamais compris, même, par quel miracle Marthe, la sainte fille, trouvait moyen, avec de grossières étoffes, de confectionner des vêtements pour les pauvres d'alentour, tout en surveillant les études des petites.

Quant à l'oncle Auguste il était bien récompensé de ses peines ; je vous demande où il aurait trouvé un bonheur plus doux que celui qu'il éprouvait en faisant sauter sur ses genoux les bambines, à voir son gros cou puissant entouré de petits bras caressants, à écouter le soir le babil d'Odette et des autres en mangeant sa soupe, ou les chansons de Jeanne qui avait une jolie voix, tandis qu'il fumait sa pipe au coin du feu ou au clair de lune selon la saison ?

M. le curé citait ces enfants comme des modèles de bon ton et de bonne conduite, et l'oncle se frottait les mains en contemplant son petit troupeau s'ébattant sur la terrasse aux heures de récréation.

Et puis Marthe et Stépha tenaient si bien sa maison ! Une seule servante suffisait pour tout ce monde et cependant elle n'était pas surchargée d'ouvrage : les grandes habillaient les petites ; les moyennes faisaient les lits et mettaient le dortoir en ordre ; Angèle, le numéro 3, n'avait pas sa pareille pour confectionner un hachis délicieux avec les restes de la veille, ou l'entremets du dimanche et des jours de fête ; l'économie la plus sage présidait à la cuisine comme à la toilette, et si la table était frugale, du moins était-elle saine, les joues roses de ces demoiselles en faisaient foi ; si l'on ne connaissait pas les notes des couturières, du moins toutes les nièces de M. Marquand étaient-elles mises avec un goût irréprochable que cherchaient vainement à copier les élégantes de Saint-Martin.

Cette famille était sympathique au maître d'école ; M. Marquand avait fait les premières avances, et Fidès touché de la franche cordialité de cet intérieur simple, mais charmant, y faisait quelques apparitions qui rompaient la monotonie de sa vie, mais n'étaient pas assez fréquentes pour être remarquées.

Marthe n'était pas jolie, elle n'avait qu'une grâce modeste qui ne frappait pas au premier abord ; sa cadette, en revanche, l'était pour deux et M. l'instituteur pouvait bien ne pas avoir toujours les yeux dans sa poche. Néanmoins il s'occupait également de toutes les nièces de son vieil ami ; il causait avec les grandes et jouait parfois avec les petites sans le moindre embarras.

Peut-être était-il rebelle à toute affection, ou bien quelque chagrin d'amour avait-il fermé à jamais son cœur avant d'arriver à Saint-Martin.

Il ne s'apercevait pas que Marthe devenait plus rose en le voyant arriver, et que l'aiguille tremblait dans ses doigts un peu abimés par le travail quand il lui adressait la parole.

Afin de débarrasser un peu la jeune fille de sa lourde tâche d'institutrice, il venait à titre d'ami, deux fois par semaine, faire après l'école un cours aux fillettes dont l'éducation n'était pas complète.

— Cela me repose de mes gamins, disait-il à M. Marquand qui se faisait scrupule de laisser le jeune homme se fatiguer encore sans recevoir de rétribution,

Et quelquefois il acceptait à dîner pour apaiser la délicatesse de l'oncle Auguste.

Ces jours-là il y avait des extras : d'abord un plat sucré fait par Angèle ; puis du café et un petit verre de liqueur, et enfin M. Fidès apportait son violon et tenait sous le charme son jeune auditoire, tandis que M. Marquand applaudissait à outrance et que Marthe, la pauvrete, remuée jusqu'au fond de l'âme, essayait une larme après l'adagio divinement modulé.

Lorsque la chaleur l'exigeait, on laissait ouvertes les fenêtres du petit salon, et alors,

aux accents qui s'élevaient dans l'air sonore du soir, les curieux ou les amateurs de musique s'arrêtaient devant la grille de bois peint, écoutant eux aussi et murmurant :

—Ce diable de maître d'école, qu'est-ce qu'il a donc dans le corps ? Ce n'est pas un être naturel ; il ferait pleurer le marbre.

Avec sa rondeur habituelle, Marquand avait raconté à l'instituteur toute sa simple vie, mais il n'avait pas reçu confiance pour confiance, et l'oncle Auguste qui était discret n'avait pas interrogé le jeune homme.

Un jour seulement, il ne put s'empêcher de lui adresser cette question :

—Pourquoi donc, monsieur Fidès, avec un talent comme le vôtre, être venu vous enterrer dans un village comme Saint-Martin pour enseigner la grammaire et la géographie à de turbulents écoliers, au lieu de cultiver la musique et devenir un grand artiste ?

Marthe qui avait la tête levée pour entendre la réponse et dont les doux yeux examinaient attentivement Fidès, vit une ombre rapide assombrir ce beau visage sévère et ce fut d'une voix un peu altérée qu'il répondit :

—Cela vous étonne ? en effet. Je devais, vers l'âge de douze ans, être destiné à la musique et recevoir les leçons d'un grand maître à Paris ; mais un nouveau malheur me frappa : j'étais orphelin, n'ayant pour soutien que mon aïeul ; il me fut enlevé à ce moment tragique, et je fus recueilli avec ma sœur Gemma par de braves gens qui ne s'inquiétèrent pas de mes penchants d'artiste, et qui, d'ailleurs, n'avaient pas les moyens de les développer.

—Ah ! vous aviez une sœur ? demanda doucement Marthe.

—Oui, soupira Fidès, dont la tristesse redoubla. Gemma était aveugle et délicate ; elle mourut un an après mon grand-père.

Puis il se tut.

Les petites filles vinrent se grouper sympathiquement autour de leur grand ami qui avait été si malheureux ; les plus jeunes lui tendirent leur bec rose et Marthe l'enveloppa d'un regard plus affectueux. Ce fut tout ce qu'elle sut jamais du jeune maître d'école.

## V

—Qu'est-ce qui vous rend donc si dissipés aujourd'hui, mes pauvres enfants ? disait un matin de juin l'instituteur aux écoliers dont les petits pieds battaient malgré eux une marche triomphale.

Les gamins s'expliquèrent : ils ne craignaient pas de raconter à leur maître aimé leurs joies ou leurs chagrins.

En venant à l'école ce matin-là, ils avaient aperçu de loin les fenêtres du château de Folnard : elles étaient ouvertes au soleil, on les ornait de rideaux, et enfin on avait rencontré Mathieu le piqueur qui leur avait crié gaiement :

—Eh ! chenapans ! qu'est-ce qui va être contents ? Mme la vicomtesse sera ici dans trois jours ?

Et ils avaient jeté leurs casquettes en l'air en signe d'allégresse.

—Qu'est-ce que Mme la vicomtesse ? demanda le maître d'école en souriant de leur joie.

Les écoliers s'entre-regardèrent avec stupeur : eh ! quoi ! le maître qui savait tant de choses, ignorait que la vicomtesse était la châtelaine bien-aimée de Saint-Martin ?...

Elle est si bonne et si belle ; on la regarde rien que pour le plaisir de voir du joli ; et ça sent si bon autour d'elle dans ses vêtements de soie et de dentelle ! sa voix est si douce ! ah ! les pauvres de la commune la connaissent bien ; et les enfants donc, dont elle bourre les poches de pralines et de joujoux ! les gâteaux vont pleuvoir dans les mains des écoliers, et les pièces blanches dans les chaumières.

Fidès modéra leur enthousiasme, car il fallait composer, ce jour-là, et la classe commença.

Le dimanche suivant, tandis que le vieux prêtre entonnait le *Kirie*, beaucoup de têtes se tournèrent, car, à l'entrée de l'église, un froufrou joyeux se faisait entendre.

—C'est Mme la vicomtesse, se murmuraient les gamins l'un et l'autre.

Fidès leva les yeux de dessus le petit orgue sur lequel ses mains savantes se promenaient : il vit prendre place dans le banc des Folnard demeuré vide jusqu'à ce jour, une jeune femme d'une admirable beauté, blonde d'un blond doré, un peu cuivré, avec de grands yeux de velours noir scintillant sous le tulle blanc de la voilette qui ne pouvait

cacher un teint d'une fraîcheur éblouissante quoique faiblement rosé. Le costume de foulard mauve moucheté de noir, sortait des mains du meilleur faiseur ; un bracelet orné d'un unique diamant cerclait au poignet le gant de peau qui moulait un bras irréprochable ; un très léger parfum de violette l'accompagnait, et le livre de cuir travaillé qu'elle tenait portait l'émission des Folsard.

La vicomtesse était escortée d'un vieillard à cheveux blancs qui avait grand air, et d'une dame d'un âge mûr, à la figure affable.

En entendant la mélodie un peu fantaisiste mais ravissante d'expression qui s'élevait de ce coin de l'église, la jeune femme releva la tête avec surprise, se demandant sans doute qui jouait ainsi dans ce pauvre village où n'abondaient pas les artistes ; puis elle baissa de nouveau les yeux et pria.

Quelques jours après, le bon M. Marquand était venu faire un tour de jardin chez le maître d'école, lui dit à brûle-pourpoint et sans malice aucune :

—Les oreilles ne vous ont pas tinté, avant-hier, mon cher Fidès ?

—Non, pourquoï ?

—On m'a parlé de vous.

—Qui cela ? demanda Fidès, distrait.

—Une jolie femme.

—Que je connais ?

—Pas encore, mais elle a grande envie de faire votre connaissance.

—Elle est de Saint-Martin ?

—Non, mais elle s'y trouve en villégiature pour l'été et l'automne.

Fidès leva les sourcils d'un air interrogateur : il était à cent lieues de penser à la châtelaine de Folsard.

—Et la vicomtesse donc ?... cria Marquand.

—Mais, elle ne m'a jamais vu.

—A peine ; seulement elle vous a entendu jouer de l'orgue dimanche dernier, et comme je lui ai raconté que vous êtes encore meilleur violoniste qu'organiste, et qu'elle est passionnée pour la musique, vous l'intéressez.

—Ah ! fit simplement l'instituteur.

—Savez-vous qu'elle a grande envie de vous entendre autrement qu'à l'église ? Or ce que femme veut, vous savez !... il faudra que je vous présente à Folsard.

—Moi ?... fit le maître d'école en reculant d'un pas.

—Bon ! voilà mon sauvage qui prend déjà la mouche. Fuyez-vous donc la société tant que cela ? on ne vous mangera pas, à Folsard, mon enfant. M. et Mme Folsard sont les gens les plus aimables que je connaisse ; et pas plus fiers !... la preuve c'est qu'ils m'accueillent et me traitent comme si j'étais de leur rang. Bref, on raffole de vous, on veut vous voir.

—Curiosité de désceuvrés, murmura sourdement Fidès : j'ai déjà connu cela. les femmes sont tous ainsi. Qu'irais-je faire là-bas ?

—Je vous ai annoncé ; n'allez pas me faire faux bond au moins ! s'écria le brave Marquand déjà inquiet. Je vous le répète, cette jeune veuve est charmante...

—Madame la vicomtesse est veuve ?

—Je crois qu'elle a été mariée six mois, pas plus, à un imbécile qui a bien fait de s'en aller pour son bonheur. Allons, accompagnez-moi à Folsard mercredi prochain : j'ai fait votre éloge au château, et, sans vous flatter, ce n'est pas votre prédécesseur le vieux père Dindeau que l'on aurait invité ainsi, quoiqu'il n'y ait chez les Folsard aucun de ces préjugés de caste, de cette morgue que l'on rencontre si souvent chez les gens de grande naissance. D'ailleurs on vous a trouvé distingué, et l'on a eu raison, car vous avez l'air d'un gentleman, mon cher, et pour vous juger ça, les femmes ont un flair !...

Malgré les prières de son ami, Fidès ne parut pas à Folsard, et il eût risqué de ne jamais apercevoir ailleurs qu'à l'église le joli profil de la jeune veuve si deux incidents ne les eussent rapprochés forcément.

Une après-midi de jeudi que Fidès donnait une leçon de calcul au numéro 6 des Diles Marquand, une petite charrette anglaise s'arrêta devant la maison, et l'on entendit bientôt une demi-douzaine de voix joyeuses s'écrier :

—Bonjour, madame, ah ! la bonne surprise !...

Puis un bruit de baisers sur des joues fraîches, et l'élève de Fidès se leva d'un bond, sans respect pour le problème commencé et s'écria :

— Madame de Foinard !

Une irruption soudaine troubla la séance.

— Monsieur Fidès, assez d'arithmétique pour aujourd'hui ! Voici madame la vicomtesse. Allons, Thérèse, ôte vite ton tablier.

Le maître d'école se leva un peu agacé, et salua avec son aisance de gentilhomme un peu fière, tandis que la châtelaine arrêtait sur lui son regard velouté, légèrement surpris.

On s'assit en cercle sur la terrasse pendant que Marthe disposait des verres de sirop et que la vicomtesse ouvrait les trésors de son élégant panier, aux yeux ravis des fillettees.

— Voilà des gants de peau pour Marthe ; vous gantez le 6½, Marthe, n'est-ce pas ? Un nécessaire de travail, dernier genre, pour Stépha. Une robe pour Odette. Toujours



— Mais taisez-vous donc, madame, ne voyez-vous pas que vous me tuez !

un brin vaniteuse, Odette, n'est-ce pas ? prends garde, petite, tu sais qu'à trop se regarder au miroir on finit par y apercevoir le diable. Une boîte à couleurs pour Angèle. Fais-tu des progrès, mignonne ? Claire, devines-tu pour qui ces jolis volumes ?... Ne les dévore pas trop vite. Et cette broche de perles... n'est-ce pas Sophie qui a perdu la sienne l'an passé ?... Marie et Jeanne, vos yeux brillent : c'est donc que vous avez aperçu les poupées qui vous sont destinées... si la petite Lily est toujours gourmande, voilà une quantité de bonbons pour elle ; mais gare aux indigestions !... Enfin je n'ai pas oublié une pipe neuve pour l'oncle Auguste... et un châle pour la vieille Catherine. A présent la corbeille est vide. Qui est-ce qui m'en débarrasse ?

Fidès ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue de la joie naïve des enfants et même de celle de la distributrice ; elle était si jolie la vicomtesse dans sa robe de demi-deuil, avec sa figure presque mutine et son rire de cristal !

En s'éloignant elle invita l'instituteur à venir visiter Folnard.

—Je sais que vous êtes un savant, monsieur Fidès, ajouta-t-elle ; il y a à la maison des collections qui ne demandent qu'à être admirées et que mon beau-père aime à montrer. Quant à moi je préfère cent fois la musique et je serai enchantée de goûter votre talent mieux que dans notre église.

Fidès déclina l'offre faite cependant si gracieusement, alléguant ses nombreuses occupations, les cours supplémentaires et quelques services à rendre à M. le curé. Il n'en remerciait pas moins la châtelaine de l'honneur qu'elle lui faisait, mais il ne saurait trouver le temps d'y répondre.

L'instituteur reçut une verte semonce de son vieil ami Marquand après le départ de la vicomtesse. Comment ? une occasion magnifique se présentait de rompre la monotonie de sa vie ingrate, de prendre un peu de distraction, et lui, un jeune homme de vingt-sept ans à peine, il refusait, et qui plus est il refusait à la plus charmante femme ?

Fidès se laissa gronder en souriant, mais il ne vit pas la joie qui éclatait sur le visage de Marthe. Pauvre Marthe ! elle ne savait pas la tristesse des jours qui allaient suivre !

## VI

Un matin que Fidès enseignait les racines cubiques aux aînés de ses élèves, un certain mouvement se produisit dans la petite cour attenante à l'école : un des enfants prononça le mot d'accident et l'instituteur se précipita au dehors.

En effet, un attroupement s'était formé autour d'une petite charrette anglaise dont une des roues gisait par terre, tandis que le groom de Folnard maintenait le cheval et que deux femmes soutenaient la vicomtesse.

Celle-ci n'était ni blessée ni évanouie, l'accident n'était pas grave, mais elle avait eu peur et son visage demeurait d'une pâleur effrayante.

On la fit entrer dans le petit parloir de Fidès, et le jeune homme lui fit boire un cordial énergique qui ramena un peu de sang aux joues et aux lèvres.

Elle rassura bientôt tout le monde et se mit à raconter fort spirituellement comment son cheval effrayé par un linge blanc flottant à une porte, avait fait un écart qui avait déterminé une violente secousse et brisé une roue.

Il fallut ensuite songer à rentrer au château. Mme de Folnard désirait faire la course à pied pour se remettre complètement ; mais les femmes qui l'entouraient étaient obligées de retourner au logis où leurs bébés les réclamaient à grands cris, et où il fallait tremper la soupe *de leurs hommes*.

M. Marquand et les aînées de ses nièces étaient à la ville ce matin-là ; force fut donc au maître d'école d'offrir à Mme de Folnard l'appui de son bras pour l'aider à gravir la petite côte qui menait au château.

Il laissa ses grands élèves achever docilement leurs devoirs, et partit avec la jeune femme, un peu troublé et intimidé en sentant s'appuyer sur la manche de son habit une petite main encore tremblante.

Le trajet se fit d'abord en silence, puis la marche et le grand air ranimant davantage la châtelaine, elle recouvra son entraînement et se mit à causer avec un brio charmant.

Elle remercia l'instituteur d'avoir bien voulu l'accompagner, et le supplia de ne la point abandonner au seul même du château, car elle voulait profiter de l'occasion pour le présenter à ses beaux-parents.

Cette fois Fidès ne put se dérober à l'invitation ; tout le long du chemin il écoutait cette voix jeune et vibrante qui résonnait jusqu'au fond de lui-même et semblait réveiller en lui de lointains souvenirs.

Mais lesquels, puisque Fidès n'avait jamais vu Mme de Folnard avant de venir à Saint-Martin ?

Les châtelains étaient deux beaux vieillards, très affables comme l'avait dit Maquand ; ils se montrèrent si accueillants et sollicitèrent avec tant de grâce les visites de Fidès que celui-ci ne put moins faire que de reparaitre au château.

Ce fut d'abord un peu à contre-cœur, comme s'il eût prévu que cette faiblesse lui deviendrait fatale un jour, puis avec plaisir, enfin avec bonheur.

Un mois plus tard, il avait son couvert mis à Folnard tous les jeudis et les dimanches, et comme il apportait avec lui son violon, les soirées se prolongeaient, car au château on adorait la musique.

D'ailleurs il jouait là mieux que partout, peut-être excité malgré lui par le luxe artistique qui l'environnait, et il avait tous les instincts raffinés de l'artiste, peut-être aussi par la présence d'auditeurs qui le comprenaient.

Que d'heures délicieuses il passa ainsi dans le petit salon ovale les jours de pluie, sur la terrasse aux orchidées pendant les belles nuits d'été ! La vicomtesse était bonne pianiste et possédait une voix souple et mélodieuse. Son beau-père et sa belle-mère raffolaient de la musique : quant à Fidès, après avoir jamais pu cultiver son talent latent, il savait redire de très simples choses avec une expression infinie, ce qui faisait dire à ses auditeurs enthousiasmés :

— Quel artiste vous seriez si vous aviez travaillé !...

A quoi Fidès ne répondait rien, mais ces soirs-là en s'en allant à travers le clair de lune qui mettait des traînées blanches sur les pelouses sombres, il baissait la tête et ne chantait pas.

Peut-être un regret plus vif le mordait-il alors au cœur ?

Parfois aussi les Folnard entreprenaient une longue promenade avec les Marquand, et Fidès était de la partie, car on tenait à lui faire connaître les beautés du pays, lui qui était encore étranger aux environs.

Alors Marthe, la pauvrete, emportait du bonheur pour tout le lendemain, si le jeune homme lui avait souri ; mais le plus souvent elle s'apercevait fort bien que son regard s'arrêtait sans cesse et avec une grande douceur sur la vicomtesse.

— Ce n'est pas étonnant, pensait l'humble fille, je suis laide, je n'ai pas d'esprit, je n'ai pas fréquenté le monde, tandis que Mme de Folnard a tout pour elle ; je l'admire : comment lui ne l'admiraient-ils pas ? Et puis elle est si bonne !

Certes oui, elle était bonne et Marthe était chargée avec M. le curé de lui signaler toutes les infortunes du pays afin qu'elle les soulageât.

Elle avait de même prié le maître d'école de lui nommer ceux de ses élèves qui avaient besoin de secours ou qui méritaient d'apprendre un état aux frais de la châtelaine.

C'est en allant de chaumière en chaumière qu'elle recueillit de partout l'éloge de l'instituteur.

Ce M. Fidès, qui était pourtant un monsieur, n'avait pas dédaigné, un jeudi qu'il était libre, de faire l'ouvrage de Lafitte le faucheur, parce que celui-ci qui s'était blessé aurait perdu sa journée et qu'il avait trois petits enfants à nourrir.

Et qui donc avait retiré de la rivière, tout près de la roue du moulin, le gars de la Janille qui se noyait, l'imprudent, en voulant se baigner avec des camarades ?

Qui donc avait corrigé l'homme de la Lutrain du vice de l'ivrognerie, en sorte qu'il ne battait plus ni sa femme ni ses enfants ?

Qui donc avait partagé son traitement mensuel avec le père Goffard que personne ne songeait à nourrir ou ne voulait nourrir parce que, jadis, Goffard avait gaspillé tout son bien en plaisir et au jeu.

Qui donc avait retiré des mains de méchants garnements qui s'amusaient à lui jeter des pierres, la vieille Maraude qui passait pour sorcière et que tout le monde, à tort ou à raison, redoutait et détestait ?

Aussi la vicomtesse se sentait-elle attirée vers cet homme doux et humain aux malheureux, qui avait sans doute souffert lui-même, dont l'âme d'artiste comprenait d'instinct le beau, le vrai, la distinction.

Ces deux êtres également bons et élevés avaient les mêmes délicatesses, parlaient la même langue ; ils aimaient à regarder ensemble les magnifiques couchers de soleil à l'heure où rentrent les troupeaux lassés et les bœufs roux aux yeux calmes ; les maisonnettes rougies par le reflet du couchant éparpillées dans leurs nids de feuillage ; ils aimaient les orages aux longs éclairs sillonnant le ciel noir, ou les frissons du vent sur les eaux grises du lac reflétant un firmament assombri.

Alors ils ne se parlaient pas, mais ils sentaient que Dieu était là, au milieu de cette majesté, et leur pensée se rencontrait dans ce silence religieux.

Et le soir Fidès rentrait chez lui, une grande douceur à l'âme, et il entonnait, de sa belle voix mâle et harmonieuse, une chanson mélancolique, sans se douter qu'un espion attaché à ses pas, le suivait en sourdine, épiant chacune de ses actions.

Cependant la vie de l'instituteur se passait au grand jour : il ne se cachait pas d'aller au château non plus qu'à l'église et ne s'inquiétait pas de ce qu'on pensait de lui.

Il avait un peu remarqué la sourde animosité qui tournait contre lui Trézou et quelques autres, mais comme il n'était coupable envers eux d'aucune action méchante, la conduite d'autrui le laissait indifférent. Que lui importait les mesquineries du village?

Partout il se montrait le front impassible, inaccessible à l'ouvrage du haut de sa sérénité fière ; et cela même attirait la haine de l'envieux Trézou, de ses amis, des jaloux comme lui, et de la coquette Simone.

Ils n'étaient pas nombreux à Saint-Martin, ceux qui lui en voulaient à mort, mais ils étaient puissants.

Fidès n'était pas homme à délaïsser ses devoirs d'instituteur parce qu'il prenait un peu de récréation au château ; sous ce rapport on ne pouvait le prendre en faute, quelque désir qu'on en eût. Aussi ses ennemis trouvèrent-ils un autre moyen pour le rendre la risée de ses élèves et du village, et surtout pour le dégrader aux yeux des châtelains de Folnard.

## VII

Une après-midi d'été, si chaude que les herbes et les fleurs se courbaient, mortes de chaleur, où l'on croyait respirer du feu dans l'atmosphère poudreuse. Fidès fut appelé auprès d'un malheureux paysan qui était mourant et qui désirait lui confier des papiers de famille.

Quand l'instituteur eut accompli sa charitable visite, il remonta sur le cheval qu'un voisin complaisant lui avait prêté, et reprit le chemin du village.

Un peu avant d'y arriver, brûlé par une soif dévorante et par un commencement de migraine, Fidès, sans descendre de sa monture, appela un garçon en passant devant une auberge de piètre apparence, et demanda un verre de bière.

Pendant qu'on se disposait à le lui apporter, il essayait son front ruisselant et flattait de la main l'animal, couvert d'écume, qui avait fourni une longue course.

Dans la salle de l'auberge, l'adjoint de Saint-Martin et quelques mauvais drôles de sa trempe jouaient aux dominos.

Ils avaient aperçu l'instituteur devant la porte, et, faisant signe au garçon, s'emparèrent du verre destiné au jeune homme ! ils en vidèrent une partie du contenu qu'ils remplacèrent par de l'eau de-vie.

—Porte cela à ce bourgeois, dit à voix basse Trézou au petit domestique ; et surtout ne lui dis rien ; c'est un de mes amis, je veux lui jouer un tour.

Fidès, très altéré, but rapidement, et, s'il trouva un goût étrange, il était trop pressé pour s'en plaindre.

Il jeta une pièce blanche au garçon et s'éloigna au trot de son cheval lassé.

Bientôt il fut étonné de se sentir la tête lourde, d'une lourdeur bizarre, il attribua ce malaise à l'orage qui se préparait, mais après quelques mètres de chemin, faits péniblement, la chaude vapeur de l'ivresse lui monta plus fort au cerveau ! il chancela sur sa selle, un brouillard s'étendit devant ses yeux et ses mains lâchèrent les rênes.

On sait que l'eau-de-vie mêlée à la bière, surtout par une journée accablante comme celle-ci, grise fortement une tête solide ; or, Fidès, sobre de son naturel, n'était que plus facile à enivrer, grâce à son peu d'habitude des boissons fermentées.

La chute qu'il avait faite pouvait être mortelle ; par bonheur, au lieu de porter sur une pierre ou sur un tronc d'arbre, le front toucha la poussière épaisse du chemin, et Fidès demeura là étendu inanimé, avec la rigidité d'un cadavre.

Le boulanger Leduc qui avait prêté son cheval à l'instituteur, sortit de sa boutique, vers cinq heures, en entendant un galop précipité s'arrêter à sa porte ; c'était Coco qui, débarrassé de son cavalier, revenait de lui-même à l'écurie.

—Oh ! oh ! se dit le brave homme, en tâtant la croupe humide de la bête, serait-il arrivé malheur à M. le maître d'école ? Coco n'a pas l'habitude de planter là ceux qui lui font l'honneur de le monter.

Il réintégra le cheval dans son domicile et alla inspecter la route.

Il fit ainsi peu de chemin, car il rencontra un cortège qui, de loin, excita ses craintes :

—Diable ! diable ! grommela-t-il, Coco a donc eu la jambe trop leste ? cela m'étonne... quelque mouche l'aurait piquée, à moins que l'instituteur... mais non il est doux aux animaux et monte bien à cheval.

En approchant du groupe qui l'effrayait, il entendit des rires et des plainanteries ; il eut un soupir de soulagement.

—L'accident n'est pas grave, pensa-t-il, puisqu'on rit ; cependant c'est bien M. Fidès que l'on porte sur ce brancard, et il me paraît blanc comme un linge. Bah ! ils ne s'égaieraient pas tant, s'il avait quelque mal.

—Eh ! bien, qu'est-il arrivé ? demanda-t-il tout haut, dès qu'il fut assez près de Trézou et des autres qui formaient le cortège.

—Il est arrivé, répondit l'un d'eux, que monsieur l'instituteur s'est grisé de la belle façon et que nous venons de le ramasser ivre-mort sur la route où, sans notre aide, il courait risque d'être écrasé ; après tout il n'aurait que ce qu'il mérite.

—Monsieur Fidès se grisé ? oh ! pas de danger, répondit le boulanger ; je vas vous dire ; je lui ai prêté Céco pour une course qu'il devait faire à Chamboeuf, et Coco l'a jeté par terre.

—Nous en savons plus long que toi, Leduc, et tu n'a pas besoin de nous démentir, puisque nous l'avons vu de nos yeux s'arrêter à l'auberge de l'Héron-bleu pour s'y rafraîchir ; il a un peu trop levé le coude et...

—Ah ! je comprends, fit le boulanger ; mais, ajouta-t-il après une pause, n'empêche que ça m'étonne de lui ; un jeune homme si rangé !

—Ou si hypocrite, gronda Trézou ; toi, Leduc, c'est facile de te faire prendre des vessies pour des lanternes. Tout de même, voilà le maître d'école dans de beaux draps. Si on sait ce coup à la préfecture, on lui enverra une jolie semonce.

Il ajouta entre ses dents.

—Et tout se sait.

—Oui, quand il y a des mouchards pour le rapporter, riposta le boulanger.

—Toi, fit Trézou, de mauvaise humeur, tu défends tes clients, Leduc, et tu as raison. N'empêche que ce beau monsieur n'a pas besoin de tant faire le fier... un ivrogne.

A ce moment passa une élégante victoria attelée de deux trotteurs ; une voix de femme cria au cocher d'arrêter, ce qu'il fit aussitôt, et, se penchant en dehors, la vicomtesse de Folnard appela les hommes arrêtés sur la route :

—Il est arrivé un accident ?

—Oh ! pas tout à fait, répondit Trézou d'un ton gouailleur, et il ne vaut pas la peine de s'en inquiéter : c'est un ivrogne que nous avons cueilli en chemin et qui allait se faire écraser.

La châtelaine fit un geste de dégoût et ouvrit la bouche pour ordonner au cocher de se remettre en marche, lorsque Trézou poursuivit d'un air qu'il essayait de rendre insouciant :

—Ce monsieur Fidès, qui aurait cru ça de lui ?

—Qui avez-vous nommé ? fit vivement la jeune femme.

—M. Fidès, l'instituteur de Saint-Martin.

—Monsieur Fidès !...

—Voyez vous-même, madame, dit Trézou en s'écartant.

La vicomtesse descendit de voiture et reconnut en effet, sur la civière rustique que les hommes avaient posée à terre, le visage blanc et rigide du maître d'école.

Elle était assez femme du monde pour dominer le trouble de ses traits, néanmoins ceux qui l'examinaient, Trézou en tête, avec un air goguenard, la virent pâlir.

—Cet homme n'est pas ivre, dit la châtelaine, après son rapide examen, il est victime d'un accident, d'une insolation peut-être, veuillez le déposer dans ma voiture, je vais le ramener chez lui.

Les paysans obéirent en ricanant, et Trézou eut la douleur de voir son plan avorté en partie.

La vieille Justine poussa les hauts cris en voyant revenir son maître en cet équipage, et elle attira ainsi le bon M. Marquand qui accourut offrir son secours à son jeune ami.

On étendit Fidès sur son lit : la vicomtesse parlait de faire venir le médecin.

—Faites-lui boire un peu d'ammoniac dans un demi-verre d'eau sucrée ; il n'y a rien de tel pour dégriser immédiatement, dit une voix derrière eux.

C'était celle de Trézou, l'adjoint, qui était entré dans la chambre, sans bruit, à leur suite.

Mme de Folnard se retourna, et, comme si elle eut deviné la vilénie du fermier, elle se recula avec dégoût, pensant :

—Qu'y a-t-il donc dans cet homme et pourquoi est-il ici ?

Quant à M. Marquand, il prit le fermier par le bras et, le dirigeant vers la porte :  
—Toi, va-t-en, fit-il, d'un ton si péremptoire, que l'autre obéit sans réplique.

Néanmoins il se disait *in petto* :

—Est-ce que par hasard ce pauvre Fidès aurait commis quelque imprudence ? Un voisin a pu lui offrir un petit verre, et, avec cette chaleur !... avec ça qu'il n'a pas l'habitude de boire le cher enfant ! Et quand cela serait ? la jeunesse est la jeunesse, que diable ! moi je me suis grisé plus d'une fois, quand j'avais son âge.

Tout en murmurant ces mots à voix basse, le brave homme préparait le breuvage à l'ammœniac, qui devait remettre le malade sur pied, et il le lui fit glisser entre les dents. Le remède opéra presque instantanément ; Fidès ouvrit les yeux et sourit en voyant, penché sur lui, le visage anxieux de la vicomtesse.

Celle-ci eut un soupir d'allègement : ce réveil n'était pas celui d'un coupable, d'un ivrogne revenant à la raison.

Cependant les idées du jeune homme étaient encore confuses.

—Qu'ai-je donc eu ? demanda-t-il.

—Vous êtes tombé de cheval, mon cher enfant, répondit Marquand qui l'observait avec attention, mais, grâce à Dieu, vous n'êtes pas blessé.

—Ah ! oui, je me souviens ; un éblouissement m'a pris comme je revenais de Champbœuf, à cheval, un instant après avoir quitté l'auberge du Héron-Bleu.

—Ah ! fit Mme de Folnard, en se redressant brusquement.

—Ah ! fit aussi Marquand, soudain intéressé, vous vous êtes arrêté à l'auberge ?

—Oui, je mourais de soif, j'y ai pris un verre de bière.

—Seulement !

—Oui, sans même descendre de cheval ; cela, mêlée à la chaleur suffocante qu'il fait aujourd'hui et à un peu de migraine, m'aurait étourdi et fait tomber de ma monture. Qui m'a relevé et amené ici ?

—Des gens de Saint-Martin qui passaient sur la route.

—Et le cheval de Léduc ?

—Ne vous en préoccupez pas : il est rentré paisiblement à l'écurie. Mais vous devez plutôt rendre grâce à Mme la vicomtesse qui vous a croisé sur la route et vous a ramenés chez vous en voiture.

Fidès remercia la châtelaine qui, sous prétexte de le laisser reposer, se retira en lui promettant d'envoyer prendre de ses nouvelles le soir même.

En remontant dans sa victoria, elle vit un groupe d'hommes et de femmes qui péroraient et ricanèrent, à peu de distance de la maison d'école, et le nom de Fidès, prononcé assez haut à dessein, vint frapper son oreille.

—Je vais savoir la vérité, pensa-t-elle, et si ce jeune homme a menti et s'il a été réellement ivre, comme le disent ces gens, je ne le reverrai de ma vie.

Puis, comme si elle eût honte d'une telle pensée :

—Mais cela n'est pas, j'en suis sûre, ajouta-t-elle ; seulement il doit y avoir des envieux ; il est trop au-dessus des autres pour cela ; je le tiens pour l'être le plus noble que la terre ait porté ; il n'est certainement pas à sa place dans l'humble position qu'il occupe ici, sans doute il y a un mystère autour de lui.

Fasse Dieu que je le pénètre ce mystère, et que je rende au pauvre jeune homme le rang auquel il a droit en ce monde.

Le cocher avait repris la route de Champbœuf et, sur l'ordre de sa maîtresse, stoppa devant l'auberge du Héron-Bleu.

La vicomtesse manifesta le désir de boire un verre d'eau qui lui fut bien vite apporté.

—Il est arrivé un accident non loin de chez vous, dit-elle au garçon qui la servit.

—Ah ! fit celui-ci avec insouciance.

—Un jeune homme qui, paraît-il, s'est arrêté chez vous pour prendre un verre de bière, s'est trouvé fatigué subitement et s'est laissé glisser de son cheval... que lui aviez-vous donc fait boire ? ajouta-t-elle, en scrutant le visage troublé du domestique.

—Mais... rien... fit celui-ci qui devenait de toutes les couleurs.

—Ne mentez pas, reprit Mme de Folnard sévèrement.

—Madame ! s'écria-t-il en joignant les mains, ne me faites pas punir, je vous en supplie c'est pas ma faute, je vous le jure ; c'est celle des particuliers qu'étaient dans la

grande salle ; c'est *eusse* qu'ont fabriqué le mélange. Y prétendaient que c'était pour jouer une farce à leur ami ; histoire de rire, quoi !

— Quel mélange ? parlez clairement.

— Vous ne me vendrez pas, alors. C'est que le patron ne plaisante pas, et si y savait, y m'en cuirait.

— Dites-moi toute la vérité et vous aurez un louis pour récompense.

— Un louis !... plus que mes gages de trois mois. Que oui que je vas parler. Eh ! bien, y z'étaient trois particuliers, comme j'ai dit, qui jouaient z'aux dominos ; passe un monsieur sur un cheval, un joli monsieur quoi, qu'avait l'air d'un prince malgré que ses vêtements n'étaient pas ceux d'un homme cossu, quoi ? Y demande un verre de bière ; je l'apporte ; les particuliers m'arrêtent au passage, me disent que le monsieur au cheval est leur ami et qu'y veulent lui faire une niche ; moi je ris aussi ; y versent de l'eau devie dans le verre, et l'autre qui avait très soif, boit sans se douter qu'y va attraper un plumet, car madame n'est pas sans savoir que cette boisson-là vous met en goguette mieux qu'une bouteille d'absinthe. Mais, est-ce qu'y s'est fait du mal, le monsieur au cheval ? j'en serais bien fâché.

— Non, heureusement, mais votre imprudence aurait pu lui être fatale. Pouvez-vous me dire le nom de ceux qui jouaient aux cartes dans votre salle ?

— Pour ça non, j'en suis incapable, car c'est pas des clients habituels de l'auberge ; y sont p'être bien de par-là, mais comme je suis pas du pays et que le patron ne m'a à son service que depuis quinze jours, je connais encore personne. Y en avait un petit et deux grands, c'est tout ce que je peux dire ; un qu'avait une sale tête surtout : et pas un d'aussi beau garçon que l'homme au cheval. Celui-là y m'a donne quatre sous d'étrennes ; les autres ont été plus chiches !

— Eh ! bien, voilà vingt francs pour vos renseignements, et une autre fois soyez plus prudent.

Là-dessus la vicomtesse s'éloigna au galop de ses beaux trotteurs, tandis que le garçon d'auberge serrait sa pièce d'or dans un coin de son mouchoir de poche, en méditant sur l'emploi de cette aubaine inespérée.

## VIII

Quelques jours plus tard, Fidès recevait une lettre de la préfecture, on lui intimait, en termes très secs, d'avoir plus de tenue et de mieux remplir ses fonctions d'instituteur ; il ne pouvait moins faire que de le ; négliger beaucoup, d'abord parce qu'il fréquentait une société que ne fréquente pas généralement un employé du gouvernement, puis parce qu'il s'enivrait ce qui était un cas de destitution immédiate pour un maître d'école ; pour cette fois, on voulait bien patienter, mais à la première récidive, M. Fidès serait remercié sans rémission.

Le jeune homme lut, se mit à rire en haussant les épaules, et fit une boulette du papier ministériel, qu'il jeta dans la cheminée. Il ne se préoccupa pas plus de l'avis reçu, ne daigna pas réfuter l'accusation calomnieuse portée contre lui et n'en perdit ni un coup de dent à ses repas, ni une parcelle de son robuste sommeil ; il continua à fréquenter l'église, le curé et le château, sans négliger pour cela ni ses amis les plus humbles ni ses devoirs d'instituteur. Le monde entier aurait pu se soulever contre lui, il n'eût pas sourcillé une seconde : n'avait-il pas, outre le sentiment de sa propre dignité, l'amitié de beaucoup et surtout l'affection noble et désintéressée des Foinard ?

Avec cela, la vie lui paraissait douce ; lui qui l'avait connue si triste, la vie, lui qui n'avait jamais attendu de l'avenir autre chose que chagrin et isolement, il retrouvait toutes les joies mortes de sa jeunesse.

Pour fêter l'anniversaire de l'arrivée de Fidès à Saint-Martin, la vicomtesse l'invita à dîner au château avec toute la bande Marquand. Le matin, les enfants de l'école avaient apporté à leur maître aimé un gros bouquet de rares fleurs que l'hiver allait rendre plus rares encore, et ils lui avaient récité un naïf compliment pour le remercier de sa sollicitude et de ses soins à former leurs intelligences et leurs cœurs.

Et maintenant, il franchissait le seuil de ce petit salon bien clos où il avait déjà passé de si douces heures entre les bons châtelains, le piano et son violon. Un doux gazouillis d'oiseaux s'en échappait ; c'était le gai babil des petites Marquand, qui se disputaient la vicomtesse ; Fidès vint s'incliner devant elle :

“ Welcome ! ” fit alors la jeune femme en lui tendant la main.

— Ce M. Fidès ! fit étourdiment Odette la blondine, il comprend toutes les langues !

— Oh ! corrigea vivement l'instituteur, j'ai oublié ce que je savais dans mon enfance.

— Il sait même le russe, cria la pétulante fillette.

— Quoi ! même le russe ! tu le crois, *goloufka* ? répondit la jeune femme distraite, en caressant les cheveux de soie de l'enfant.

— Monsieur Fidès, que veux-tu dire : *goloufka* ? cria Odette, sans voir le froncement de sourcils de son grand ami, évidemment mécontent.

— Ma colombe, répondit-il du bout des lèvres.

— Vraiment, vous pouvez parler le russe ? lui demanda Mme de Folnard, soudain intéressée.

— Da ! répondit brièvement Fidès, en s'inclinant un peu.

Puis, comme pour couper court à cette conversation, il alla s'asseoir près d'un guéridon et feuilleta un album, par contenance.

Jamais la vicomtesse ne lui avait paru si jolie que ce soir-là, avec son costume de dentelle sur fond de soie et le velours noir du corsage échancré, sa tête fine, un peu railleuse, avait une nuance de mélancolie, malgré la gaieté qui l'entourait ; elle avait piqué une rose-thé dans ses cheveux, et Fidès ne pouvait s'empêcher de la contempler avec ravissement, ne s'apercevant pas que les yeux de Marthe le considéraient lui-même attentivement.

Pauvre Marthe ! elle souffrait, mais son cœur ignorait la jalousie, ce vampire qui boit le sang des hommes, ce démon que connaissait Simone, la jolie paysanne, et Trézon l'adjoint.

Marthe avait un remède souverain à sa tristesse ; un jour Fidès lui avait dit : “ Quand les heures noires arrivent je travaille, c'est le seul moyen que j'emploie contre ce mal et je m'en trouve toujours bien. ”

Marthe faisait ainsi ; certes, ses journées étaient bien employées toujours, mais, lorsque comme ce soir-là, elle se voyait transportée dans un appartement luxueux et artistique où tout semblait concourir à encadrer et doubler la beauté d'une femme, elle pensait avec un peu d'amertume :

— Ah ! si j'étais à sa place !

C'était pourtant une vaillante fille, mais qui n'a ses minutes de faiblesse ? et elle chassait bien vite ce regret comme une pensée mauvaise. Alors elle se mettait à sourire et joignait ses éclats de gaieté aux rires cristallins des petites, puis elle regardait la vicomtesse et toute sa tristesse lui revenait à la vue de sa beauté.

Après le dîner on fit de la musique, blottis frileusement dans le petit salon chaud, tandis qu'au dehors le parc frissonnait sous les caresses du vent d'automne.

Quelque ardent désir qu'elles eussent d'entendre chanter le violon de leur grand ami et le piano de Mme de Folnard, les fillettes qui devaient être matinales furent emmenées de bonne heure par l'oncle Auguste et les grandes cousines.

Fidès allait s'éloigner avec eux lorsque la vicomtesse lui toucha légèrement le bras :

— Pouvez-vous demeurer un instant de plus, lui dit-elle, j'ai à vous parler ; mon beau-père et ma belle-mère vont remonter chez eux ; il n'est pas tard, donnez-moi un moment encore.

Fidès obéit et, lorsqu'il se trouva seul avec la châteleine, elle lui dit en s'asseyant sur une causeuse et lui faisant place à côté d'elle :

— Mon cher monsieur Fidès, j'ai fait une découverte à votre sujet, et dussé-je troubler votre tranquillité il faut que je vous en fasse part.

Fidès tressaillit à ces mots et la regarda avec angoisse.

— Vous avez des ennemis, continua-t-elle nettement.

Il eut un soupir d'allègement.

— Je le sais.

— Et vous restez si paisible ? et vous ne vous défendez pas ?

Il fit un geste d'insouciance.

— Vous savez que trois ou quatre mauvais sujets du village vous ont grisé à votre insu, moins pour mettre votre vie en danger que pour vous ôter de votre prestige aux yeux de vos élèves... et des autres, ajouta-t-elle avec un peu d'embarras.

— Comment avez-vous deviné cela, madame ?

—Je suis allée aux informations.

Fidès sentit son cœur battre plus vite ; s'intéressait-elle donc tant à lui, cette femme adorable qu'elle cherchât à le défendre et à le disculper ?

—Vous êtes bonne, répondit-il avec émotion.

—Je ne m'étonnerais pas qu'une semonce vous arrivât de la préfecture ; ceux qui ont voulu vous abaisser et vous nuire, sont capables d'une lâche calomnie et d'une dénonciation.

Fidès se mit à rire :

—C'est déjà fait, dit-il.

Elle eut un mouvement indigné.

—Les lâches ! murmura-t-elle. Et qu'avez-vous répondu ?

—Rien. Ces petites-là ne m'atteignent pas. Je vous en prie, madame, ne vous préoccupez plus de cela.

—Mais ils vous rendront la vie impossible ici.

Une expression de douceur infinie effleura les beaux traits sévères du jeune instituteur :

—Qu'importe ! dit-il, je suis si heureux à Saint-Martin... maintenant.

Un peu de rose colora la pâleur délicate de la vicomtesse, qui reprit, après un instant de silence :

—Monsieur Fidès, répondez-moi bien franchement, voulez-vous ? N'est-ce pas que vous n'étiez pas né, que vous n'avez pas été élevé pour remplir les fonctions vulgaires de maître d'école ! Mes beaux parents et moi, nous nous sommes souvent dit que vous avez dû déchoir de votre rang par quelque circonstance malheureuse.

Elle ajouta, suppliante, presque câline, en penchant vers lui sa jolie tête :

—Nous sommes vos amis, n'est-ce pas ? vous avez confiance en nous ? Eh bien, ne m'apprendrez-vous rien de votre passé ? Oh ! ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait parler ainsi, croyez-moi, mais j'ai le plus vif désir de réparer s'il est en mon pouvoir, l'injustice du sort à votre égard.

Fidès la considéra profondément : non ce n'était pas un caprice de femme qui l'avait élevé dans cette demeure aristocratique au rang d'ami, de commensal ; c'était plutôt un lien moral, invisible qui, chaque jour plus resserré, unissait étroitement ces deux âmes semblables l'une à l'autre par l'élévation et la délicatesse des sentiments.

—Eh ! bien, dit-il, je ne vous tairai rien, n'êtes-vous pas mon bon ange et ne veillez-vous pas sur mon bonheur ?... Je suis né à Paris dans un voyage qu'y firent mes parents qui étaient étrangers, mais j'ai passé loin de la France toute ma première jeunesse. A l'âge de douze ou treize ans seulement, j'y revins avec mon aïeul qui m'avait recueilli avec ma sœur après la mort de notre père et de notre mère. Mon enfance fut sombre et terrible, permettez-moi de laisser de côté ces détails presque sinistres, ces souvenirs me font mal. Mon grand-père était bizarre, aigri par le malheur, mais il nous aimait. C'est lui qui, en partie fit mon éducation car il était très instruit, puis voyant mes goûts exceptionnels pour la musique, il me destina à cet art, et, au milieu des difficultés d'une mission qu'il s'était promis d'accomplir, il m'emmena à Paris pour me remettre aux mains d'un bon maître ; hélas ! ce projet échoua par la mort de mon aïeul ; cette mort fut toute simple, car il était âgé et il avait pâti dans sa vie, mais elle fut précédée d'une effroyable catastrophe à laquelle je ne puis penser sans frémir encore aujourd'hui.

Ma sœur et moi restions donc seuls au monde et je ne sais trop ce que nous serions devenus si de braves gens ne se fussent chargés de nous. C'étaient d'honnêtes artisans qui employèrent le peu d'argent que nous avait légué mon aïeul à nous faire élever simplement ; ou, du moins, moi seulement, puisque ma sœur s'éteignit à la suite d'une fluxion de poitrine, l'hiver qui suivit la mort de mon grand-père ; j'éprouvai une immense douleur ; une seule chose eût pu alors m'adoucir l'existence si sombre pour moi ; la musique ; mais ceux qui prirent soin du pauvre orphelin ne comprenaient pas que l'on pût trouver du charme à effleurer de l'archet les cordes d'un joujou de bois ; ils étaient bons, mais simples d'esprit et de goûts ; me voyant plus d'aptitudes pour l'étude que pour le commerce, ils me destinèrent à la carrière de l'enseignement. Et voilà comment j'ai vu briser ma carrière d'artiste et mon dernier espoir, comment j'ai vu ma vie détournée de sa véritable voie, c'est la fatalité ou plutôt la volonté divine devant laquelle je n'ai qu'à m'incliner.

Mme de Folnard lui pressa la main en silence ; beaucoup de paroles expressives

montaient à ses lèvres pour consoler ce malheureux qui avait vu peu à peu tout sombrer dans son existence, mais elle n'osait les proférer.

—Pauvre ami ! dit elle seulement, mais avec un accent de pitié si sincère que presque malgré lui, Fidès effleura de sa moustache la main fine de la jeune femme.

—A propos, dit tout à coup celle-ci en la retirant promptement, dites moi donc comment il se fait que vous sachiez le russe, une langue si difficile et qui ne court pas les rues, en France ?

—C'est tout simple, répondit Fidès, étonné de ce subit changement de manières ; mon père était Polonais et j'ai habité un peu la... Sibérie.

—Ah ! fit la châtelaine, qui retomba dans une profonde rêverie.

Fidès se leva pour prendre congé de Mme de Foinard, car il se faisait tard, mais elle le retint.

—Encore un instant, dit-elle, et c'est moi qui vais vous raconter ma vie, oh ! en deux mots seulement. Je ne sais pourquoi, souvent, et ce soir surtout, vous m'avez rappelé un ami d'enfance, un délicieux garçonnet que j'ai connu peu de temps, mais auquel, je me suis attachée assez pour ne jamais l'oublier ; c'est à Biarritz que je le vis pour la première fois... j'étais malade, faible, languissante : rien ne m'intéressait ni ne m'amusaient. Je rencontrai ce bel enfant qui avait de la musique plein la tête et de la noblesse plein le cœur ; il vivait avec sa petite sœur aveugle et avec son aieul... un homme que j'aurais voulu ne jamais connaître. Oh ! si vous saviez !... Vous avez beaucoup souffert, je le sais, la vie ne vous a pas été clémente, mais moi, je n'ai pas toujours marché sur un tapis de mousse et de fleurs comme il semble : j'ai perdu ma mère d'une façon tragique, épouvantable... Le vieillard dont je vous parlais...

—Mais taisez-vous donc, madame ! ne voyez-vous pas que vous me tuez !... cria tout à coup Fidès à ses côtés.

Il s'était levé par un effort surhumain et tentait de s'éloigner, le visage bouleversé, les membres tremblants.

—Qui donc êtes-vous ?... murmura la vicomtesse épouvantée. Êtes-vous donc ce Fidelio Maritzki... le petit-fils de... du meurtrier ?

Il y eut un silence terrible : certes, le jeune homme pouvait encore nier, inventer quelque fable pour expliquer son émotion à cette femme qu'il chérissait de toute son âme.

Anxieuse, elle attendait la réponse et vit se contracter ses lèvres qui ne connaissent pas le mensonge.

—Xénie... Xénie Morloff !... Xénie Zurkine... balbutia-t-il, d'une voix éteinte. Oui, je suis Fidelio Maritzki.

Et il releva la tête, fier encore de ce nom qui sonnait si haut en Pologne.

—C'est par un Maritzki que ma mère a été assassinée... murmura Xénie dans un sanglot.

—C'est par Olga Zurkine que mon père a été vendu aux Russes, répliqua amèrement Fidelio.

Ils se mesurèrent tous les deux du regard, et dans ce double regard il y avait à la fois de la haine et de l'amour.

—Qu'avait donc fait ma mère ? gémit enfin Xénie vaincue la première.

Comment lui dire cela ?

Elle voulait tout savoir cependant ; c'était une âme de fer dans une délicate enveloppe de satin blanc, elle pouvait supporter ce récit sans défaillir.

Fidelio lui raconta tout, mais par une ingénieuse délicatesse de cœur, ou par un reste de pitié, il atténua ce qu'il y avait eu de trop cruel dans la conduite d'Olga Morloff. Entre ces deux êtres jeunes, beaux et charmants, qui s'aimaient et qui allaient se séparer pour ne plus se revoir, mieux valait l'absolue franchise ; et c'est pourquoi il osa retracer à Xénie l'affreux tableau de son enfance, l'exil en Sibérie, le Nertshinsk, la mort lente et atroce qui l'avait fait orphelin.

Quant au meurtrier, au justicier, comme s'intitulait le vieux Maritzki, le châtiment des hommes n'avait pu l'atteindre après le meurtre de la comtesse Morloff ; il put gagner la frontière, mais ce fut pour y rendre le dernier soupir et confier ses petits enfants aux braves gens qui se chargèrent d'eux par la suite.

Xénie, après l'horrible catastrophe, avait quitté Paris, mais non la France, avec son beau-père et sa gouvernante. Le premier, qui était pour elle comme un véritable père,

vécût assez pour la voir guérir peu à peu et recouvrer la gaieté et la santé : c'était une riche héritière que Xénie Zurkine, aussi eût elle de nombreux prétendants ; elle accorda sa main à un jeune gentilhomme français, le vicomte de Folnard, attirée plutôt vers les parents du futur que vers le futur lui-même.

Le comte et la comtesse de Folnard espéraient fermement que le mariage allait convertir leur fils, et que, mari d'une femme délicieuse, il ferait un époux parfait et la rendrait heureuse.

Il n'en fut rien : Xénie vit tomber feuille à feuille toutes ses illusions de jeune fille ; le comte fut tué en duel avant d'avoir pu désoler tout à fait la vie de sa femme.

Xénie, trop jeune veuve pour vivre seule, demeura avec le comte et la comtesse de Folnard dont la tendresse avait compensé pour elle l'indifférence du mari.

Si, jusqu'à ce jour, Fidelio n'avait jamais entendu ce nom de Xénie qui l'eût certainement frappé, c'est que les châtelains de Folnard appelaient leur belle fille de toutes sortes de noms tendres à la place du sien propre qu'ils ne trouvaient pas à leur goût.

Un grand déchirement s'était fait dans l'âme du pauvre instituteur.

—Alors, s'écria-t-il avec angoisse, je ne vais plus vous voir, jamais, jamais, jamais ?...

La vicomtesse baissa la tête :

—Y a-t-il donc tant d'inimitié entre nous ? murmura-t-elle.

—Ce n'est pas de l'inimitié qu'il y a entre nous, répondit Maritzki, mais plutôt trois cadavres... mon père, ma mère, la vôtre... Oh ! c'est affreux. Vous ne pouvez pas inspirer de haine, madame, il est impossible de vous connaître sans vous bien aimer, seulement... nous ne pouvons plus nous revoir.

—Hélas ! murmura Xénie ; et je m'étais fait une chère habitude de vos visites, de votre présence, Faut il que je vous le confesse ? Je suis la vicomtesse de Folnard, je suis de sang noble, vous n'étiez pour moi hier encore, qu'un humble maître d'école, eh ! bien, je vous mettais plus haut que les plus puissants boyards de mon pays et que les plus honorables gentilshommes français. Je ne me suis jamais ennuyée en votre compagnie, j'étais heureuse quand vous étiez là et... Fidelio Maritzki, pourquoi vous le taire ? Nous nous aimions, n'est-ce pas ? honnêtement, sincèrement ? Je l'ai lu maintes fois dans vos yeux, pauvre ami ! Eh bien ! j'aurais échangé volontiers mon titre de vicomtesse de Folnard contre votre simple nom de Fidelio.

—Madame ! oh ! madame, mais, vous ne pensez pas... Non ! ne me laissez pas croire cela ! Il ne fallait pas me le dire. Jamais moi je n'aurais osé lever les yeux sur vous... Le nom, mon Dieu ! cela ne fait pas encore autant, car... car celui de Maritzki a sa noblesse aussi, mais... vous oubliez que vous êtes riche et moi pauvre, absolument pauvre.

—Et si j'estime plus un homme intelligent qui gagne sa vie qu'un homme riche qui ne sait que dépenser d'une manière fort sottise l'héritage, ou péniblement acquis ou sagement conservé par ses pères ?

—Peut-être, madame ; il vous est permis de penser ainsi parce que vous avez l'âme noble et belle ; mais de mon côté, je dirai que l'homme pauvre qui recherche la main d'une femme riche est méprisable, à moins qu'il n'ait en soi-même les moyens de faire sa place au soleil et de combler cette distance. Voilà pourquoi j'ai tenté de toute ma force, non pas de ne point vous aimer, non pas de vous oublier, ce qui eût été impossible, mais de vous chérir en frère, en ami dévoué, pas autrement, afin que l'idée d'une union vint dépouiller mes sentiments de leur pureté désintéressée.

—Maritzki, reprit la vicomtesse que ces paroles avaient émue profondément, vous n'aviez pas besoin de me dire cela, je connais la noblesse de votre âme. Et je vous répète ce que je vous disais tout à l'heure : j'aurais échangé volontiers mon titre contre le simple nom de Fidelio... Mais j'ignorais ce que je sais aujourd'hui. Ah ! pourquoi faut-il que vous soyez un Maritzki ?...

Fidelio souffrait horriblement, mais en même temps une joie délirante lui entraît dans l'âme, car il est des choses plus douces que le bonheur, et les paroles qu'il venait d'entendre avaient une douceur infinie.

Il ploya le genou devant elle :

—J'ai enduré un martyre, murmura-t-il de sa voix harmonieuse un peu voilée par l'émotion, mais cette heure me paie de toutes mes souffrances. Vous êtes un ange,

madame, que Dieu vous bénisse pour ce que vous venez de me dire. En effet, désormais un abîme nous sépare, mais que je sois maudit si jamais je vous oublie !

Ses lèvres proférèrent tout bas :

“ Adieu ”, adieu, ce mot désespéré ; mais il baisa les mains que lui tendait la jeune femme et s'enfuit ; il s'enfuit dans la nuit sans se retourner pour la voir encore une fois, tandis qu'elle demeurait debout sur le perron de marbre se détachant, fine et élégante, sur le fond éclairé du vestibule. Il s'éloignait dans la nuit froide sans lune et sans étoiles, la tête penchée sur sa poitrine, allant droit devant lui, traversant les rues désertes du village endormi, et offrant son front brûlant à la fraîcheur du vent.

C'était un page exquise qu'il fallait désormais rayer de sa vie. Cette femme qu'il voulait chérir d'une affection de frère, d'une affection reconnaissante, et qu'il eût voulu toujours défendre et protéger, il lui fallait la fuir maintenant. Et cependant il lui devait tant ! elle avait mis tant d'heures charmantes dans son existence un peu vulgaire, elle l'avait relevé au niveau qui lui convenait, et il avait si souvent remercié Dieu de l'avoir placée sur sa route !

Certes, il ne pouvait éprouver pour elle que ce sentiment mi-fraternel, mi-reconnaissant, car, comme il venait de le lui dire, jamais la pensée d'une union possible n'avait effleuré l'esprit de Fidelio ; un abîme social les séparait absolument tous deux : à présent c'était bien autre chose : l'abîme s'était élargi, creusé, il était épouvantable, car c'était un double crime qui avait fait ce changement.

Lorsque, le lendemain, les enfants de l'école le retrouvèrent à son poste, exact et correct, ils remarquèrent l'altération de ses traits et se dirent l'un à l'autre :

—Le maître a quelque chose : il a l'air d'un homme qui a reçu un mauvais coup et qui en est encore étourdi.

Mais le maître essayait de sourire à ses élèves ; il y réussissait, seulement son sourire était découragé, désenchanté, et Dieu savait cependant la force qu'il lui fallait pour le commander à ses lèvres !

Ah ! qu'il est heureux, celui qui, dans le paroxysme de la douleur peut pleurer et gémir ! mais qu'il souffre celui qui doit dévorer ses larmes en silence et mentir au monde !

Fidelio était fort et brave jusqu'à l'héroïsme ; les êtres vulgaires crient au moindre coup : Fidelio n'était pas de ceux-ci ; il recouvrait d'un voile cette blessure qui lui meurtrissait l'âme et dont il ne pouvait mourir ; il ne la montrait qu'à Dieu.

Il donna sa démission d'instituteur : il ne se sentait pas le courage de mener plus longtemps cette vie, de montrer un front serein aux indifférents, et surtout il ne pouvait plus rester dans le même pays qu'elle. Mais son remplaçant ne pouvait venir immédiatement à Saint-Martin, Fidelio dut y demeurer encore quelques semaines, malgré qu'il eût hâte de s'éloigner.

La vicomtesse, elle, avait bien projeté de retourner à Paris sans terminer l'hiver à Folnard selon sa première intention, mais par un contre-temps funeste, le comte fut pris d'une attaque de goutte qui ne permit pas à sa belle fille de le quitter sans un prétexte grave.

On s'aperçut bien vite au village, ou tant d'yeux d'argus étaient fixés sur lui, que l'instituteur avait cessé toutes relations avec Folnard, et les commentaires allaient bon train. Et puis, Fidelio avait beau faire et tenir à distance les indiscrets, il ne pouvait cacher son changement physique ; il avait pâli et maigri d'une manière effrayante en quelques jours, et lorsqu'il prenait maintenant son violon, c'était pour en tirer une musique si sombre et si triste que la vieille Justine pleurait dans sa cuisine, la tête cachée sous son tablier.

Quand aux Marquand, s'ils souffraient de voir souffrir leur ami, ils respectaient son silence et ne lui demandaient rien, mais chaque soir, Marthe allongeait sa prière déjà bien longue pour supplier le ciel de venir en aide à Fidès.

La jolie Simone, elle, se réjouissait intérieurement de ce qui arrivait tant à l'école qu'au château, seulement l'adjoint Trézon n'y gagnait rien, car sa capricieuse promise refusait toujours de fixer la date de leur mariage, et, dans sa rage jalouse, Trézon rendait l'innocent Fidès responsable de ses mécomptes.

—Il ne perdra rien pour attendre, se disait l'envieux : le maître d'école a eu le dessus dans l'affaire de l'auberge du Héron-bleu, mais je le retrouverai. Il ne suffit pas qu'il quitte Saint-Martin : en quelque lieu qu'il soit, je saurai le retrouver et lui faire payer les nuits blanches qu'il m'a fait passer et les dédains de Simone !

Trézon ne savait pas que les circonstances allaient le servir mieux encore que sa colère.

Ce matin-là, Fidelio réunit pour la dernière fois ses élèves, ses chers enfants qui depuis plus d'un an ne lui donnaient que satisfaction et encouragements.

Beaucoup de gens du village, et en général les parents des écoliers, étaient venus lui serrer la main et lui exprimer leur regret de le voir partir.

Et maintenant c'étaient les enfants qui se pressaient autour de lui pour le dernier adieu ; ils se disaient qu'après cette entrevue ils ne reverraient plus jamais leur maître aimé, que leurs yeux ne se lèveraient plus sur son visage noble et expressif ; qu'ils n'entendraient plus sa voix chaude et sonore leur enseigner de belles et grandes choses.

Et malgré eux ces enfants qui voulaient être des hommes, laissaient couler leurs larmes en pressant les mains du maître.

C'était l'hiver ; le ciel était gris et morne, la nature froide ; il n'y avait pas de feu dans la salle de l'école désormais vide en attendant l'arrivée du nouvel instituteur ; Fidelio ne voulait pas les retenir longtemps, mais ce petit troupeau se serrait autour de lui comme pour le retenir, comme pour jouir encore de ces derniers instants.

Et lui, attendri, leur parlait doucement, comme devait parler le Christ à ses disciples aimés avant de les quitter.

—Mes chéris, leur disait-il en les contemplant avec une tendresse douloureuse, j'ai fait ce que j'ai pu pour faire de vous des hommes, des travailleurs, des chrétiens ; si je n'ai pu achever ma tâche et vous conduire jusqu'où j'aurais voulu, c'est que la destinée est venue se jeter entre nous ; mais souvenez-vous du peu d'enseignements que je vous ai donnés ; la plupart d'entre vous sont assez grands pour me comprendre : la vie a de lourdes tristesses, mes bien-aimés, et pour les supporter, rappelez-vous qu'il n'y a qu'un remède : Dieu. On voudra vous enlever la foi en lui, l'amour, l'espérance : ne vous laissez pas convaincre ; croyez, aimez, espérez envers et contre tout ; soyez hommes et surtout soyez chrétiens ; servez votre pays et ne soyez pas de ceux qui font beaucoup de bruit pour faire croire qu'ils se sacrifient à la patrie, et qui ne sauraient lui donner ni une goutte de leur sang, ni une parcelle de leur or. Aimez-vous et soutenez-vous les uns les autres comme il nous est commandé et oubliez les offenses qu'on vous fera, car je l'ai dit souvent, il n'y a pas de plus noble vengeance que le pardon.

Ils l'écoutaient haletants, avides, ce maître si noble et si bon qui connaissait la grande désolation du monde et de la vie ; ses yeux avaient un éclat insurmontable, ces yeux si bleus qui semblaient réfléchir dans leurs prunelles profondes l'infini du ciel ou de la mer ; ils l'écoutaient, comprenant qu'ils étaient à un de ces instants dont on se souvient éternellement ; et ils devaient, en effet, se souvenir.

Mais il fallut se séparer et tous pleurèrent amèrement en recevant le baiser d'adieu.

Dans cette même matinée, le village vit partir Fidès, ce *monsieur*, ce gentleman si fier que n'avaient jamais dépoétisé ses fonctions infimes de maître d'école.

Il prit congé des Marquand ; l'oncle Auguste serra les mains avec effusion et les fillettes sanglotèrent à la pensée de perdre leur ami. Seule Marthe resta sereine, mais c'était certainement celle dont le cœur saignait le plus ; Dieu seul connaissait le déchirement de ce cœur chaste qui avait donné son affection honnête et simple sans rien recevoir en retour.

Maintenant tout Saint-Martin regardait partir l'ex-instituteur que suivait son modeste bagage, escorté par un paysan, et tout Saint-Martin ne comptait plus le revoir.

Lui, il s'en allait, l'âme triste à mourir, parce que l'on s'attache même aux lieux où l'on a souffert, et surtout parce qu'il laissait tout son cœur derrière lui.

Il ne regardait qu'en lui-même, ne voyant ni la campagne admirable-encore dans sa beauté morne de l'hiver, ni les champs désertés, ni l'horizon sans fin ; la nature ne lui souriait plus et il se surprenait à aimer la vie de bête de somme du paysan qui, au moins, goûte la douceur du repos après le travail.

## X

Elle venait à cette fête parce qu'un devoir de société l'y contraignait mais elle y venait la mort au cœur et la mélancolie au front.

Ce n'était pas un grand bal, mais une soirée dansante donnée par une de ses amies, la baronne de Rougemont, dans son joli chalet situé sur la route même de Saint-Martin.

Et Mme de Folnard s'y rendait, sans se douter que cette fête commencée dans la jrie pour tous les autres invités, devait se terminer d'une manière tragique.

Déjà les salons s'emplissaient, les valse chantaient, l'atmosphère s'attédisait dans la maison étincelante de fleurs et de lumières.

Pendant ce temps un homme apparaissait, à quelque distance de là, sur le seuil de la cabane enfumée de la Maraude.

—C'est toi, mon fils ? dit la vieille femme à l'arrivant, usant du tutoiement envers Fidelio, non par familiarité, mais par l'affection qu'elle portait au jeune homme depuis qu'il l'avait délivrée des mauvais garnements qui la maltrahent.

—Oui, mère Maraude, c'est moi.

—Qu'est-ce qui t'amène si tard par ce temps affreux, car la neige tombe et le froid va être rude ?

—Mère Maraude, je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit seulement ; mais que je ne vous gêne pas : vous avez deux petites chambres, une chaise dans ce cabinet me suffira.

La Maraude le supplia d'accepter le lit et la meilleure pièce de son pauvre logis, mais Fidelio ne voulut pas l'accepter ; d'ailleurs avant de se reposer il avait encore une course à faire au village.

—Par ce temps ? fit la vieille femme en hochant la tête.

—Oui, que m'importent le froid et la neige ?

—Ah ! dit la Maraude songeuse ; puis, s'approchant du jeune homme qu'elle regarda dans les yeux :

—Est-ce vrai ce qu'on dit au pays ? murmura-t-elle. Je ne sais si c'est une invention de ce misérable Trézon, mais on dit...

—Que m'importent les cancans du village ? fit l'instituteur avec insouciance. Je ne suis plus à Saint-Martin, d'ailleurs, qu'ont-ils à s'occuper de mes affaires ?

—Ils disent, poursuivit la Maraude sans s'émouvoir, ils disent que tu aimais la châtelaine de Folnard et qu'à présent tu la hais parce qu'elle a méprisé ta tendresse.

Fidelio haussa les épaules.

—Qu'ils jassent sur mon compte tant qu'ils le voudront, s'écria-t-il, mais qu'on ne prononce pas son nom à elle, ils me le paieraient :

—Jésus-Dieu ! Comme il l'aime, ah ! povero ! fit la vieille en joignant ses mains ridées. Vois-tu mon fils, tu allais trop souvent au château, cela devait finir mal.

Maritzki fronça le sourcil.

—Mère Maraude, dit-il, je vous ai demandé asilé pour la nuit, mais faites-moi grâce de vos questions et de vos plaintes.

Il hésita une seconde, puis reprit, comme se parlant à lui-même :

—Et quel crime y aurait-il à lui donner mon affection, à lui vouer ma reconnaissance ? Isolé de cœur dans ce pays ingrat, exerçant une charge au-dessous de mes capacités, j'ai été accueilli au château comme un ami, comme un enfant de la famille ; là j'ai reçu tous les encouragements, toutes les consolations, tous les exemples charitables qui pouvaient relever mon courage, mettre un sourire en ma triste vie ; pourquoi ne le reconnaitrai-je pas ? Il faudrait pour cela n'avoir point d'âme, point de cœur. Mais à quoi bon parler de cela ? Je suis venu, mère Maraude, pour chercher mon violon qu'on a oublié dans le déménagement de mon pauvre mobilier ; je risquerais de ne le point retrouver en attendant plus longtemps ; je retourne à mon ancien domicile et serai bientôt de retour. Le mauvais temps et l'obscurité m'empêchent de rentrer à la ville après cette course, mais demain de bonne heure je m'y rendrai de nouveau.

—Comme-tu voudras, mon fils, répondit humblement la vieille femme. Ainsi tu sors ? ne reviens pas trop tard, car la nuit est froide et sinistre ; tu trouveras un matelas et une couverture là dans ce coin, moi j'ai ce qu'il me faut. Veux-tu souper ? voilà du pain et du fromage ; j'ai peu de chose, mais tout ce que je possède est à toi.

Fidelio remercia la Maraude avec effusion, refusa de manger, et, s'enveloppant dans son manteau il reprit la route de Saint-Martin.

La Maraude le regarda partir :

—Ah ! povero ! répéta-elle, c'est donc vrai qu'il l'aime ? alors, je le plains, car il n'est pas de ceux qui oublient.

Puis elle rentra et se mit à réciter son rosaire pour l'absent.

La fête était dans tout son éclat ; devant la maison piétinaient dans la neige les

chevaux fringants attelés aux coupés brillants ; des jets lumineux s'échappaient des mors d'acier cliquetant au moindre mouvement, des lampes semées à l'intérieur du châlet, des lanternes plaquées de métal ; une façade et un côté du chalet Rougemont demeuraient dans l'ombre, étant situés vers le parc ; là tout était plus noir et plus triste et contrastait étrangement avec la gaieté du côté opposé ; et cependant là se tenait un homme debout sous les fenêtres basses et à travers lesquelles il pouvait voir passer une femme plus belle que toutes les autres ; son costume de crêpe blanc était léger comme la robe d'une libellule ; ses diamants moins brillants que ses yeux ; ses lèvres roses essayaient de sourire, mais on devinait que sous sa gaieté de commande cette femme souffrait et qu'elle faisait effort pour répondre aux cavaliers empressés autour d'elle.

Fidelio regardait toujours à travers la vitre limpide.

En chemin, comme il se rendait à son ancienne demeure, il avait recueilli quelques menus propos des gens qui marchaient devant lui :

—La fête est magnifique, disait-on ; les dames sont bien belles, mais la plus belle de toutes est sans contredit la ravissante vicomtesse de Folnard.

Et, sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, Fidelio avait suivi les curieux et pénétré dans la cour du chalet au lieu de tourner du côté de la maison d'école ; il ne songeait plus au violon oublié.

—Mon Dieu, murmura-t-il, qu'importe que je pleure si vous la rendez heureuse ! qu'elle ne garde du terrible passé qui s'est mis entre elle et moi, que les souvenirs qui lui seront doux.

Il ne s'apercevait pas que la neige tombait sur son front nu ; il ne s'apercevait pas non plus qu'un homme l'épiait dans l'ombre et que cet homme était Trézon, son ennemi mortel.

Enfin il fit un pas pour abandonner ces lieux ; il marcha, un peu courbé, et si préoccupé de ses propres pensées qu'il n'entendit pas Trézon dire à mi-voix à un garçonnet qu'il tenait par le bras :

—Dis-moi, Pierrot, vois-tu celui qui passe là ?

—Oui, je le vois, mais, Trézon, ça n'est pas ça que je veux regarder ; aidez-moi donc à grimper à cet arbre pour que je plonge jusqu'au fond de ces beaux salons.

—Non tu te mouillerais et tu ne verrais pas mieux. Dis-moi, as-tu reconnu cet homme ?

—Lequel ? celui qui a passé près de nous ? Tiens, mais vous m'en faites souvenir : c'était M. Fidès, le maître ; et moi qui le croyais parti !... et moi qui n'ai pas couru à lui ! faut croire que la curiosité...

—Non, tu as bien fait de ne pas lui parler.

—Pourquoi ?

—C'est en cachette qu'il est revenu ce soir à Saint-Martin qu'il avait quitté ostensiblement dans la matinée.

—Pourquoi ? dit encore l'enfant en se haussant sur ses pieds chaussés de sabots, afin de mieux voir le beau salon lumineux.

—Pourquoi ? ah ! voilà ! est-ce qu'on sait ?

—Il avait l'air tout chose, fit Pierrot, qui se retourna brusquement comme si cette réflexion lui vint soudain à l'esprit.

—Oui, tu as vu comme moi la sombre lueur qu'il avait dans les yeux, et sa figure blême comme un suaire ?

—Qu'a-t-il ? demanda l'enfant.

Trézon eut un rire faux et sinistre.

—Vois-tu, petit, il avait le visage d'un homme qui a fait ou qui va faire un mauvais coup.

—Oh ! Trézon ! fit Pierrot scandalisé, le maître en est incapable...

Puis, retrouvant sa nature primesautière d'écolier, il ajouta, se grandissant davantage :

—Mais voyez donc les beaux laquais en livrée or et noir qui passent des plateaux chargés de sirops et de glaces ; comme ce doit être bon !

Trézon l'enleva dans ses bras robustes et l'éleva une seconde en l'air.

—Allons, curieux, regarde une fois pour toutes, et puis cours chez toi pour te coucher ; par le temps qu'il fait on est mieux dans son lit que dehors ; cours vite, galopin, ta maman va gronder et elle aura raison.

Pierre s'éloigna à regret, mais content cependant, de pouvoir raconter le lendemain ce qu'il avait vu de la fête.

Trézon, comme s'il eût eu assez, lui aussi, de ce spectacle, fit quelques pas dans la cour et sur la route ; là il se heurta à un ivrogne qui trébuchait et marmottait d'incohérentes paroles. C'était Lutrain qui, depuis quelque temps, entraîné par de mauvais camarades, s'était remis à boire.

—Tiens, tiens, tiens ! se dit l'adjoint, en voilà un qui va peut être me servir.

—Eh ! Lutrain, fit-il en attrapant l'ouvrier par sa blouse, nous sommes donc encore dans les vignes du seigneur ?

—Ben ! après ? c'est-y défendu de boire quand on a soif ?

—Non, pardieu, non. Mais qu'est-ce que tu portes donc là, à la main ? on dirait que c'est lourd.

—Que oui que c'est lourd ! c'est du pétrole que ma bourgeoise attend ; je suis allé le chercher chez l'épicier et...

—Et tu en as profité pour boire un coup, hein ?

—Ben oui, mais que ce satané bidon me pèse au bras !

—Tiens, passe-le moi ; je vais de ton côté et comme je suis solide sur mes jambes, je le porterai jusque chez toi.

—Ah ! je veux bien. Tu es un ami, toi, Trézon, un vrai ; c'est pas parce que t'es l'adjoint mais je t'aime comme un frère, comme un...

—C'est bon, c'est bon, fit Trézon qui voyait l'ivrogne s'attendrir. Je crois que tu as grande envie de faire un somme, Lutrain ; voilà un hangar à deux pas d'ici, il y fera toujours plus chaud que sur la route.

Il prit le bidon de pétrole des mains de Lutrain qui s'étendit tout de son long sous le hangar, et il s'éloigna dans la direction du chalet Rougemont. Du même coup, de l'autre main il avait fourré sous son bras un petit fagot de bois sec ; de nouveau seul sous les fenêtres de la façade regardant le parc assombri, il s'assura que nul ne pouvait le voir, arrosa de pétrole le fagot qu'il jeta ensuite dans l'embrasure profonde d'une croisée entr'ouverte à cause de l'extrême chaleur qui régnait dans les salons.

Puis il éprouva sans doute le besoin de fumer une pipe, car il frotta une allumette qu'il lança sur le bois imbibé de pétrole.

Cela fait, il traversa la cour en sifflotant, à la barbe des domestiques affairés qui ne pouvaient fermer aux curieux la grille donnant sur la route.

Trézon retourna au hangar et secoua le dormeur avec rudesse :

—Eh ! Lutrain, veux tu bien vite filer d'ici avec ton bidon, mauvais buveur ! ta femme s'impatiente en attendant son pétrole, et tu dors, paresseux !

—Ne m'avais-tu pas offert de porter l'objet chez la patronne, Trézon ?

—Bah ! tu radotes, est-ce que je suis ton commissionnaire par hasard ?

Lutrain se leva en grommelant et rentra chez lui, jurant comme un païen.

En deux enjambées Trézon gagna l'auberge la plus proche et s'absorba dans une partie de dominos en faisant beaucoup de bruit pour qu'on remarquât bien sa présence.

Ce fut peu d'instants après qu'un des joueurs, se levant brusquement, s'exclama tout pâle :

—Ecoutez ! on crie : au feu ! courons voir !

À peine dehors ils virent le ciel embrasé et les reflets rouges de la flamme sur la neige autour du chalet de Rougemont.

—C'est le chalet qui brûle ! Pristi ! comme ça prend vite ! Ça apprendra à ces diables d'aristocrates à tant s'amuser pendant que nous peinons !

À quoi Trézon répondit en s'écriant avec un beau courage :

—Allons, camarades, vite à la chaîne ! pas de politique devant le danger !

Et on le vit accourir le premier, empoignant les seaux d'eau, ordonnant, parlant haut et faisant, ma foi ! beaucoup d'ouvrage.

Le dévouement de Monsieur l'adjoint fut signalé dans le journal du lendemain et le maire vint féliciter son subalterne.

En attendant, le feu exerçait ses ravages, mais on ne lui laissa pas le temps de dévorer la maison tout entière.

Comment avait-il pris ainsi spontanément ? Qui aurait pu le dire ? Il s'était déclaré dans les rideaux de l'atelier de peinture qu'on avait pour la circonstance transformé en salon ; les invités, après avoir applaudi à un charmant monologue débité par

un artiste pour les reposer de la danse, s'étaient, ensuite, disséminés par couples pour la valse ; c'est ainsi qu'on s'était aperçu de l'incendie qui prenait soudain des proportions effrayantes, alimenté rapidement par les boiseries légères, les tentures et les peintures des plafonds et des portes, sans compter l'atmosphère surchauffée et le mouvement des robes légères agitant l'air.

La panique avait dispersé tout le monde ; les dames gagnaient le jardin et la cour par le vestibule, accrochant au passage et au hasard un châle, une sortie de bal, une mantille ; les messieurs sautaient par les fenêtres heureusement basses du rez-de-chaussée.

Le maître de la maison organisait des secours, difficiles à obtenir à la campagne ; Mme de Rougemont courait à sa chambre pour sauver ses diamants et le portrait d'un cher bébé qu'elle avait perdu.



Fidelio toisa l'interrogateur d'un ton hautain.

Et maintenant, au dehors, les femmes affolées se comptaient, pressées les unes contre les autres, confondant leurs épaules blanches et les restes, de leurs toilettes déchirées.

Soudain une voix pleine d'angoisse cria :

—Où est la vicomtesse de Folnard ? elle ne se trouve pas parmi nous !

On l'appela : rien ne répondit ; la jeune femme qui avait parlé s'exclama avec épouvante :

—Dieu ! elle se sera évanouie, et peut-être git-elle au milieu de ce brasier.

Elle n'avait pas dit ces mots qu'une ombre noire bondit aux fenêtres du salon ; on ne put reconnaître celui qui exposait ainsi sa vie pour l'absente, mais tous les yeux le suivirent avec terreur tandis que les cœurs palpitaient.

Fidelio Maritzki n'était pas très éloigné de la maison d'école lorsqu'une lueur rose sur la neige le tira de ses réflexions, il se retourna et pâlit.

—Le chalet brûle, pensa-t-il.

Et prompt comme l'éclair il reprit le chemin qu'il venait de quitter et arriva pour entendre ces mots proférés par une des invitées :

—La vicomtesse de Folnard n'est point parmi nous.

Enjamber la fenêtre d'un des salons fut l'affaire d'une seconde comme nous l'avons vu, mais une fois là, la fumée l'aveuglait et l'étouffait, la flamme l'éblouissait ; par bonheur ses vêtements, encore humides de la neige reçue pendant sa promenade nocturne, le préservaient de brûlures graves.

Il trouva en effet Xénie évanouie, morte peut-être, sur un divan que le feu allait atteindre.

Enfin, il la tenait !

Il était accouru, ne tremblant que pour elle, et il la trouvait peut-être asphyxiée ! Avec son cher fardeau lui bondit à la fenêtre la moins endommagée ; il était temps : des poutres s'effondraient autour de lui.

Du dehors on lui criait de se hâter : les messieurs tendaient leurs bras, et de loin, grelottantes, les dents claquantes, les femmes priaient.

Fidelio souleva la vicomtesse qu'il n'avait plus la force de porter, afin que les gens assemblés sous la croisée, l'attirassent à eux.

—Sautiez, mais sautez donc vite ! prenez nos mains, nous vous aidons ! lui criait-on.

Il répondit :

—Sauvez-la d'abord.

Et en lui-même il ajouta :

—Je n'ai que ma vie à lui donner, je la lui donne.

Un bras robuste l'arracha violemment à son tour au rebord qu'il n'avait plus la force de franchir, et, de nouveau il respira l'air pur de la nuit.

A présent on ne s'occupait plus que de la vicomtesse qu'on avait transportée sous le hangar voisin et qui paraissait morte, plus blanche que sa robe maintenant flétrie.

S'échappant des mains de ceux qui voulaient reconnaître le généreux sauveur de la jeune femme, Fidelio, noir de fumée, la moustache et les cheveux brûlés en partie, se glissa dans le hangar et tendit l'oreille avec angoisse.

Allait-il apprendre une horrible nouvelle ? n'avait-il sauvé qu'un cadavre !

Enfin quelqu'un prononça ces mots :

—Elle vit !... l'air est revenu à ses poumons, elle a parlé ! elle n'est pas blessée et nous nous rendons maître de l'asphyxie qui n'était que momentanée.

Rassuré, Fidelio Maritzki s'éloigna d'une allure rapide pour regagner enfin l'humble gîte où il devait passer le reste de la nuit, remettant au lendemain matin sa course à son ancien logis.

En le voyant arriver en si triste état, la Maraude poussa des cris de terreur ; mais elle ne se contenta pas de gémir et se mit à panser les brûlures heureusement légères de Fidelio, avec un onguent souverain dont elle avait le secret.

Puis ils s'endormirent chacun dans leur pauvre réduit, la vieille se demandant curieusement :

—Il n'est pas allé chercher le violon : alors qu'est-il allé faire là-bas ? ah ! les jeunes gens, comme c'est imprudent !

Et lui, se disant avec une joie profonde :

—Je l'ai sauvée et elle ne saura jamais que c'est moi qui l'ai arrachée aux flammes.

Grâce à Dieu, au sang-froid du maître de la maison, à la célérité de ses gens et à celle des paysans accourus aux cris d'alarme, le feu n'avait pas causé de très grands ravages au chalet de Rougement.

Chacun rentra chez soi rassuré ; la vicomtesse, très faible et tout étourdie encore, fut ramenée en hâte à Folnard.

—Vous ne savez pas qui vous a sauvée ? lui disait-on de toutes parts ; c'est un jeune homme de noble tournure qui s'est enfui dès qu'on a voulu s'occuper de lui. On ne l'a pas reconnu.

—C'est Maritzki, répondait la vicomtesse, je vous dis que ce ne peut être que Maritzki.

Aucun des invités ne se nommait ainsi et nul au pays ne connaissait ce nom de Maritzki.

## XI

—Mère, j'ai fait une vilaine chose aujourd'hui.

—Quoi donc mon chéri ?

—Mère... j'ai...

Pierrot hésita quelques secondes, tourmentant la terre du bout de la baguette qu'il venait de couper à un arbuste ; ce matin-là sa petite figure espiègle était presque grave.

—J'ai fait une vilaine chose, reprit-il enfin. Tu sais, mère, que je suis allé hier soir voir un petit morceau de la fête, derrière les vitres du chalet, et c'était si joli !

—Il n'y avait pas de mal à cela, mignon ; je t'en avais donné la permission.

—Aussi n'est-ce pas ça qui m'inquiète. Un peu avant l'incendie qui a éclaté comme je revenais me coucher, Trézon qui était à côté de moi, m'a montré un homme passant près de nous, dont la figure était sombre et défaite....

—Ah ! ah ! fit la mère, soudain intéressée.

—Dans cet homme nous avons reconnu...

—Qui ?—parle vite. Tu ne sais donc pas qu'on cherche partout l'incendiaire.

—Quel incendiaire ?

—Celui qui a allumé l'incendie qui n'a certainement pas éclaté tout seul et sans cause, cela, on l'a prouvé. Le feu a pris tout à coup sous des rideaux, loin des lampes et de la cheminée ; donc une main malveillante a passé par là.

—Oh ! mon Dieu ! fit Pierrot en pâlisant.

—Qu'as-tu ?

—Ce ne peut pas être l'homme que nous avons vu, mère, puisque celui-ci était M. Fidès.

—L'ancien maître ?

—Lui-même.

—Tu radotes ; M. Fidès a quitté le pays hier dans la matinée.

—Ben, il y est revenu, quoi !

—Tiens, tiens, tiens !... c'est drôle, murmura la paysanne en posant son balai contre la chambranle de la porte.

—C'est drôle, répéta-t-elle en hochant la tête à plusieurs reprises. Mais es-tu bien sûr de ne pas t'être trompé, petit ?

—Oh ! mère ; non ; quand il est passé devant la seconde fenêtre un rayon de lampe est tombé droit sur sa figure ; même que j'ai failli courir à lui, mais c'était si joli dans les salons que j'aimais mieux regarder danser les dames. Et puis, Trézon a vu comme moi.

—Mais je ne t'ai pas dit comment j'ai été fautive, mère, continua l'enfant qui redevint inquiet. J'ai été bavard, très bavard ; ce n'est pas tout à fait ma faute, c'est ce méchant Trézon qui m'a forcé à raconter devant m'sieu le maire et beaucoup de gens du village que nous avions vu l'instituteur hier soir sous les croisées du chalet, avec une figure singulière. J'ai mal fait de parler, n'est-ce pas, mère ? parceque ses affaires ne me regardent pas ; j'ai été indiscret.

—Pas tant que cela mon chéri ; vois-tu, c'est si étrange !

—Qu'est-ce qui est étrange ?

—Que ce m'sieu Fidès qu'on croyait loin se soit trouvé là juste pour cet incendie.

—Ben, c'est pas si extraordinaire que ça ; j'y étais bien, moi !

—Toi, tu es un enfant et un curieux, tu voulais voir pour t'amuser.

Là-dessus la paysanne prit son panier pour aller au marché, et Pierrot, mécontent de lui-même et des autres, se mit à étudier son catéchisme, mais avec mille distractions.

Sa mère ne put s'empêcher de prendre part aux commérages des voisines ; on était très animé ce jour-là sur la place de Saint-Martin ; c'était une chose assez naturelle à cause de l'accident de la veille, mais un nom était prononcé partout avec mystère ; un soupçon s'était glissé dans les esprits : ce nom c'était l'adjoint Trézon qui l'avait murmuré le premier ; ce soupçon c'était lui qui l'avait répandu.

On commentait la présence de Fidès au chalet la nuit passée ; on commentait sa conduite des jours précédents, sa démission donnée subitement ; on cherchait la cause de ses visites tout à coup suspendues à Folnard, de son départ simulé, de son retour clandestin au village ; on faisait un rapprochement de tout cela, avec l'incendie de la

veille à la suite duquel il avait disparu de nouveau, et les paysans hochaient la tête d'un air préoccupé.

Quant à l'adjoint Trézon, il était allé trouver Simone, sa jolie fiancée aux cheveux roux.

Simone était songeuse et inoccupée auprès de la vieille tante Freluque qui triait des légumes.

La figure de Trézon impressionna la jeune fille ; elle courut à lui, et, avec impatience :

—Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-elle.

—Beaucoup de choses : d'abord le chalet des Rougemont a failli flamber tout entier hier soir.

—Je sais cela, fit-elle avec indifférence.

—Oui, mais savez-vous quelle est la main qui a allumé l'incendie ?

—Non.

—Savez-vous qu'hier au soir j'ai vu l'ancien instituteur, sombre comme un malfaiteur, rôder autour de cette maison ?

—L'ancien instituteur... M. Fidès ?

—Eh ! pardii ! qui voulez-vous que ce soit ?

—Eh ! bien... expliquez-vous, Trézon.

—Vous ne comprenez pas que la présence de cet homme chez les Rougemont quelques minutes avant le sinistre, donne beaucoup à penser ?

Simone pâlit et demeura quelques instants sans parler.

—Trézon, vous n'y pensez pas, reprit-elle enfin, quel motif aurait poussé Fidès à un acte pareil ?

—La vicomtesse était à la fête, ricana le fermier, le jeune homme pouvait avoir quelque raison de se venger d'elle. D'ailleurs ce Fidès n'est pas un monton, tant s'en faut, et...

—Mais un crime, Trézon, un crime, voyons, c'est chose horrible.

—Pour cela il a de qui tenir ; j'ai pris des renseignements sur lui et j'ai appris qu'il y a de tristes antécédents dans sa famille.

—Vous avez fait métier d'espion ? demanda Simone en reculant avec mépris.

—C'est bien mal, bien mal mon fils, murmura la vieille Freluque en pelant une pomme de terre.

Trézon continua aussi tranquillement que s'il n'eût pas entendu.

—Je serai appelé à témoigner comme quoi j'ai vu Fidès aux alentours du chalet hier soir.

—Ah ! s'écria Simone, vous alicz l'accuser ?

—Je ne suis pas le seul qui l'ait vu. Et puis, ne dois-je pas la vérité à la justice ?

Simone lui étreignit fortement le bras :

—Épargnez cet homme, Trézon pour l'amour de Dieu !

L'adjoint haussa les épaules et sortit sans répondre. Quand la porte se fut refermée bruyamment derrière lui, la jeune fille tomba sur un escabeau et pleura amèrement, la tête dans ses mains ; sa conscience s'éveillait enfin.

## XII

—Mon fils, il est encore trop tôt pour me quitter, disait la vieille Maraude à Fidelio qui, debout sur le seuil de la porte, regardait la campagne poudrée de neige ; tes brûlures sont en bonne voie de guérison, c'est vrai, mais tu as été violemment secoué cette nuit et tes jambes sont faibles.

Fidelio ne répondit pas ; il ne se rappelait plus ses terreurs précédentes ; il n'avait gardé de la veille qu'un souvenir extrêmement doux : celui d'avoir sauvé du feu Mme de Fohnard, et de l'avoir sauvée à son insu.

Mais la vicomtesse était Xénie Morloff, et Xénie Morloff était à jamais perdue pour lui. Aussi Maritzki demeurerait-il triste à mourir.

Il rêvait, oubliant le monde et les méchants en contemplant l'infini du ciel ; aussi ne vit-il pas deux gendarmes arriver lentement jusqu'à lui, et l'examiner ainsi que la Maraude qui allait et venait dans son petit logis sombre.

Il tressaillit lorsque l'un d'eux le toucha légèrement au bras ;

—C'est vous qui êtes M. Fidès, ex-instituteur de St-Martin ? demanda le gendarme.

—Oui, répondit Fidelio avec distraction.

--Et que faites-vous ici ?

Fidelio toisa l'interrogateur d'un air hautain.

—Ce que bon semble, répliqua-t-il.

—Parlez autrement : vous devez respecter la loi et ceux qui la représentent.

—Sacrébleu ! ajouta l'autre, vous devez répondre à nos questions et sans détour : comment et pourquoi êtes vous encore à St-Martin quand vous avez annoncé votre départ et l'avez même effectué hier au vu et su de toute la population ?

—Il m'a plu d'y revenir.

—Pour quelles raisons ?

—Dans quel but cet interrogatoire ? pensa Maritzki ; sans doute il y a là-dessous quelque petitesse de mes supérieurs ; mais ils oublient que j'ai donné ma démission d'instituteur et que, par conséquent, je n'ai de compte à rendre à personne.

Il reprit tout haut :

—J'ai en effet quitté le village hier ; si j'ai voulu y rentrer cela ne regarde âme qui vive. J'ai bien, il me semble, le droit d'aller où je veux ?

—Où avez vous passé la nuit ?

Maritzki serra sa bouche hautaine et fit le geste de s'éloigner des gendarmes.

—Retiens-le, Moineau, dit le plus âgé des deux à son camarade ; c'est bien l'oiseau que nous cherchons, va ; seulement il n'a pas l'air commode.

Moineau obéit et retint Fidelio.

—Où avez-vous passé la nuit ? répéta-t-il.

—Je vas vous le dire, moi, méchantes gens que vous êtes ! cria tout à coup la voix chevrotante de la Maraude qui apparut au dehors ; c'est pas la peine de tourmenter un brave garçon comme lui : il est revenu à St-Martin pour y prendre sa boîte à musique qu'on y avait laissée, et il a passé la nuit chez moi, ici, je lui ai prêté un matelas de mon lit et il a dormi comme il a pu, le pauvre chéri.

La Maraude craignait que son favori ne s'attirât par sa fierté ombrageuse quelque fâcheuse histoire avec la maréchaussée.

Les gendarmes la regardèrent d'un air soupçonneux et, s'adressant au jeune homme :

—Que faisiez-vous entre dix et onze heures hier soir au chalet de Rougemont ?

Pour le coup Fidelio changea de couleur et ses sourcils se froncèrent. Ce trouble n'échappa point à l'œil perspicace du brigadier :

—C'est notre homme, pensa-t-il, l'affaire est dans le sac.

—Jeune homme, vous allez nous suivre, dit-il en prenant Fidelio par le bras.

Fidelio ne l'écoutait pas ; il songeait avec amertume qu'il avait été vu, peut-être épié et raillé la veille au soir près du chalet ; on avait pu deviner qu'il s'y rendait pour apercevoir une dernière fois Mme de Folnard...

—Vous allez nous suivre, répéta le brigadier impatienté.

Maritzki sortit enfin de son rêve.

—Où cela ?

—Devant la justice où vous vous expliquerez plus clairement.

—Qu'ai-je à démêler avec la justice ?

—C'est ce qu'on vous dira là-bas.

—Vous avez reçu un mandat d'amener contre moi ?

—Indubitablement, jeune homme. Assez raisonner comme ça, d'autant plus qu'il ne fait pas bon causer dehors aujourd'hui.

Fidelio se tourna vers la Maraude qui regardait épouvantée, cette petite scène, et la remercia affectueusement de ses soins ; puis il obéit aux gendarmes. Il s'exécutait de mauvaise grâce, contrarié d'être dérangé dans sa rêverie et croyant à une simple méprise de la maréchaussée, qui serait bientôt expliquée.

En traversant la grande rue du village il s'aperçut à peine que la population curieuse se mettait aux fenêtres pour le voir passer ; que les réflexions malveillantes l'accompagnaient et que quelques-uns de ses élèves si pleins de tendresse pour lui encore hier, faisaient mine de lui jeter des pierres.

Son esprit était loin ; il se demandait : " Comment est-elle ce matin ? Son évanouissement n'aura-t-il pas eu de suites ? N'est-elle pas trop brisée par les événements de cette nuit ? N'a-t-elle pas pris quelque méchant rhume en passant de l'atmosphère

brûlante des salons au froid du jardin ? la neige tombait sur sa tête nue... je ne pouvais l'en préserver."

Soudain, en levant les yeux, il vit le petit visage brun de Fanchette dont les prunelles humides le considéraient tristement.

—Vous avez des amis pour vous défendre, monsieur Fidès ! allez ! lui cria-t-elle sans s'émouvoir du scandale que cette sortie un peu hardie soulevait autour d'elle.

Puis, M. Marquand, se détachant d'un groupe sympathique au jeune instituteur, vint lui serrer la main :

—Du courage, mon pauvre enfant, du courage ! nous ferons tout notre possible, croyez-moi, pour nous élever contre cette ridicule accusation !

Fidelio le regarda avec stupeur. Qu'avaient ils donc tous ? et de quoi était-il donc accusé ?

Il n'y comprenait absolument rien.

Arrivé à la ville cependant, et interrogé par le juge d'instruction, Fidelio lui répondit comme il avait répondu aux gendarmes, mais il se troubla de nouveau quand on lui demanda ce qu'il faisait aux abords du chalet Rougemont peu d'instants avant que le feu s'y déclarât.

Cet embarras lui fut fatal ; tous demeurèrent convaincus que l'incendiaire n'était autre que ce jeune homme de mine hautaine qui avait la tête d'un poète, d'un artiste, et le port d'un prince.

—Seulement, se disaient-ils, le vol ne peut être le mobile du crime ; rien n'a été dérobé du chalet Rougemont ; il y a là-dessous quelque mystère : vengeance ou jalousie, c'est ce qu'il faut éclaircir.

Fidelio ne proférait plus un mot dès qu'on l'interrogeait sur le motif de sa visite nocturne au chalet. Qu'aurait-il dit ?... Que, suivant machinalement les curieux, il était entré à Rougemont et avait simplement regardé passer une femme dans son costume de bal ?

On les aurait raillés, elle et lui.

Eh ! quoi, étaler aux yeux de ces indifférents la plaie de son âme ? leur apprendre l'obstacle élevé entre elle et lui ? les laisser fouiller dans le passé où il y avait une honte pour elle et une honte pour lui ? oh ! cela jamais.

Impatent à la fin, le juge d'instruction lui dit d'une voix brève :

—Vous ne comprenez donc pas que votre obstination à cacher l'emploi de votre soirée à Saint-Martin peut vous coûter cher ? vous êtes accusé d'avoir mis le feu au chalet Rougemont ; toutes les preuves sont contre vous, car on vous a vu roder autour de cette maison avec un visage hagard. Avouez et vous vous en trouverez bien. Voyons, parlez : vous avez allumé l'incendie, cela nous le savons, mais dans quel but ?... Vous allez nous l'apprendre ? Songez que votre épouvantable action a failli coûter la vie à une malheureuse jeune femme qui eût infailliblement péri dans les flammes si un courageux inconnu ne s'y fût précipité pour l'en retirer.

—Ah ! dit simplement Fidelio, qui eut un sourire indéfinissable.

O sanglante ironie ! voilà qu'on l'accusait d'avoir voulu tuer celle qu'il avait sauvé !

Une réplique amère lui vint aux lèvres mais il ne l'exprima point. Il préféra laisser l'horrible soupçon peser sur lui et ne pas ouvrir son cœur aux juges.

Et quand il aurait dit :

—Ce généreux inconnu qui a arraché aux flammes Mme de Fournard, c'est moi.

L'aurait-t-on cru ?

Le juge reprit après avoir vainement attendu la réponse :

—Vous avouez avoir quitté Saint-Martin dans la matinée ?

—Oui.

—Vous avouez y être revenu dans la soirée ?

—Oui, pour y reprendre mon violon.

—Ceci n'est qu'un prétexte oisieux.

—Vous avouez avoir passé la nuit chez la mère Fournier, dite la Maraude !

—Oui.

—Encore une fois expliquez votre présence au chalet entre dix et onze heures ?

—J'avoue être allé demander asile à la vieille Maraude ; je lui ai rendu service dans le temps, je savais qu'elle m'est dévouée et ne me refuserait pas un coin de sa cabane

par le froid qu'il faisait, la ville étant trop éloignée pour y retourner à pied, de nuit, après avoir quitté l'école.

—Que faisiez-vous au chalet? allons, avouez que, mû par je ne sais quel sentiment d'envie ou de vengeance vous avez, en l'absence des invités, mis le feu aux rideaux d'un salon dont on avait malheureusement entr'ouvert une fenêtre?

Fidelio se redressa dans toute sa grandeur; debout, la tête haute, son beau visage en pleine lumière, il s'écria d'une voix vibrante :

—Ce que je faisais là-bas hier soir, je ne vous l'apprendrai pas, mais, aussi vrai que Dieu m'entend, je suis innocent du crime dont on me soupçonne.

Le juge d'instruction fit un geste de fatigue et le greffier cessa d'écrire; ils ne voyaient plus clair dans cette affaire.

Le prévenu fut emmené en prison; il devait rester au secret pendant plusieurs jours, puis être interrogé de nouveau.

Il suivit ses gardiens sans témoigner le moindre courroux, se demandant seulement avec une certaine curiosité naïve :

—Qui donc a pu m'espionner, puis m'accuser? et surtout quels témoignages peut-on alléguer contre moi? quelles preuves apporter à l'appui de cette accusation car enfin on n'a pu me voir mettre le feu puisque je ne l'ai pas mis, je n'avais pas même sur moi une pauvre allumette! Ah! sans doute on m'aura confondu avec un autre, le vrai coupable; ou bien l'incendie aura éclaté après une imprudence des domestiques, et, pour se disculper, les malheureux rejettent la faute sur la surveillance.

Puis, repoussant cette pensée qui le fatiguait, il songeait à autre chose.

Le séjour de la prison ne lui pesait pas trop; après tout, il était sans foyer, sans famille, sans amis; nul ne souffrait de son absence; l'hiver sévissait; d'ailleurs, depuis sa dernière souffrance la nature ne disait plus rien à son cœur; que lui importait d'être enfermé entre quatre murs sombres?

Une seule chose lui manquait; son violon, le cher compagnon de ses heures solitaires ou désolées. Mais Fidelio était philosophe et surtout chrétien, il savait supporter l'adversité et se résigner devant l'injustice humaine, sachant que Dieu voyait la vérité au fond de son cœur saignant.

Il se disait : mon aïeul a péché et pourtant il était bon et noble, mais il m'appartient d'expier pour lui afin que Dieu lui fasse miséricorde. Hélas! hélas! miséricorde doit lui être faite déjà, car j'ai tant souffert! souffert dans mon adolescence solitaire, dans ma vie jetée hors de sa voie, souffert par l'injustice des hommes, souffert enfin dans toutes les fibres de mon cœur déchiré. Le crime de mon aïeul n'est-il point effacé? Seigneur vous seul le savez; que votre volonté soit faite.

Le jour où il reparut devant le juge il y avait une foule dans la salle, car ce procès captivait tout le département où les Rougements étaient connus.

Les mêmes questions lui furent posées mais avec plus de détails, et il répondit de même que la première fois.

Puis, les témoins furent entendus : d'abord les domestiques du chalet; mais aucun n'a pu dire qu'il avait vu Fidès aux abords de la maison; d'ailleurs ils avaient été trop occupés ce soir-là pour faire attention aux curieux qu'ils n'avaient ni le temps ni le cœur de mettre à la porte de la cour.

La Maraude fut interrogée ensuite; sa figure ridée et crevassée exprimait une terreur réel : les gens comme elle, pauvres et rebutés, ont grand peur de la justice.

Néanmoins elle déposa en faveur de Fidès, louant sa bonté et son courage, disant simplement qu'il avait en effet passé chez elle la nuit du mercredi au jeudi dans laquelle s'était déclaré l'incendie.

Par prudence elle ne parla pas des brûlures qu'il avait rapportées de son expédition nocturne.

Mais elle se troubla lorsque le juge lui cita ce fait en la priant de l'expliquer.

Là elle ne sut que répondre et peu s'en fallut qu'on ne la crût complice de l'accusé.

Au fond d'elle-même elle commençait à douter de l'innocence de celui-ci; il ne lui avait rien dit de sa visite à Rougement, après tout, et elle pensait :

—C'est jeune, ça a le sang chaud et le cœur fier, ça s'emporte facilement; dans un moment de colère, qui sait ce qu'a pu faire le pauvre enfant?

Pierrot fut appelé ensuite; le pauvre petit versa toutes ses larmes : être obligé de porter témoignage contre son maître chéri, c'était par trop dur aussi; mais le juge avait

prêté serment pour lui, vu son âge, et Pierrot savait qu'il devait dire la vérité. Entre deux sanglots il avoua le peu qu'il avait vu, et comme on lui demandait la cause de son chagrin, il confessa qu'il lui en coûtait beaucoup de raconter des choses pouvant faire tort à son ancien maître qu'il aimait tant.

— On ne devrait pas obliger des petits garçons à témoigner, ajouta-t-il en essuyant ses yeux rougis, et sans se douter, le pauvre enfant, que son attitude ajoutait encore aux doutes qui pesaient si lourdement sur l'ex-instituteur.

Enfin Trézon interrogé à son tour, affirma d'une voix mal assurée que comme Pierrot il avait vu Fidès au chalet à l'heure indiquée, y promenant un visage patibulaire ; de plus, il l'avait vu se pencher dans l'intérieur d'un salon par une fenêtre entr'ouverte dont il avait repoussé les battants, et y jeter quelque chose peu de temps avant que l'incendie se déclarât.

A ce mensonge infâme tombé des lèvres de Trézon, Fidleio se leva et, le regardant au fond des yeux avec un mépris indicible :

— Ah ! vous avez vu cela ? dit-il d'un accent vibrant de colère contenue.

Trézon détourna la tête.

— C'était son ami, il lui en coûte de charger l'accusé, pensèrent les juges.

— Malheur ! malheur au faux témoin ! cria une voix derrière eux : celle de la vieille Maraude qui levait de loin son bâton menaçant.

Lorsque Maritzki se retira, son affaire était en mauvaise voie : à présent on savait son véritable nom ; on savait que son aïeul avait tué, et cet antécédent fatal ne contribuait pas peu à augmenter l'animosité publique contre ce Fidleio qui avait trompé tout le village et même ses amis en cachant son nom de famille.

Cependant le jeune homme restait serein et paisible ; les assises allaient s'ouvrir pour lui ; il avait confiance en son avocat, mais à celui-ci non plus il n'avait pas avoué le motif de sa présence au chalet, la nuit de la fête si tragiquement terminée, et l'avocat était embarrassé pour défendre son client.

Fidleio n'avait pas peur ; pourtant il savait que si tous les témoignages et les preuves continuaient à le désigner comme l'incendiaire aux yeux des juges, il devrait subir une peine terrible. Il avait assez étudié le droit pour connaître l'article 434 du code, ainsi conçu :

— *Quiconque aura volontairement mis le feu à des édifices, navires, magasins, habités ou servant d'habitation, et généralement aux lieux habités ou servant à l'habitation, qu'ils appartiennent ou n'appartiennent pas à l'auteur du crime, sera puni de mort.*

C'était ce châiment qui pouvait l'atteindre ou la prison pour un temps indéterminé si son innocence ne pouvait être prouvée.

Il attendait donc, paisible dans sa prison, sans haine contre ses accusateurs, sans rancune contre celle qu'il avait sauvée et qui, sans le vouloir, avait troublé la paix de sa vie.

### XIII

Ce n'était qu'un petit enfant timide et ignorant, l'innocent des Lutrain pour tout dire. Il était à l'église, disant son chapelet, ses pieds nus tout gelés sur la dalle froide, et il priait avec ardeur.

Derrière lui quelqu'un priait aussi : une vieille dame vêtue de soie et de dentelles ; elle était agenouillée sur un moelleux coussin de velours et ne souffrait certainement pas du froid.

Tout à coup l'enfant dressa l'oreille : la dame répondait au bon curé qui, en passant, lui avait posé une question.

— Comment va la vicomtesse ? mille fois merci monsieur le curé. Grâce à Dieu la voilà guérie ; elle peut maintenant penser à cette nuit terrible où elle a failli périr, sans tomber en syncope comme les premiers jours. Mais venez donc souper avec nous ce soir, monsieur le curé, nous vous attendrons à sept heures comme à l'ordinaire ; ma belle-fille sera heureuse de vous voir, seulement ne lui parlez pas de... vous savez... cet accident...

— Soyez tranquille, on causera de tout autre chose, répondit le prêtre qui s'éloigna doucement.

La comtesse reprit sa prière interrompue, et Claude l'innocent se leva, serra son

petit chapelet dans sa blouse, et sortit. En mouillant ses doigts d'eau bénite il tourna vers l'autel son visage éclairé d'une joie profonde.

—Merci, mon Dieu, murmura-t-il, vous êtes bon de m'avoir écouté ; la dame du château est guérie ! A présent donnez-moi le courage d'oser lui parler.

Il partit en courant ; à la porte de l'église attendait le coupé de Mme de Folnard dont le cocher, raide sur son siège, avait peine à maintenir l'ardent trotteur.

Claude ne jeta pas un coup d'œil d'envie sur le joli attelage ; il courait aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, traversa le cimetière où la pluie lavait à grande eau les pierres grises des vieux tombeaux, prit la route boueuse, puis enfin la montée ardue conduisant au château, ne s'arrêtant pas, grimpant toujours comme une chèvre, avec ses petits pieds nus souillés de boue. L'eau ruisselait sur sa poitrine grelottante, car sa blouse était trop étroite, l'aisance n'abondant pas au logis des Lutrain depuis que le père s'était remis à boire.

Et il allait, il allait toujours à travers la tempête, tremblant mais ne se plaignant pas.

La vicomtesse, convalescente, rêvait sur sa chaise longue, son fin menton appuyé sur ses mains qui avaient laissé glisser sur ses genoux le livre quelle lisait : elle se sentait, sans savoir pourquoi, le cœur hanté de sinistres pressentiments, et elle était en vérité, plus jolie que jamais dans son accablement.

Tout à coup elle fut tirée de sa rêverie par le bruit d'une discussion venant du vestibule.

Ce ne pouvaient être que les domestiques éconduisant quelque indigent, car on ne recevait pas encore de visiteurs à Folnard et la voiture n'avait pas ramené la comtesse. Quand à M. de Folnard, il faisait la sieste, retiré dans ses appartements.

A la fin, fatiguée de cette querelle, Xénie se leva et ouvrit la porte du vestibule ; elle ne vit que deux laquais raillant un petit garçon à peine vêtu qui sanglotait, la tête cachée sous son bras.

—Qu'y a-t-il donc ? fit soudain une voix musicale.

Les rires des deux hommes se turent aussitôt, et Claude montra sa petite frimousse éplorée.

—Madame, supplia-t-il, écoutez-moi, ne me renvoyez pas, j'ai quelque chose à vous dire.

Les domestiques voulurent l'écartier de nouveau et lui montrèrent la porte, mais leur maîtresse étendant sa main fine d'un geste d'autorité qui les rendit immobiles, fit signe à l'enfant de la suivre.

Claude ouvrit de grands yeux quand il se vit assis sur un siège bas auprès de Mme de Folnard dans un boudoir bien chaud, un tapis moelleux sous les pieds ; la chaleur du feu le pénétrait doucement et séchait ses habits que la pluie avait collés à son corps.

Tout à l'heure il était pâle sous son hâle tant il avait froid et peur ; à présent l'audace lui revenait à mesure que le sang remontait à sa joue.

—Pauvre petit, murmura la châtelaine avec compassion, il est gelé !

Elle sonna et fit apporter du vin chaud qu'elle fit prendre à Claude dans un gobelet de vermeil ciselé.

Tandis qu'il buvait avec délices, elle remarquait la misère de ses vêtements et la beauté de ses yeux pensifs.

—C'est un pauvre enfant, se dit-elle, qui vient implorer un secours pour sa mère malade.

—Allons, parle, reprit-elle tout haut, et n'aie pas peur, je t'écoute.

—Madame... balbutia Claude rouge cette fois jusqu'aux oreilles, c'est que justement, je ne sais pas bien parler ; on dit que je suis bête, ce n'est pas de ma faute, mais bien sûr que je le serais davantage sans m'sieu Fidès qui a pris soin de moi.

—Parle tout de même, mignon, je te comprends, et puis j'entends un peu le patois du pays ; va, sois sans crainte. D'abord qui es-tu ?

—Claude Lutrain.

—Claude Lutrain ? Tu ne m'apprends rien ; as-tu ton père, ta mère ?

—Oui.

—Et tu es pauvre sans doute, et tu voudrais un peu d'argent pour faire aller le ménage, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, madame, ça n'est pas du tout ça ; seulement, c'est très difficile ce que j'ai à raconter.

—Mon Dieu, qu'est-ce donc ? tu m'intrigues, fit la châtelaine souriant de l'embarras du garçonnet.

—Vous connaissez m'sieu Fidès, n'est-ce pas, madame ? reprit Claude sans remarquer le tressaillement qui agita la jeune femme au nom de l'instituteur.

—Oui. Eh bien ?

Cette voix dé charmeuse était maintenant brève et froide. Que venait faire là ce petit vagabond ? Que venait-il lui parler de celui qu'elle ne devait plus revoir ?

—Vous savez qu'il est en prison madame ?

—En prison ?

Elle se leva toute droite, blanche, les yeux égarés.

—En prison, Fidelio ? .. En prison Maritzki ? tu ne sais pas ce que tu dis, petit !

—Mais madame j'en suis sûr. Comment ignorez-vous cela ? Et l'on dit au village qu'il ira au bagne, un vilain endroit triste, où on habite avec des gens très méchants.

—Tu ne sais pas ce que tu dis, répéta-t-elle.

—Mais c'est connu de tout le monde, maintenant.

—De quoi l'accuse-t-on ?

—D'avoir mis le feu au chalet de Rougement, le soir qu'on s'y amusait.

La vicomtesse retomba, défaillante, sur sa chaise longue.

—Moi je ne lis pas les journaux, reprit l'enfant sans voir son émotion, mais vous devez les lire, vous, madame, et...

Mme de Folnard lui fit signe de se taire et attira à elle le gland d'une sonnette qu'elle agita : elle ordonna qu'on lui remit tous les journaux arrivés au château depuis quelques jours.

Le valet de chambre hésitait ; il avait reçu, ainsi que ses camarades, la défense de laisser aucune feuille publique à la portée de la convalescente. Mais sur le commandement impérieux de sa maîtresse, il obéit.

Rapidement la vicomtesse parcourut la chronique judiciaire quotidienne, puis elle demeura songeuse, toute pâle et sans parler.

—Madame !... dit tout bas Claude effrayé de son silence, en la tirant par sa robe.

Elle tressaillit et tourna les yeux vers lui.

—Je suis venu pour vous dire que ce n'est pas lui qui a allumé l'incendie.

—Je le sais bien, répondit-elle.

—Vous le saviez, et vous ne le faites pas sortir de prison ?... s'écria le petit garçon indigné.

—J'ignorais son arrestation ; j'ai été malade jusqu'à présent ; on évitait de me rappeler cette catastrophe qui a ébranlé mes nerfs. Ah ! si on m'avait laissé lire les journaux au moins !

—Mais alors, vous allez vite aller témoigner pour lui comme ont fait les Marquand et quelques autres, seulement ils n'ont rien pu prouver, sauf la bonne conduite du maître pendant son séjour à Saint-Martin.

—Je dirai que c'est bien lui qui m'a sauvée des flammes. Le sait-on ?

—Que non, on raconte que c'est un beau monsieur inconnu qui a disparu après vous avoir sortie du salon en feu.

—J'étais évanouie c'est vrai, à demi suffoquée, mais tandis qu'il me portait pour me rendre à l'air pur du dehors, j'ai rouvert les yeux, l'espace d'une seconde ; cela m'a suffi pour reconnaître mon sauveur même à travers le masque de fumée qui recouvrait son visage et malgré l'éblouissement du feu qui nous environnait. Ensuite j'ai été malade et chaque fois que j'ai ouvert la bouche pour parler de lui, on a détourné la conversation ; j'ai cru que Maritzki lui-même désirait qu'on ne prononçât plus son... mais pouvais-je supposer l'horrible dénoûment de cette nuit fatale ?

—Ah ! c'est lui qui vous a sauvé ?... répéta l'enfant tout rêveur.

—Cela t'étonne ?

—Oh ! non, je ne suis pas surpris ; lui seul était capable de se dévouer ainsi pour les autres. Quant à ce qui est d'avoir commis le crime, moi je sais que ce n'est pas lui.

—Eh ! certainement, mais il faudrait des preuves...

—Moi j'en ai.

—Parle donc vite alors ? pourquoi as-tu gardé le silence jusqu'à présent ?... Ah !

au fait, tu es trop jeune... cependant il est de règle qu'on entende les dépositions des mineurs et qu'on en tienne compte si elles sont justes.

—Mais oui, on a bien écouté Pierrot que Trézon a fait parler, le méchant : seulement, moi, on ne fait pas attention à ce que je dis ou à ce que je fais ; on me croit si bête !... et puis, on ne sait pas que j'étais là le soir de l'incendie.

—Où cela ? au chalet ?

—Oui.

—Et tu n'as pas parlé !... Imprudent !

Claude secoua sa tête blonde.

—Il faudrait accuser le père, madame, c'est pourquoi... je me suis tu jusqu'à présent.

—Allons, enfant, raconte-moi tout ; nous aviserons ensuite au moyen le plus prompt pour délivrer M. Fidès sans compromettre ton père... voyons, parle.

—Eh bien, mercredi soir, la mère avait prié papa d'apporter du pétrole en revenant de la mairie où il était allé faire une commission ; mais il ne rentrait pas vite parce que, depuis quelque temps qu'il s'est remis à boire, il ne sait plus ce qu'il fait ensuite, et peut tomber la nuit au milieu de la route ; alors elle m'a mit : " Claude, tes frères sont couchés et tu ne l'es pas encore ; voilà que le père ne rentre pas ; les chemins sont clairs ce soir avec la neige et les lumières du chalet qui s'y reflètent ; va donc un peu voir s'il n'arrive pas. " Moi, je prends ma casquette et me voilà courant ; je suis allé ainsi jusqu'au chalet qui n'est pas loin de chez nous, puis, essoufflé, je me suis un peu arrêté pour respirer ; le chalet était si joli tout illuminé et tout en fleurs ; voilà que j'avise le père qui revenait en effet, son bidon à la main ; au moment où j'allais l'appeler, j'aperçois Trézon qui lui parle ; faut que j'avoue que je n'aime pas Trézon, je ne sais pas pourquoi et c'est peut-être mal de ma part parce qu'il faut aimer tout le monde, mais je ne peux pas le souffrir ; j'ai donc un peu écouté ce qu'il disait au père, sans me montrer ; c'est ainsi que je l'ai vu lui prendre le pétrole et s'en aller avec, tandis que le père qui n'avait pas de jambes pour se tenir, retombait contre la porte du hangar en parlant tout seul.

—Et puis ? et puis ? fit la châtelaine, suspendue aux lèvres de l'enfant.

—Comme j'étais inquiet du bidon et que la mère n'est pas riche, j'ai suivi Trézon, oh ! bien doucement car j'ai peur de lui, mais je ne suis pas lourd, mes pieds ne font pas de bruit en marchant, et je suis si petit que l'ombre d'un arbuste suffit pour me cacher.

—Q'as-tu vu ? dis vite !

—J'ai vu Trézon retirer dessous son bras un petit fagot de bois, y verser de ce qu'il y avait dans le bidon du père, puis jeter ce fagot de l'autre côté d'une fenêtre entr'ouverte dont il a repoussé le battant. Je croyais qu'il voulait jouer un tour aux gens de la fête, mais comme j'avais peur qu'il ne m'aperçût, je suis reparti tout doucement aussi ; j'allais emmener le père quand Trézon s'est avancé et lui a dit :

—Veux-tu bien vite filer chez toi ; ta femme s'impatiente en attendant son pétrole.

—Est-ce que tu ne vas pas le porter chez nous, Trézon ? a repris le père.

—Tu dis des bêtises, a répondu l'adjoint, est-ce que je suis ton commissionnaire ?

Et il est parti ; et moi j'ai emmené le père très vite car il avait tellement sommeil qu'il se serait endormi sur la route.

Je me déshabillais pour me coucher enfin, lorsque, entendant crier : " Au feu ! " ma mère sortit sur le pas de la porte et rentra en disant : Le ciel est tout rouge c'est le chalet qui flambe.

Et je me suis endormi tout épeuré ; ce n'est que plus tard, en entendant partout parler de celui qui avait mis le feu, que l'action de Trézon m'est revenue à la mémoire.

—Pourquoi n'as-tu pas raconté cela quand tu as su qu'on accusait ton maître ?

L'enfant étreignit ses petites mains l'une contre l'autre :

—Si je l'avais su ! oui si je l'avais su ! mais on ne dit jamais rien, on ne me raconte rien ; j'ai appris ça en entendant causer deux voisins ; j'ai réfléchi à ce qu'il fallait faire et voulu aller trouver les amis de m'sieu Fidès : j'ai pensé à M. Marquand pour tout lui raconter, mais je n'ai pas été reçu chez lui : paraît qu'y a une des demoiselles qui est malade, la plus grande, je crois, et la servante m'a renvoyé ; alors j'ai pensé à vous, madame, et j'ai attendu votre rétablissement ; je savais que vous m'écouteriez parce que vous aimez m'sieu Fidès, n'est-ce pas ? et puis, vous étiez là le soir du feu, vous pouviez

peut-être expliquer des choses ; enfin quoi ! vous êtes madame la vicomtesse, et vous, on vous écoute.

—Attends, mignon, dit la jeune femme après avoir réfléchi ; il faut que j'inscrive tout ce que tu viens de me dire, répète-le en détail.

Elle s'assit à son secrétaire et prit ses notes.

Tout à coup, se retournant vers l'enfant qui rassemblait ses souvenirs en mordillant son pouce d'un air méditatif :

—Mais, petit, ton père devra témoigner aussi.

—Il ne le voudra jamais, madame,

—Il le faudra bien lorsqu'on l'appellera devant le tribunal après ta propre déposition et la mienne.

—Alors il me battra pour avoir parlé, s'écria Claude effrayé.

La vicomtesse sourit.

—N'aie pas peur, mignon, il n'y perdra rien, ton père ; je me charge de le dédommager de l'ennui que cela lui causera et de le récompenser de sa franchise ; mais, peut-il se souvenir que Trézon lui a pris son pétrole des mains, le soir où'il était ivre ?

—Je vas vous dire, madame ; quand le père sort de son ivresse et revient à la raison il ne se rappelle plus ce qu'il a dit ou fait pendant ce temps ; mais s'il boit de nouveau alors ça lui revient à la mémoire et on peut tout lui faire raconter ; déjà depuis le jour de l'incendie il a été ainsi ; même un soir il m'a battu bien fort ; eh bien ! pendant ce moment là il croyait parler à Trézon et lui criait : " Pourquoi donc que tu me chipes mon pétrole, imbécile ? c'est-y pour mettre encore plus de lumières au chalet ? y z'en ont pourtant assez comme ça !

Bien sûr que si quelqu'un l'avait entendu on en aurait pensé long.

—Et qui l'entendait alors ? toi seul ?

—Non ; la mère aussi tendait l'oreille et a voulu lui faire répéter ces paroles, mais le père a crié qu'elle était curieuse et qu'on l'ennuyait.

—C'est bien ; à présent, mon cher enfant, tu peux te retirer : je vais sonner pour qu'on te mène à l'office et qu'on te fasse goûter ; tiens, prends ce châle pour te couvrir dehors car il fait froid ; tu rentreras chez toi et tu ne répéteras à personne autre qu'à ta mère ce que tu m'as dit. Si, un de ces jours, on vient te chercher de ma part, tu mettras tes habits les plus propres, et tu prendras ton courage à deux mains pour témoigner devant les juges. Enfin tu donneras de ma part cette bourse à ta maman qui ne paraît pas heureuse, la brave femme !

Claude prit la bourse, remercia et alla goûter.

#### XIV

Un nouvel aliment était donné à la curiosité du public : au moment où toutes les preuves se dressaient contre le jeune homme inculpé du crime d'incendie au chalet de Rougement, de nouveaux témoignages s'élevaient, en sa faveur cette fois.

Aussi y avait-il affluence considérable d'auditeurs à la séance qui devait décider du sort de Maritzki.

D'ailleurs, l'accusé était sympathique au public avec sa belle tête virile, sa stature élégante, ses formes classiques, sa physionomie grave dénuée de toute honte comme de toute forfanterie.

—Celui-là, ne peut être un criminel, se disaient les hommes.

—Si celui-là est coupable, murmuraient les femmes, c'est qu'il avait un motif légitime pour agir ainsi.

Depuis quelques jours, cependant, le courage de Fidelio s'était un peu affaibli ; il ne savait rien de Xénie ; il n'avait vu aucun ami ; seul le brave Marquand qui n'abandonnait guère le chevet de Marthe, alors très souffrante, lui avait fait parvenir un billet laconique où il l'assurait de son amitié et le suppliait de ne pas se décourager : ou bien son innocence serait reconnue, ou bien il serait acquitté faute de preuves suffisantes.

Mais cela ne consolait pas Maritzki : il ne voyait pas comment s'accomplirait la première hypothèse, puisque nulle lumière ne jaillissait pour éclairer la situation ; et être acquitté faute de témoignages plausibles n'était pas une perspective satisfaisante.

— Mourrai-je donc désespéré sans la revoir ? soupirait-il parfois. Ne viendra-t-elle pas avant que je meure ou que je sois exilé ?

Et voilà que le jour des dernières assises, il sentit son cœur sauter dans sa poitrine, lorsqu'une jeune femme toute pâle, toute faible, s'avança au banc des témoins avec un petit garçon à l'air timide et un homme à l'œil farouche, dans lesquels il reconnut Lutrain et son fils accompagnant Mme de Folnard.

La vicomtesse avait décidé l'ivrogne à venir témoigner après qu'il eût rassemblé ses souvenirs, en lui promettant une forte somme et en intercédant pour lui auprès du patron de l'usine où il travaillait, pour l'y faire rentrer comme ouvrier.

Qui fut stupéfait d'entendre des dépositions contraires aux siennes, ce fut Trézon le calomniateur.

De plus, Pierrot raconta de nouveau sa soirée au chalet : il y avait bien vu Fidès ; Trézon avait pris assez le soin de lui faire remarquer son air sombre et préoccupé ; mais le jeune homme avait quitté la cour et gagné la route au moins dix minutes avant l'incendie.

Puis Lutrain, quoique d'une manière hargneuse et ennuyée, avoua que Trézon, candide qu'il était en état d'ébriété, lui avait emprunté un instant le bidon de pétrole.

Enfin, pour couronner le tout, Claude, l'*innocent des Lutrain*, raconta tout ce qu'il avait vu le mercredi soir en allant à la recherche de son père.

Vint ensuite le tour de la vicomtesse ; elle était encore mal remise de sa récente indisposition, mais le désir de sauver l'honneur de son ami décuplait ses forces ; néanmoins elle paraissait si faible que le président l'invita à demeurer assise.

Ce fut d'un ton très net, d'une voix tranquille et haute qu'elle dit comment elle avait reconnu Maritzki dans l'homme généreux qui l'avait retirée des flammes, et par quelle délicatesse infinie il s'était soustrait aux éloges et à la reconnaissance.

Elle rappela en feignant de passer rapidement là-dessus, le bien qu'il avait fait au village pendant l'année qui venait de s'écouler, les services qu'il y avait rendus, la gratitude des pauvres gens qu'il s'était attirée par sa charité et son courage.

Bref le discours de l'avocat se ressentit de ce plaidoyer fait par une femme courageuse et aimée, elle aussi, et le réquisitoire du Procureur de la République fut applaudi à outrance ; l'acquiescement de Maritzki fut prononcé aux acclamations de tous ; ses amis lui firent même une telle ovation que pour s'y soustraire, il dut accepter la voiture que lui offrait Mme de Folnard.

— Mais où aller ? dit-il tristement.

— Comment pouvez-vous le demander ?

Votre place est chez mes beaux-parents avant que vous preniez un parti quelconque. D'ailleurs nous aurons à causer.

Quant à Trézon il tenta de s'éclipser dans la foule, mais une main de fer le saisit au moment où il gagnait la porte : c'était M. Marquand qui, abandonnant sa maison une demi-journée, à la prière de Marthe, pour assister à l'audience, avait entendu le verdict qui acquittait son ami ; il traîna le misérable jusqu'à l'huissier qui faisait évacuer la salle ; Trézon eut beau faire pour s'échapper, il fut mis en état d'arrestation pour faux témoignage et soupçon d'incendie volontaire ; Fidelio intercédait en sa faveur ainsi que la vicomtesse. Le premier se disait : " Il m'a procuré la joie de sauver Xénie. Mon aïeul a tué la mère et j'ai épargné la mort à la fille, le crime est en partie racheté." Trézon vit donc sa peine commuée ; néanmoins celle qu'il eut à subir fut légère à côté du mépris universel qui l'accueillit au village lorsqu'il sortit de prison, sans parler de celui de la jolie Simone qui ne devait pas lui pardonner sa lâcheté.

Lutrain rentra comme ouvrier à l'usine, se corrigea peu à peu du vice de l'ivrognerie qui lui était fatal à lui et à sa famille, et on ne le vit plus retomber dans son ancien péché.

## XV

— Mais ma fille chérie, pensez-vous bien à ce que vous dites ? Une Folnard épouser un Maritzki... c'est une mésalliance cela.

Xénie releva fièrement sa tête blonde pour répondre à sa belle-mère :

— Avant d'être une Folnard, n'étais-je pas la princesse Zurkine ?... Et puis, le nom

de Maritzki n'est pas celui du premier venu ; le poète adoré de la Pologne n'y est pas oublié encore, et son fils a toute sa noblesse et toute sa fierté.

—C'est vrai, murmura la bonne dame ébranlée.

—Et puis, s'écria le comte en caressant sa barbe blanche du fond du grand fauteuil où il étendait sa jambe goutteuse, ce n'est pas là la meilleure raison : mais ce jeune homme nous a conservé notre fille au mépris de sa propre vie, et à cause de cela il a failli subir une peine infamante : n'est-ce pas un devoir pour nous que de le considérer comme notre fils ?... Et enfin, ajouta le vieillard en étouffant un soupir, nous en avons eu un fils, la chair de notre chair et le sang de notre sang, qui n'a pu donner de bonheur ni à ses vieux parents ni à sa femme. Xénie est libre ; si son cœur parle cette fois, pourquoi ne serait-elle pas dédommée de tout ce qu'elle a souffert dans une première union ?

Xénie souriait.

La comtesse avait un pli sur le front.

—Mignonne, dit-elle toute songeuse à la jeune femme, je ne sais où j'ai entendu déjà ce nom de Maritzki... autrefois... Rappelle-moi donc celui de l'homme qui a... qui a... tu sais bien... par qui ta pauvre mère a été... enfin...

—Cet homme était un pauvre vieux fou ; j'ai oublié son nom... ne m'en parlez jamais. Quand à Fidelio, je le tiens pour l'être le meilleur et l'âme la plus élevée qui soit sur la terre ; n'est-ce pas la plus grande garantie de bonheur qui me puisse être donnée ?

—Qu'il en soit comme tu voudras, ma fille, répondit la vieille dame ; tout ce que tu feras sera bien fait.

—Et puis, poursuivait M. de Folnard, aussi bien nous ne sommes éternels ni l'un ni l'autre ; Xénie a besoin d'un protecteur au cas où nous viendrions à lui manquer.

Le même soir, Xénie et Fidelio causaient ensemble dans la douce tiédeur du boudoir bien clos ; le second parlait tristement mais avec fermeté du départ qu'il voulait effectuer le lendemain, sa présence pouvant être mal interprétée au château de Folnard.

D'ailleurs, lui-même, en son âme extrêmement délicate, sachant qu'une affection réciproque les unissait l'un à l'autre, se disait que jamais cette amitié, doublée de reconnaissance de sa part, ne se changerait en un lien plus étroit, Mme de Folnard était vicomtesse, lui n'avait pas de titre ; elle était riche, il était pauvre. C'était un motif suprême pour s'éloigner d'elle à jamais, car la fierté ombrageuse du jeune homme ne lui permettait aucun espoir.

— Et que comptez-vous faire ? où irez-vous ? demanda Xénie.

Fidelio soupira :

—Où il plaira à Dieu ! ce que je ferai ? Je n'en sais trop rien... Je suis isolé ici-bas comme une épave qui roule à la mer ou une feuille dans le tourbillon des vents. Je suis dégoûté de mes fonctions d'instituteur... Je crois que je vais m'occuper de musique... La musique n'est-elle pas le baume qui soulage toutes les blessures ?...

La vicomtesse leva sur lui ses yeux de velours empreints d'une indéfinissable expression de tendresse :

—Mon ami avant de nous séparer, j'ai besoin que vous m'affirmiez que vous n'éprouvez plus pour moi ni colère ni rancune.

—Oh ! fit le jeune homme en lui prenant les mains, pouvez-vous parler ainsi quand je ne ressens pour vous que de l'adoration ?

—Mais le passé entre nous... murmura la vicomtesse.

—Je ne m'en souviens plus... Dieu dit de pardonner... Nous avons l'un et l'autre à pardonner... oublions.

—Fidelio, savez-vous ce que j'ai pensé ? Dieu nous a peut-être réunis de nouveau pour que nous nous donnions la tâche de réparer ensemble la faute de nos parents.

—Que voulez-vous dire ?

— Il nous a créés pour nous rencontrer dans les mêmes désirs du bien. Fidelio, unissons nos deux vies et travaillons au bien de l'humanité. Ma mère a été fatale aux vôtres, votre aïeul me l'a prise... Mais vous m'avez sauvé la vie, nous ne sommes donc pas quittes l'un envers l'autre ; c'est moi qui vous reste redevable ; je ne veux vous payer qu'en tendresse et en bonheur. Fidelio Maritzki, voulez-vous que je sois votre femme ?

—Vous ?.. s'écria Maritzki en se levant d'un bond, pâle comme un mort.

—Ah ! fit tristement la vicomtesse, vous ne voulez pas ? cependant, ne venez-vous pas de dire : oublions le passé ?

—Eh ! ce n'est plus au passé que je songe, répondit le jeune homme avec agitation, mais votre générosité m'écrase ; vous ne pensez pas que vous êtes riche, très riche et que je suis pauvre ; que vous êtes habituée au luxe, au monde et que je suis obscur ; enfin que vous êtes la vicomtesse de Folnard et que je ne suis que Fidelio.

—Le nom de Folnard m'a été lourd à porter, murmura Xénie : je serai fière du vôtre mon ami ; et il me semble que ceux que nous avons perdus et qui ont dû éteindre toute haine de l'autre côté de la tombe, nous sourirons de là hant en nous voyant unis. Quand à ma fortune, elle est la vôtre : ce sera l'instrument que nous prendrons pour faire le bien ; je suis une femme, on écoute volontiers une femme, et puis l'or soulage tant de misères, apaise tant de caractères aigris ! Vous, vous avez votre belle intelligence et votre autorité douce à laquelle rien ne peut résister.

Elle ajouta d'une voix plus mélodieuse encore en le regardant au fond des yeux : Une dernière fois, Fidelio, voulez vous de moi ?

Il ne répondit pas parce qu'il pleurait de joie, et qu'il remerciait Dieu tout bas.

—Je croyais le bonheur si loin de moi ! dit-il enfin, et ce bonheur là me semblait tellement impossible que je n'osais même pas le rêver. Oh ! Xénie, Xénie ! qu'il sera doux de chérir un ange tel que vous et de faire le bien à vos côtés, avec vous !

## XVI

Lorsque, quelque temps après, monsieur le curé, du haut de la chaire, publia les bans de Mme de Folnard et de Fidelio Maritzki, une rumeur parcourut l'église ; on avait bien un peu deviné que la jeune femme et le jeune homme avaient de l'attachement l'un pour l'autre, mais on ne s'attendait pas à ce prompt dénouement.

A part quelques mauvaises langues qui, par habitude, se crurent obligées de gloser sur les gens du château, tout le village se réjouit de la félicité des futurs époux, et celle qui y applaudit le plus fort fut certainement la gentille Fanchette qui ne put s'empêcher de dire, l'incorrigible :

—Pour un beau gars, c'est un beau gars que l'ancien maître, et madame la vicomtesse n'a pas mauvais goût.

Le mariage eut lieu à Paris et les nouveaux époux firent ensuite un long voyage ; mais au milieu de leur allégresse ils n'oubliaient ni les vieux parents de Folnard, ni Saint-Martin, et ce fut là qu'ils se fixèrent au retour de leurs pérégrinations en Europe.

On les accueillit avec une joie indescriptible ; toutes les petites Marquand étaient folles de plaisirs ; une seule manquait à l'appel : Marthe qui, après avoir servi de demoiselle d'honneur au mariage de ses amis, auquel elle montra une sérénité angélique et pria avec une ferveur de sainte, avait demandé à son oncle la permission d'entrer au Carmel comme novice.

Il avait bien un peu fait la grimace le pauvre oncle Auguste, mais la vocation de sa nièce était si bien décidée qu'il y consentit en soupirant.

La gentille Fanchette épousa un brave métayer des Folnard, d'un caractère heureux comme celui de la jeune paysanne ; aussi leur maisonnette n'engendra pas la mélancolie.

Les Lutrain, sans cesse protégés par Maritzki et sa jeune femme ne se rappellent plus leurs jours de misère ; d'ailleurs ils ne sont pas les seuls ainsi à Saint-Martin.

Quand à Simone, nous sommes désolé d'apprendre au lecteur qu'elle n'a pas eu de chance ; peu aimée au village, pourvue d'une dot presque nulle, de beaucoup de coquetterie et de goûts dispendieux, elle risquait de coiffer Sainte-Catherine après avoir repoussé avec indignation la demande de Trézon qui n'est plus adjoint comme on le pense ; aussi finit-elle par se décider à devenir Mme Trézon après que bien des mois se fussent écoulés depuis la malencontreuse histoire de l'incendie de Rougemont.

Elle n'aimait pas Trézon mais Trézon était riche ; elle aurait toujours des rubans pour s'attifer et des serviteurs pour lui éviter toute peine.

Seulement elle comptait sans l'avarice de son mari dont le caractère s'est encore aigri en se voyant à jamais déconsidéré au pays. Aussi le ménage est-il fort désuni ; on entend souvent jurer, crier, blasphémer, dans la maison du fermier et, chose triste, personne ne les plaint.

Espérons que la bonne influence des Maritzki ramènera la paix là comme ailleurs.

ROGER DOMBRE.

FIN

# Pensées

La vie de Paris aiguise les hommes, comme la meule les couteaux, en les usant.

Victor CHERBULIEZ.

\* \* \*

La *réalité* est une fille dénaturée qui renie le *rêve* son père.

HENRI LUCENAY.

\* \* \*

Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fit à l'homme qu'en l'aimant.

LACORDAIRE.

\* \* \*

Qui parle sème, qui écoute récolte.

Baron de HERVO.

\* \* \*

Il arrive souvent que l'ignorance inspire de la hardiesse et que le savoir est cause de la timidité.

Amelot de la HOUSSAYE.

\* \* \*

Le meilleur moyen de se défaire d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami.

HENRI IV.

\* \* \*

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

LA ROCHEFOUCAULD.

\* \* \*

La souplesse est une grâce pour le corps, une qualité pour l'esprit, mais un défaut pour la conscience.

Duchesse de SABRAN.

\* \* \*

Tu ne triompheras pas des passions avec l'éloquence, puisque la passion est plus éloquente que la parole.

HAFIZ.

— LE —

# SECRET DE DANIEL

— PAR —

JULES De GASTYNE

---

MAGNIFIQUE ROMAN ILLUSTRÉ

(GRAND FORMAT)

**Prix : 15 Cents.**

---

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

1629 Rue Notre-Dame

MONTREAL, CANADA.



# UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

## L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513 .....

.....TELEPHONE BELL 6513

### VIENT DE PARAITRE

Le Superbe Feuilleton du Celebre Auteur

*FORTUNÉ DU BOISGOBEY*

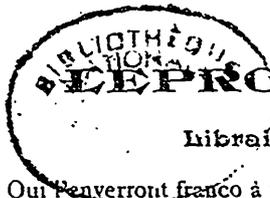
# LE TRESOR DU CAPITAINE

Récit mouvementé des recherches faites par un homme juste et bon pour retrouver l'héritière des millions de son ami, un ancien capitaine, soupçonné d'avoir été corsaire dans son temps. Les personnages sont rigoureusement vrais. Tour à tour des scènes pathétiques, sérieuses ou gaies se déroulent devant le lecteur qui devient de plus en plus intéressé à mesure qu'il avance dans sa lecture.

UN FORT VOLUME DE 240 PAGES

En Vente Chez Tous les Libraires pour la Modique Somme de ~~250~~

ET CHEZ LES ÉDITEURS



## LEPROHON & LEPROHON

Libraires, 1629 Rue Notre-Dame, Montreal, Canada.

Qui l'enverront franco à toute adresse sur réception du prix indiqué.